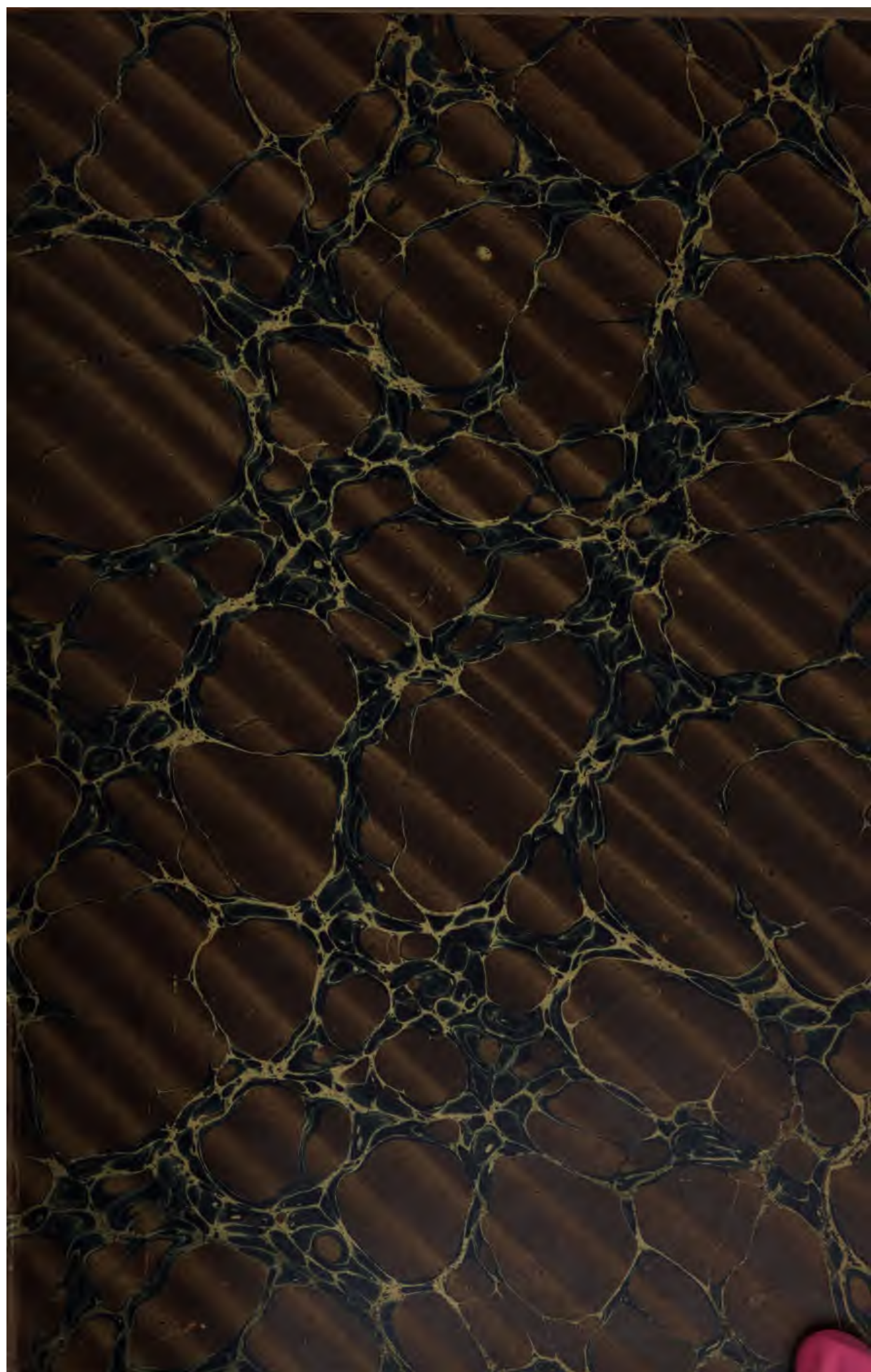




יהוה
INSTITUTIO THEOLOGICA
ANDOVER. FUNDATA MDCCCVII
PS. CXIX 169.
כדברך הבינני
JOH XVII 17.
ὁ λόγος ὁ σὸς ἀλήθεια ἐστί
ΑΚΡΟΓΩΝΙ
ΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ



LES ACHÉMÉNIDES

ET LES

INSCRIPTIONS DE LA PERSE

PAR

M. JOACHIM MÉNANT

Avec de nombreuses gravures sur bois



PARIS
A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
21, RUE BONAPARTE, 21

—

1872

LES ACHÉMÉNIDES

LES ACHÉMÉNIDES

ET LES

INSCRIPTIONS DE LA PERSE

PAR

M. JOACHIM MÉNANT



PARIS
A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
21, RUE BONAPARTE, 21

1872



State super vias antiquas.
(Bacon.)

Les inscriptions des Achéménides ont été l'objet des travaux les plus patients et les plus consciencieux. Quelques caractères dont on avait oublié le rôle au point de les prendre pour des ornements futiles ont été rendus à leur signification première; et, après de longs efforts, l'écriture et la langue des Achéménides ont été comprises. Toutes les inscriptions de cette époque ont été soumises à une analyse minutieuse et sévère. Aujourd'hui la langue de Darius a sa place et son rang dans l'ensemble des idiomes dont on ressuscite les formes. C'est à peine si on trouve encore quelque signe sur lequel la discussion serait possible.

J'ai longtemps étudié ces inscriptions, et ie n'ignore pas ce qui reste à faire : aussi je dirai peut-être un jour ce que je crois avoir appris sur l'origine de l'alphabet arien, mais

j'ai évité, dans ces pages, toute digression du domaine de la philologie pure.

Les travaux des philologues, dont on conçoit facilement l'aridité, ont eu pour résultat de nous apprendre à lire des documents trop peu connus en dehors du public spécial qui s'en est occupé jusqu'ici.

Si le moment n'est pas venu de les réunir dans une synthèse dont les éléments peuvent changer à mesure que des découvertes possibles apportent à notre connaissance des révélations nouvelles, il ne suffit plus aujourd'hui d'en faire connaître des fragments et de les ajuster au cadre ordinaire de l'histoire.

Les esprits qui ont reculé devant les difficultés de la lecture et de l'interprétation de ces textes ne se contenteraient pas des lambeaux de ces inscriptions, fragments eux-mêmes que nous avons longtemps ignorés. On désire voir ces documents dans leur entier, mais dépouillés des travaux préparatoires qui en ont assuré la traduction; aussi je me suis efforcé de les présenter tels qu'ils étaient lus jadis par le peuple de l'Iran.

Je n'ai ajouté au texte que les rapprochements les plus saillants et les plus faciles à contrôler, en me reportant exclusivement aux sources antiques et en évitant de surcharger, par une érudition facile, la citation du nom des premiers traducteurs : un juste hommage, dû à leurs travaux, ne permet pas de les passer sous silence.

Cependant quelques développements m'ont paru néces-

saires. A l'époque où ces inscriptions ont été rédigées, l'écriture n'était pas ce que nous en avons fait depuis. Nos feuilles éphémères propagent avec une vitalité sans cesse renaissante la parole que nous livrons à l'espace et au temps; mais alors la pensée choisissait sa place pour s'y fixer d'une manière qu'elle voulait rendre éternelle, et pour la comprendre il fallait venir la chercher là où elle s'était reposée. Toutes les inscriptions donnent ou empruntent une certaine importance aux lieux où elles sont gravées : aussi il m'a paru de quelque utilité de ne pas séparer les textes des monuments sur lesquels nous les avons recueillis.

Voilà sous l'influence de quelles pensées j'ai réuni dans ces pages ce qui reste aujourd'hui de l'histoire des Achéménides.

J. MÉNANT.

1er août 1872.

INTRODUCTION

Dans la vie de l'humanité, les peuples succèdent aux peuples, comme les individus succèdent aux individus, et il s'établit ainsi une filiation dont une observation attentive nous permet de suivre les développements. A un moment donné, une nation, privilégiée peut-être, impose son influence aux destinées du monde. Cette influence dure un certain temps, puis elle s'évanouit; il n'en reste que la trace plus ou moins éphémère et un nom qui disparaît à son tour, jusqu'à ce que des générations nouvelles évoquent ces souvenirs et rendent aux principes qui font vivre et grandir les peuples la consécration de leur éternelle identité.

Plusieurs civilisations se sont éteintes successivement sur les rives de l'Euphrate et du Tigre avant la naissance de la civilisation grecque et romaine. L'empire d'Assyrie, qui succédait lui-même à un empire dont on commence à soup-

çonner l'existence, s'est écroulé, après quinze siècles de grandeur, sous les armes des Perses, et la domination des Perses s'est elle-même écroulée sous les armes d'Alexandre.

Il y a un demi-siècle on ignorait les principaux événements de la civilisation assyrienne, et on ne connaissait l'histoire de la Perse que par les poëtes orientaux, ou par les historiens grecs.

Les traditions orientales, les traditions mêmes de la Perse, présentaient tant d'incohérence qu'il fallait rejeter la plupart des événements dont les chroniqueurs avaient gardé le souvenir dans cette période de l'histoire fabuleuse où le mythe se confond avec la réalité.

Le *Livre des Rois*, cette magnifique épopée dans laquelle Firdousi devait raconter, d'après les légendes qu'il avait recueillies, l'histoire des dynasties qui avaient occupé, depuis le commencement du monde, le trône de la Perse, n'a pas un chant pour les princes de la race des Achéménides.

Cyrus, Darius, Xerxès, n'y sont pas nommés. Il est impossible d'établir un rapport quelconque entre les rois mentionnés dans le poëme de Firdousi et les rois perses dont les Grecs nous ont fait connaître les noms. Tous les efforts de l'historien Malcolm (1) n'ont pu aboutir qu'à une confusion déplorable, dont on ne serait pas sorti sans les découvertes modernes.

Les Grecs nous avaient cependant transmis des données sérieuses, mais elles furent abandonnées par les savants du dernier siècle pour se rattacher à celles des auteurs orientaux. Ces derniers, disait-on, devaient mieux connaître l'histoire de leur pays que des étrangers. C'était une erreur : il y a des peuples qui oublient vite leur gloire et leurs revers. Il fallait, pour en revenir aux Grecs, que les monu-

(1) *History of Persia from the most early period to the present time.* 2 vol. in-4°, fig. London, Murray, 1815.

ments les plus authentiques vinssent confirmer leurs récits. Ce qu'ils présentaient d'incomplet était sans doute regrettable; mais les historiens de la Grèce naissante n'avaient pas, après tout, la mission de raconter les exploits des Achéménides, et nous devons leur savoir gré des renseignements qu'ils nous ont fournis et que l'Iran moderne ignorait complétement.

La Perse, telle que nous la connaissons aujourd'hui, s'étend depuis les bords du golfe Persique jusqu'aux rives de la mer Caspienne, entre le Tigre et l'Euphrate à l'ouest, l'Oxus et le Gange à l'est. De longues chaînes de montagnes nues et arides, quelques-unes couvertes de neiges éternelles, sillonnent le pays. Entre ces montagnes les vallées sont fertiles, mais l'eau y manque quelquefois, et pour entretenir cette fertilité il faut constamment arroser la terre par des moyens factices, sans quoi les chaleurs de l'été changeraient en déserts brûlants les vastes plaines que l'eau couvre pendant l'hiver.

Quels furent les premiers habitants de ces contrées? quels furent les principes autochthones qui présidèrent à leurs premiers essais de civilisation? Il serait assez difficile de sonder ces origines, et de pénétrer jusqu'à la dernière les différentes couches sociales dont le flux et le reflux des conquêtes ont couvert ces parages. Nous ne pouvons que remonter le cours des âges jusqu'à ce que les renseignements nous abandonnent et que les jalons nous fassent défaut.

Deux sources d'informations se présentent d'abord à nous : d'une part, les traditions orientales; d'autre part, les traditions grecques. Nous résumerons aussi succinctement que possible les données qui nous sont fournies par l'antiquité avant d'examiner les documents que la science moderne nous permet de consulter.

TRADITIONS ORIENTALES.

Suivant le Schah-Nameh, deux dynasties seulement ont régné sur la Perse, depuis l'origine du monde jusqu'au moment où l'empire de Darius s'est écroulé sous les armes d'Alexandre.

La première dynastie, qui porte le nom de Pischdadiens (*Pischdad*, donneur de lois justes), a commencé avec le premier homme, naturellement le premier roi de cette terre, c'est Caïomors; il a régné 560 ans. Ses descendants fournissent une succession de douze rois qui ont occupé le trône pendant l'espace de 3,269 ans. La plupart de ces rois nous présentent des règnes dont la durée excède les limites de la vie humaine. Tous les peuples de l'Orient nous montrent du reste, à l'origine de leur histoire, des règnes séculaires qui font soupçonner des dynasties plutôt que des règnes isolés. Il est évident que plusieurs individus du même nom sont quelquefois réunis sous un seul type. — Quelques-uns de ces souverains ont laissé sur la terre des souvenirs chers à leur patrie. Housching, petit-fils et successeur de Caïomors, a établi dès ces temps reculés le culte du Feu dans l'Iran. Thahamouras, son fils, apprit à tondre la laine des brebis, à la filer et à en faire des vêtements. Djemschid, le fils de Thahamouras, régna 700 ans, et signala sa puissance par des bienfaits dont les habitants de l'Iran conservent encore le souvenir. Il amollit le fer, nous dit le Schah-Nameh. Par sa puissance royale, il lui donna la forme des casques, des lances, des cuirasses, des cottes de mailles; il fit des vêtements avec le lin et la soie; les étoffes de luxe, le brocart, apparurent à cette époque. Djemschid a fixé la

durée de l'année, il l'a divisée en périodes et il a marqué le commencement de chacune d'elles par une fête spéciale : le *No-rouz*, la fête de la nouvelle année, qui se célèbre encore aujourd'hui. Enfin, suivant le Schah-Nameh, Djemschid a jeté les fondements d'une ville qui fut pendant longtemps la capitale de la Perse, et qui serait celle que les Grecs nous ont fait connaître sous le nom de Persépolis.

Les hommes ont été longtemps heureux sous Djemschid. Cependant, dans les dernières années de sa vie, ils négligèrent le culte du vrai Dieu, et après sa mort un roi cruel, Zohak, s'empara du trône.

Ce règne, de lugubre mémoire, a duré 1,000 ans. Pendant ce temps là, la moralité fut méprisée, la magie devint en honneur, et le culte établi par Djemschid fut abandonné. Il paraît que l'impur Zohak portait sur ses épaules deux serpents nés des baisers d'un monstre affreux, et qu'il fallait repaître ces créatures hideuses avec des cervelles humaines! Enfin un descendant de la famille des Pischdadiens, Féridoun, combattit ce roi perfide et lui arracha des mains le sceptre de ses ancêtres.

Féridoun ranima le culte du Feu, il institua des fêtes nouvelles, il combattit la magie, et pendant 500 ans les habitants de l'Iran retrouvèrent sous ce prince le bonheur des premiers âges. Il eut pour successeurs quelques rois *pleins de bonté*, dont le nom seul est resté dans l'histoire, et la dynastie des Pischdadiens s'éteignit avec eux.

La seconde dynastie, celle des Kéans ou Kaïans (rois géants), rois forts et guerriers, habiles à tirer de l'arc, comprend une succession de neuf rois qui ont occupé le trône pendant 732 ans selon quelques historiens, et pendant 938 selon d'autres, pour arriver à Iskander le Roumi : c'est ainsi qu'Alexandre est désigné dans le poëme de *Ferdousi*.

Quelques-uns des rois de cette période se présentent encore avec des règnes séculaires, ce qui indique que nous

sommes toujours dans les temps héroïques et que la légende remplace encore pour nous les documents précis.

C'est d'abord Kaï-Kobad, Kaï-le-Grand, qui donna son nom à la nouvelle dynastie. Il gouverna l'empire pendant 100 ans; il fit le tour du monde en rendant la justice et en fondant des villes.

Son fils, Kaï-Kaous, régna 150 ans. Sa témérité compromit un instant l'empire de son père, mais il sut bientôt s'affermir et continuer avec prudence son long règne. C'est à cette époque que Firdousi place les aventures de Rustam, dont le nom est un des plus populaires parmi ceux des héros légendaires de la Perse.

Après lui, Kaï-Kosrou régna 60 ans; puis Lohrasp 120 ans, et enfin Gustasp, qui n'occupa le trône que pendant 60 ans. Si nous suivons les données qui nous sont fournies par le Schah-Nameh sur la durée des règnes postérieurs, nous arrivons à fixer le règne de Gustasp à une époque qui paraît coïncider avec celui de Darius, c'est-à-dire vers le milieu du VIe siècle avant J.-C. — Cette date, à laquelle on s'était rallié pendant quelque temps, est aujourd'hui complétement abandonnée, et le règne de Gustasp doit être reporté à une date de beaucoup antérieure, mais qu'il est encore assez difficile de préciser. Quoi qu'il en soit, il y avait déjà 20 ans que Gustasp était sur le trône lorsque parut Zoroastre. A cette époque une grande révolution s'accomplit. — Le culte de Djemschid était relâché, les méchants commençaient à prendre de l'audace, les bons tremblaient, mais les fervents étaient pleins d'espérance. Le moment était venu où le Dieu de l'Iran allait envoyer aux habitants de la terre le prophète qui devait les consoler!

Un saint personnage, Poroshasp, « riche en chevaux », s'humilie devant le Seigneur et lui demande un fils pour apporter la parole de Dieu parmi les hommes : sa prière fut écoutée. Dieu accorda à Poroschasp un fils, *Zarathustra,*

que nous nommons Zoroastre, qui devait rallumer les saintes croyances et délier les captifs.

La naissance du prophète fut accompagnée de signes non équivoques. Urmi, sa ville natale, se livra tout entière à la joie, et il y eut ce jour-là un grand deuil parmi les méchants; mais bientôt le sombre bataillon se ravisa et se prépara à disputer à l'envoyé de Dieu les conquêtes qu'il devait faire parmi les hommes. C'est au milieu de périls de toute nature, d'embûches de tout genre, que Zoroastre passa ses premières années. Avant de commencer sa sainte mission, il se retira dans la solitude pour méditer sur les grandes vérités qu'il devait apporter au monde. Lorsqu'il sortit de sa retraite, il se présenta tout à coup à la cour du roi et lui annonça la réforme qu'il venait accomplir au nom du Dieu de l'Iran.

Il fallut lutter encore contre les mauvais esprits, mais Zoroastre ne tarda pas à vaincre toutes les hésitations en appuyant sa parole par des miracles. La cour de Gustasp fut bientôt ralliée à sa doctrine, qui s'établit d'abord par la persuasion jusque dans l'Inde. Mais bientôt de gros bataillons se rangèrent autour du prophète, les armes achevèrent ce que la persuasion n'avait pu accomplir auprès des plus incrédules, et toute la terre fut soumise à la nouvelle loi.

Cette propagande n'était pas sans périls. La religion d'Ormuzd avait un ennemi qui s'avançait du côté du nord. Les Touraniens résistaient, malgré de nombreuses défaites, à la parole de Zoroastre; leur résistance fut un jour couronnée de succès, et ils exercèrent de cruelles représailles. Balk était en ce moment la résidence du prophète. Tandis que Gustasp et ses généraux imposaient la sainte doctrine du côté de l'orient et de l'occident, la garde de cette ville n'était plus confiée qu'aux prêtres et aux vieillards. Les Touraniens, qui préparaient leur vengeance, apprirent que la capitale de l'Iran était privée de ses défenseurs. Aussitôt le roi du

Touran envoya son fils pour s'en emparer et la détruire. Un vieux général de Gustasp, voyant le péril, se mit à la tête des Iraniens et s'avança contre l'ennemi ; mais, hélas ! la résistance fut inutile, elle ne servit qu'à accroître la fureur des vainqueurs. Balk succomba sous le nombre, et les Touraniens assouvirent leur rage sur les vieillards, les femmes et les enfants. Zoroastre seul, au milieu du désordre qui l'entourait, priait Ormuzd auprès du Feu sacré, qu'il protégeait de son corps, dernier et faible rempart qui fut bientôt franchi; les Livres sacrés furent livrés aux flammes, et c'est avec le sang du prophète qu'on éteignit le Feu sacré d'Ormuzd.

LE ZEND-AVESTA.

Les principes religieux que Zoroastre avait établis dans ces temps reculés sont renfermés dans des Livres qui portent le nom de *Zend-Avesta*. Ces Livres, au temps de Zoroastre, étaient au nombre de 21. Chacun d'eux portait le nom de *Nosk* ou *Naçka*. La sagesse divine les distribuait sur la terre par l'entremise de ses prophètes à mesure que les besoins, toujours croissants, des peuples de l'Iran, réclamaient des vérités nouvelles. Cette publication céleste, comme toutes les publications analogues, du reste, porte avec elle le sentiment de l'incomplet ; elle devait se composer un jour de 24 Nosks. Zoroastre a donné le 21ᵉ ; il doit avoir trois fils posthumes, et chacun d'eux, à des jours différents, apportera un Nosk nouveau et complétera ainsi la collection des Livres de Dieu. Le dernier des fils de Zoroastre, Sosiosh, ne doit apparaître que pour annoncer aux nations inquiètes le dénoûment du grand drame du monde. Suivant les croyances des Perses, il leur présentera le 24ᵉ Nosk, et alors toute la terre embrassera, avant de finir, la religion d'Ormuzd.

Il paraît certain que les 21 Nosks de l'Avesta existaient encore dans leur entier au moment de la conquête d'Alexandre. Une grande partie a péri sans doute, mais il est facile aujourd'hui d'en apprécier l'ensemble et de ne concevoir aucun doute sur les détails les plus importants.

On sait que les premiers fragments des livres de Zoroastre ont été apportés en Europe il y a environ 250 ans. Ces livres, incompris d'abord et complétés par les courageuses recherches d'Anquetil du Perron, ont été depuis un demi-siècle l'objet des études les plus sérieuses. Voici de quoi ils se composent. C'est d'abord le *Vendidad-Sadé,* qui se divise en trois parties : l'*Izeschné,* le *Vispered* et le *Vendidad* proprement dit. — Le mot *Izeschné* désigne une prière dans laquelle on relève la grandeur de celui à qui on s'adresse. L'ouvrage qui porte ce titre se compose de 92 *Has* ou prières, divisées en deux parties. La première contient 27 *Has,* qui ont pour objet Ormuzd et les créatures ; la seconde parle de l'homme et de plusieurs génies chargés de le protéger. On présume que l'Izeschné faisait partie du premier et du second Nosk du Zend-Avesta. — Le *Vispered,* qui mentionne tous les chefs des êtres, est divisé en 27 *Cardés* ou portions, et faisait probablement partie du 15e Nosk. L'*Izeschné* et le *Vispered* sont mêlés ensemble dans les traductions, comme ils le sont dans les originaux ; c'est l'ordre qui leur est encore assigné de nos jours dans la liturgie. — Le *Vendidad* est un recueil de prières contre les *Dews,* les mauvais génies, ou pour éloigner les *Dews.* Ce mot, qui désigne encore quelquefois tous les Nosks, est plus spécialement réservé au dixième. Les sections ou divisions du Vendidad se nomment *Fargards ;* il en contient 22. Le Vendidad, réuni à l'Izeschné et au Vispered, forme le *Vendidad-Sadé,* dont les *Mobeds* (les prêtres) sont obligés de lire tous les jours une partie.

Les *Iescht-Sadés,* qui forment un recueil de prières, contiennent d'abord 18 *Iescht* traduits du Zend. L'*Iescht,* que

l'on nomme quelquefois « la première prière », est une espèce d'*éloge* qui présente les principaux attributs des esprits célestes, leur rapport avec Ormuzd et avec ses productions. Les autres *Iescht* sont traduits du pehlvi et même du parsi : tels sont les *Néaechs,* les *Patés,* les *Afergans,* les *Nékahs,* les *Éloges des cinq gahs du jour,* les *Nérengs* et les *Tavids.*

Le *Sirouzé* est un composé de prières récitées en l'honneur des esprits célestes qui président aux trente jours du mois.

Parmi les livres sacrés des Perses je dois comprendre le *Boundehesch.* Cet ouvrage, écrit en pehlvi, passe pour la traduction d'un livre de Zoroastre, ou composé sur la traduction de plusieurs morceaux du Zend-Avesta à une époque qu'il est difficile de préciser; il traite de l'origine des êtres et de la distribution de cet univers.

Les disciples de Zoroastre se nomment aujourd'hui des Guèbres, des Parsis, des Adorateurs du Feu. Ils sont encore assez nombreux dans quelques cantons de la Perse, et particulièrement dans l'Inde, à Surate et à Bombay, où ils se sont réfugiés à la suite des persécutions dont ils ont été l'objet. Suivant les livres de leur religion, ils se nomment des *Mazdéieznans.* En zend, *mazdayaçnô* signifie littéralement celui qui fait un sacrifice à *Mazda. Mazda,* qui est aussi appelé *Ahurâ-Mazdâ,* est le bien suprême. C'est de la réunion de ces deux mots, qu'on sépare rarement, que l'on est arrivé, après des transformations inévitables, au nom de *Ormuzd.*

On oppose souvent à Ormuzd le génie du mal, *Anhra-Mainyus,* que l'on appelle *Ahriman,* et par suite de cette opposition on a fait du dualisme le caractère le plus saillant, et quelques-uns le caractère essentiel de la religion de Zoroastre. Cependant, en examinant attentivement les textes antiques, on ne tarde pas à reconnaître dans le mazdéisme

un monothéisme primitif, plus ou moins altéré par des pratiques mal comprises, qui ont donné lieu à une confusion contre laquelle nous nous sommes toujours élevé.

Les livres Zends nous laissent peu de trace du travail de la pensée réfléchie. Tandis que l'Inde, dès la plus haute antiquité, nous montre, à côté de la religion pure, une philosophie déjà fort avancée, la Perse ne soupçonne pas même l'essor de l'argumentation. Le raisonnement, qui se présente dans l'Inde antique sous la forme du syllogisme, avec toutes les nuances que la dialectique ultérieure a pu constater, est inconnu dans la Perse. Les arguments de Zoroastre sont des hymnes; ses raisonnements sont des prières renfermées dans des formules dont il était défendu de s'écarter, et c'est peut-être à ces prescriptions rigoureuses que nous devons leur conservation et leur admirable vitalité. Mais c'est peut-être aussi à cette observance aveugle que nous devons la confusion que nous cherchons à dissiper.

Les traités particuliers qui nous parlent de l'existence de Dieu et de ses rapports avec la création sont assez succincts et d'une date de beaucoup postérieure à la rédaction des livres Zends, mais ils reflètent évidemment les principes primitifs. Voici en résumé comment cette doctrine peut être comprise:

Au-dessus de *Ahurâ-Mazdâ*, les livres Zends reconnaissent un principe suprême: c'est *Zervane-Akérène*, le Temps sans bornes, principe unique, créateur et incréé, qui existe par lui-même de toute éternité. Pour peu qu'on ait d'intelligence, disent les commentateurs, on ne demandera pas d'où le Temps est venu. Le Temps crée, par la puissance de l'*Hònorer* (c'est son verbe, la parole qu'il prononce sans cesse), des principes secondaires auxquels il abandonne le soin de peupler l'univers. C'est d'abord *Ahurâ-Mazdâ*, Ormuzd, qui apparaît dans un monde resplendissant de lumière, à la tête de sept génies chargés de l'aider dans l'œu-

vre de la création ; puis des génies inférieurs, puis l'homme, puis enfin le monde. Cependant, par une loi dont on ne s'explique ni la cause ni la raison d'être, au moment où Ormuzd brillait dans la lumière première, un sombre génie prenait possession des ténèbres et créait de son côté un noir bataillon de mauvais esprits des *Darvands*, des *Daroudis*, etc., etc., qui devaient disputer à Ormuzd les destinées de l'homme.

La création est spirituelle et matérielle : ce ne sont pas seulement de purs esprits que crée Ormuzd, ce sont véritablement des êtres doués d'un corps et d'une âme. Les principes secondaires qui veillent à la conservation des êtres sont l'Eau et le Feu, — l'Eau bienfaisante, la pure fille d'Ormuzd ; — le Feu bienfaisant, l'image d'Ormuzd; puis la Terre, les Astres, les Étoiles qui vivent d'une céleste vie, et qui étendent leur protection sur l'homme.

Toutes les créatures ont un type sur lequel elles sont formées. Ce type c'est le *Ferouër*, dont la destinée est liée à celle des êtres qu'il représente. L'homme, d'abord créé pur pour suivre la loi d'Ormuzd, est sollicité par Ahriman et ses sombres génies qui s'efforcent de l'attirer vers lui. S'il résiste, après sa mort il reçoit la récompense de sa fidélité ; une belle figure, son Ferouër, qu'il a embelli pendant sa vie, apparaît pour recevoir son âme et la conduire au séjour du bonheur. S'il succombe, il reçoit le châtiment de ses crimes et une hideuse figure l'entraîne dans le séjour des méchants ; il y souffre selon ses fautes, mais la punition ne doit pas être éternelle.

Après une période de douze mille ans, le règne d'Ormuzd sera accompli, l'univers sera détruit dans un immense incendie, les hommes ressusciteront, et les justes et les méchants passeront dans l'univers embrasé ; les justes n'éprouveront aucune douleur, mais les méchants souffriront pendant trois jours en corps et en âme la peine de leurs fautes, et ils seront purifiés. Ahriman lui-même et son noir bataillon

passeront dans la fournaise et seront transformés. Après cette dernière épreuve il ne restera plus sur les ruines du monde qu'une assemblée d'élus, le mal aura disparu de la terre. Le Dieu unique apparaîtra dans toute sa gloire et Ormuzd entonnera un cantique de louange, auquel répondra Ahriman converti, et l'univers entier continuera ce concert éternel.

Tel est en résumé le principe fondamental de la religion de Zoroastre; les livres sacrés que les masdéiesnans lisent encore nous conservent ces traditions et les prières qui font l'essence du culte de l'Iran; mais ce serait trop nous écarter de notre but que d'en relever ici tous les détails, et il nous faut maintenant énumérer la succession des rois postérieurs à Gustasp.

Après lui, Bahman régna 112 ans. Ce prince, plus connu sous le nom d'Ardeschir-Dirazdest ou Ardeschir-Longue-Main, se trouva, suivant quelques historiens, en rapport avec les Juifs; il les traita avec douceur et s'empara de Babylone. Il appela au trône, au détriment de son frère, sa fille et sa veuve la princesse Houmaï; elle régna 32 ans.

A peine en possession du pouvoir, Houmaï eut un fils doué d'une merveilleuse beauté, mais les astrologues prédirent pour lui les plus grands maux et pour la Perse les plus grandes calamités. Ils engagèrent Houmaï à le faire périr. La princesse, pour éviter à la Perse les malheurs dont elle était menacée si son fils devenait roi, le plaça dans une caisse de bois avec des pierres précieuses et l'exposa sur l'Euphrate. Un pauvre meunier recueillit l'enfant abandonné et l'éleva sous le nom de *Darab*. Devenu homme, Darab prit du service dans l'armée et se fit remarquer par sa bravoure. On le présenta à la princesse qui conçut pour lui une grande affection, puis, s'étant informée de sa naissance, elle découvrit que c'était son fils. Peu après Houmaï abdiqua en sa faveur et se retira dans la solitude.

Darab Ier occupa le trône dix ans; il fut obligé de soutenir une guerre contre Philippe de Macédoine. Cette guerre fut funeste à la Perse au début; mais Darab, ayant pris lui-même le commandement des armées, obtint de grands avantages et obligea Philippe à lui payer un tribut.

Son successeur, Darab II, qui était laid et plein de vices, fut détesté de ses sujets. Philippe refusa le tribut, et la guerre éclata entre Alexandre et Darab. Alexandre marcha contre la Perse, et Darab, successivement battu en Syrie, puis sur les bords de l'Euphrate et enfin près d'Istakar, fut obligé de fuir avec une suite peu nombreuse. Deux de ses ministres le poignardèrent et vinrent trouver le vainqueur pour solliciter une récompense. Alexandre se fit conduire près de Darab, qui respirait encore; le mourant lui demanda de le venger de ses meurtriers. Alexandre les fit mettre en croix et porta le corps du roi de Perse à Istakar, où on lui fit des funérailles splendides.

TRADITIONS DES GRECS.

Suivons maintenant les traditions qui nous sont fournies par les Grecs. Hérodote, Ctésias, Xénophon, nous offrent tour à tour des données entre lesquelles nous pourrions hésiter si ce n'est que les découvertes modernes nous ont appris que c'est à l'historien d'Halicarnasse que nous devons donner la préférence.

Hérodote nous enseigne que le vaste pays compris entre l'Indus et l'Euphrate, depuis le golfe Persique jusqu'à la mer Caspienne, fut peuplé dans des temps reculés par un certain nombre de tribus dont il nous a conservé les noms. C'étaient d'abord des tribus guerrières : les Maspiens, les Marufiens, les Pasargades, dont les Achéménides faisaient partie, et qui

avaient le privilége de donner des rois à la Perse. Venaient ensuite des tribus nomades : les Mardes, les Dropiques, les Sagartiens et les Daces, pasteurs errant sur les bords de l'Oxus jusqu'aux bouches du Tanaïs; enfin des tribus de laboureurs : les Panthialiens, les Dérusiens, les Germaniens, peuplades sédentaires attachées au sol qu'elles cultivaient. Toutes ces tribus, au surplus, étaient prêtes à quitter, au premier signal, le soc ou leurs troupeaux pour se ranger sous la bannière qui les protégeait et les conduisait au combat. D'après Xénophon, la Perse était divisée en douze tribus, et elle pouvait à peine mettre 120,000 hommes sous les armes au moment où elle allait conquérir son indépendance.

Cependant autour d'elle vivaient des nations puissantes et civilisées A l'orient, l'Inde et ses traditions séculaires, une race d'hommes avec des besoins et des goûts qui les séparaient profondément des habitants de l'Iran. A l'ouest le vaste empire d'Assyrie dans toute sa splendeur brillait par le luxe traditionnel de ses rois et par son collége de prêtres, chaldéens ou mages, profondément versés dans les sciences et dans les arts. Il tenait sous sa puissance Sidon, Tyr, les Lydiens, les Syriens, les Paphlagoniens, tous ces petits États qui s'étendaient à l'occident, plus ou moins loin sur les bords de la Méditerranée. Enfin au nord une civilisation dont on ne connaît encore que le trop-plein qui a reflué à cette époque sur les royaumes de la haute Asie.

Ces vastes plaines qui s'étendent depuis le Danube au nord du Pont-Euxin et du Caucase, le long de la mer Caspienne, jusqu'aux rives de l'Oxus, étaient alors occupées par une seule nation, divisée en un nombre considérable de peuplades ou de tribus chez lesquelles il y avait certainement un centre de civilisation qui échappe encore aux investigations de la science. Nous voyons, en effet, au moment où l'Assyrie était dans toute sa splendeur, ces populations entre-

prendre de grandes guerres qui ne purent être conçues et dirigées que par des gouvernements fortement constitués. L'Europe est soulevée contre l'Asie, les Cimmériens contre les Scythes. La victoire reste à ces derniers, qui poursuivent et refoulent les Cimmériens au delà de la mer Caspienne sur les bords du Don. Mais voilà que ces guerriers vainqueurs, rentrant dans leur patrie, s'égarent dans les défilés du Caucase. Chemin faisant ils rencontrent une armée qui assiége une ville, ils détruisent l'armée et s'emparent de la ville. C'était l'armée de Cyaxarès qui assiégeait Ninive (625). Ils s'emparent de la Médie et dominent bientôt l'Assyrie tout entière; ils ravagent la Judée dans la quatorzième année de Josias et s'avancent vers le sud, menaçant l'Egypte, qui ne parvient à conjurer leur fureur qu'à force de présents. Pendant vingt-huit ans (625-597) ces farouches envahisseurs exercèrent leur terrible domination sur les royaumes de la haute Asie. La Perse fit avec eux l'essai de ses forces, et entrevit peut-être l'aurore d'une nationalité future au moment de leur retraite.

Aussi, dès que ces belles contrées furent délivrées de l'invasion des peuples du nord, la Perse dut promptement grandir. Vers le milieu du VIIe siècle, sa prospérité naissante commença à inspirer de l'inquiétude à ses voisins. Crésus, roi de Lydie, malgré le désespoir que lui cause la mort son fils (560), héritier présomptif de son trône, comprend qu'il est temps que la douleur du père s'efface devant les préoccupations du roi. « Il faut, dit-il, se hâter d'arrêter la puissance des Perses avant qu'elle ne devienne plus formidable, car elle prend de jour en jour de nouveaux accroissements. » Conseil inutile. Les Perses, tributaires de la Médie, constituée depuis longtemps en royaume, s'affranchissent d'abord de cet impôt. Un prince jeune, audacieux, Cyrus, fils de Cambyse, les pousse à la révolte, les convie à la liberté, les conduit à la victoire (559) La Médie devient

bientôt le partage de ce jeune conquérant; avec lui commence la grandeur de la Perse. Il fonde Pasargade et l'une des plus puissantes dynasties de l'Orient.

A partir de cette époque, les renseignements sur l'histoire de la Perse prennent un caractère précis qui nous permet de suivre dans toutes ses phases le développement de la puissance iranienne. Les récits des auteurs grecs ne diffèrent que sur des points dont il est facile de se rendre compte, et leur silence même peut être souvent complété par les renseignements qui nous viennent de l'histoire des peuples avec lesquels la vie de la Perse s'est trouvée mêlée. Ainsi nous savons par les Grecs comment Cyrus s'empara de Babylone, et nous apprenons par la Bible ce qu'il fit en faveur des Juifs captifs dans cette cité depuis soixante-dix ans.

Son édit daté de la première année de son règne à Babylone mérite d'être recherché (536); il porte le cachet d'une rédaction tellement authentique qu'il ne serait peut-être pas impossible de retrouver un jour un des nombreux exemplaires qui furent envoyés à cette époque dans les différentes provinces de l'empire.

C'est dans la plaine de Mourgab que s'élevait jadis Pasargade, la première capitale de la Perse; c'est là que Cyrus vainquit Astyage et obtint à la suite de cette victoire la domination de l'Asie. Cyrus y éleva plusieurs palais dont on voit encore les débris. Ces palais étaient assis sur une plate-forme appuyée contre la colline qui domine la plaine de Mourgab. Cette plate-forme avait 80 mètres de profondeur sur une façade de plus de 60 mètres, et elle était formée d'assises en marbre blanc, ornées de bossages de refend fort régulièrement exécutés.

Il existe encore dans la plaine un autre groupe de piliers placé également sur une plate-forme. Ces vestiges sont ceux d'un second palais qui devait être moins considérable; mais ils ne suffisent pas pour le restituer. Les gros murs, qui étaient

en brique, ont disparu; il ne reste que cinq piliers, sur l'un desquels on voit un bas-relief qui représente Cyrus.

Le héros est drapé dans un costume perse, semblable à



Cyrus.

celui dont Hérodote nous a conservé la description. Sa main est dans l'attitude de l'invocation ou du commandement; il porte sur la tête un casque surmonté d'un ornement mysté-

rieux; son corps est enveloppé de quatre ailes, symbole traditionnel de la puissance des rois à cette époque, et dont la signification nous est donnée par Cyrus lui-même. En effet, suivant un récit d'Hérodote (I, § CCIX), c'est entouré de ces attributs que Cyrus vit dans un songe le fils d'Hystaspe et qu'il comprit qu'il devait régner un jour.

Au-dessus du bas-relief on lit le nom du héros écrit dans l'écriture antique de la Perse et de l'Assyrie et dans les trois langues dont les princes achéménides se servaient alors pour transmettre leur pensée à leurs sujets perses, assyriens et mèdes. Cette inscription est ainsi conçue (1) :

« Je suis Kurus, roi, Achéménide. »

Enfin, au dessus du roi plane la figure d'Ormuzd, telle que nous la retrouverons plus tard sur tous les monuments de la Perse.

Cet édifice est le plus ancien de l'époque achéménide; son antériorité se fait sentir dans le caractère artistique du monu-

(1) Conf. Morier, *A Journay through Persia, etc.*, t. I, pl. XXX, n° 5, et pl. XXIX; — Ouseley, *Travels in various countries of the East.*, t. IV, pl. XLIX, f. 15; — Rich, *Babylon and Persepolis*, pl. XII; — Ker. Porter, *Travel in Georgia, Persia, Babylonia, etc.*, vol. I, p. 580; — Coste et Flandin, *Voyage en Perse*, pl. CXCXIX; — Sur le texte perse: Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions, etc., etc.*, p. 169 (il donne les essais de Grotefend et de Saint-Martin sur la lecture des inscriptions en caractères cunéiformes); — Lassen, *Memoir, etc.*, dans le *Zeitschrift fur die Kunde des morgenlandes*, vol. VI, n° 1, p. 152; — Rawlinson, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. X, part. III, p. 270. London, 1847; — Oppert, *les Inscriptions des Achéménides*, p. 210. Paris, 1852 (extr. du *Journal asiatique*); — Spiegel, *Die Altpersichen Keilinschriften*. Leipzik, 1862, p. 2 et 75; — Sur le texte médo-scythique : Westergaard, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires du Nord*, 1844, p. 422; — De Saulcy, *Recherches analytiques sur les inscriptions du système médique* (ext. du *Journal asiatique*), 1849, p. 122; — Norris, *Memoir on the Behistun inscription*, dans le *Journal of the R. A. S.* London, 1853, vol. XV, pl. I, p. 148; — Sur le texte assyrien : De Saulcy, *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, 27 novembre 1849, p. 3.

ment, de même que dans les détails épigraphiques que la philologie a pu constater. Il forme la transition entre l'art assyro-chaldéen et l'art nouveau qui allait donner les merveilles de Persépolis, de même que ces dernières allaient nous conduire à l'art grec et nous faire connaître les sources auxquelles les artistes de l'occident avaient peut-être puisé.

Cette ruine n'est point, ainsi qu'on l'avait cru naguère, le tombeau de Cyrus. Ce prince, il est vrai, a été enseveli à Pasargade, mais c'est évidemment dans un autre monument, situé à peu de distance et connu parmi les musulmans sous le nom de « Tombeau de la mère de Salomon », que les cendres du plus grand souverain de la Perse ont dû reposer.

Ce tombeau, qui répond du reste à la description du tombeau de Cyrus, telle qu'elle nous a été donnée par les Grecs, a été profané au moment de la conquête. Il fut cependant restauré par Alexandre, qui fit traduire en grec et graver à côté de l'inscription originale celle dont Arien nous a conservé le sens et qui porte avec elle un caractère de vérité irrécusable (1).

Cyrus a régné vingt-neuf ans (2). Cambyse lui succéda le 23 janvier 529, d'après le comput de Ptolémée. Il porta dès les premières années de son règne la guerre en Égypte, et parvint à y établir sa domination. Son nom, qui figure à côté du nom des Pharaons dans les cartouches égyptiens, nous en donne la preuve.

Un événement dont les détails ont été diversement racontés par les auteurs grecs s'accomplit sous ce règne. Hérodote et Ctésias, sans être d'accord sur tous les points, se réunissent pour nous en garantir l'authenticité.

Cambyse avait un frère nommé Smerdis qu'il fit périr

(1) Conf. Arien, *Exp. d'Alexandre*, liv. V, ch. XXIX; — Strabon, liv. V; — Plutarque, *Vie d'Alexandre*, l. LXIX.

(2) 29 ans, d'après Hérodote; 30 ans, d'après Ctésias; 30 ans, d'après Diodore; 31 ans, d'après le Syncell.

pour s'assurer la libre possession du trône. Mais, pendant son séjour en Égypte, un Mage se fit proclamer roi sous le nom de Smerdis et pendant sept mois gouverna la Perse (522).

Quelque temps après avoir reçu la nouvelle de cette révolte, Cambyse mourut à la suite d'une blessure qu'il se fit en montant précipitamment à cheval. Il avait régné pendant sept ans et cinq mois.

Darius, le fils d'Hystaspe, qui n'avait pas vingt ans lorsqu'il apparut à Cyrus environné des symboles de la puissance, avait alors vingt-neuf ans (521). Il se forma une conspiration contre le faux Smerdis, dans laquelle Darius prit la part la plus active, et qui amena le renversement du Mage usurpateur.

Nous n'insisterons pas sur les différences que l'on peut rencontrer dans les deux versions qui nous ont transmis le souvenir de cette grande révolution. Nous donnerons plus tard le récit que Darius lui-même en a fait, et nous pourrons alors apprécier celle qui nous paraîtra la plus fidèle. Il nous suffit, quant à présent, de signaler le caractère de la religion, dont les Grecs nous ont fait connaître les cérémonies au moment du règne si court de l'imposteur. Il paraît évident que le Mage voulait imposer une religion étrangère à la Perse, tandis que Darius rétablit la religion de ses ancêtres. Aucune autre réforme n'apparaît à cette époque. Hérodote, si précis sur les cérémonies du culte des Perses, n'aurait pas omis de signaler le personnage qui aurait établi un culte nouveau auquel les sujets de Darius auraient eu foi, si un envoyé de Dieu eût apparu pour l'annoncer sous son règne.

Le premier soin de Darius, lorsqu'il fut assis sur le trône, fut de rétablir l'ordre dans ses États. Avant lui, rien n'avait été réglé sur les redevances que chaque province payait au souverain. Pour se rendre compte du revenu de son royaume, Darius divisa le pays en vingt satrapies et il fixa pour cha-

cune d'elles la redevance à payer suivant la richesse de la province tributaire.

Plusieurs insurrections vinrent agiter les États de Darius. Hérodote signale d'abord la révolte de Babylone, qu'il place au commencement de la cinquième année du règne de Darius (549) et qui se termine, grâce au dévouement de Zopyre, par la prise de Babylone après un siége de dix-huit mois (514) et le supplice de trois mille des plus puissants citoyens de Babylone.

Hérodote nous parle ensuite de l'expédition de Darius contre les Scythes et de la stèle qu'il éleva sur le Bosphore pour y inscrire, suivant la coutume des rois de la haute Asie, les noms des provinces de son empire. L'historien grec nous parle également de la conquête de l'Inde, qui eut lieu dans la treizième année du règne de Darius (508). Plus tard (504), les Ioniens s'étant révoltés, le roi des Perses songea à tirer vengeance de l'appui que les Athéniens leur avaient accordé, et il résolut alors d'entreprendre une expédition contre la Grèce (494).

On sait comment cette expédition a été funeste à Darius, et les souvenirs de la bataille de Marathon nous sont trop familiers pour que nous ayons à nous étendre sur ce sujet.

Tandis que le roi des Perses préparait une nouvelle expédition contre la Grèce, une insurrection éclata en Égypte (484); mais Darius mourut l'année suivante, sans avoir pu venger ses défaites, ni faire rentrer l'Égypte sous son obéissance (485). Il était alors âgé de soixante-cinq ans et il avait régné trente-six ans.

Xerxès, son fils, qu'il désigna pour successeur, s'empressa de réprimer la révolte de l'Égypte et il en vint à bout dans la seconde année qui suivit la mort de Darius (483). Après avoir soumis l'Égypte, Xerxès songea à reprendre l'expédition préparée par son père contre la Grèce.

Hérodote nous a fait le récit des préparatifs de cette

gigantesque entreprise. Xerxès perce le mont Athos, il jette un pont sur la mer qu'il veut punir de résister à sa volonté et s'avance contre la Grèce, à la tête d'une armée de plus de deux millions et demi de combattants. Chacun connaît les désastres de la Perse ; ces événements se lient de la manière la plus étroite à l'histoire de la Grèce et ils sont rapportés avec des détails qui méritent toute confiance.

Les Perses apprirent aux Thermopyles (480) la puissance de l'ennemi auquel ils avaient affaire. Ce jour même, leur flotte éprouvait un rude échec dans le combat d'Artémisium. Quoi qu'il en soit, Xerxès, ayant franchi le défilé, partagea son armée en deux corps : l'un marcha sur Delphes, brûlant sur son passage les villes et les temples; l'autre, le plus considérable, s'avança vers Athènes, où il devait rencontrer une résistance héroïque; Xerxès ne parvint à se rendre maître de la ville qu'au prix des plus grands sacrifices. Les Perses, en entrant dans la capitale de la Grèce, massacrent les habitants, pillent le temple de Minerve et mettent le feu à la citadelle, semant ainsi au milieu des ruines des haines vivaces et le germe des représailles dont le dernier des Darius devait sentir le poids un jour.

Cependant l'armée navale essuyait de nouvelles défaites; une déroute complète l'attendait à Salamine (20 boédromion, 30 septembre 480). C'est là qu'une partie de la flotte de Xerxès fut prise et coulée bas par les Athéniens et les Éginètes, tandis que le plus petit nombre gagnait en toute hâte le port de Phalère.

Xerxès comprit alors la gravité de sa situation. Les Grecs pouvaient couper les ponts et lui fermer la retraite. Toute sa politique consista à cacher ses craintes; il se rendit à Sardes, laissant à Mardonius le soin de son armée. Mais les revers attirent les revers, et les batailles de Micale et de Platée délivrèrent pour toujours la Grèce de l'invasion des

Perses (2 boédromion de la 2° année de la LXXV° olympiade, 22 septembre 479).

Xerxès, informé de ces défaites, quitta Sardes pour se rendre à Suse, comme il avait quitté Athènes après la bataille de Salamine, brûlant les villes sur son passage, pillant les temples pour remplir son trésor épuisé.

C'est à cette époque que se place un événement dont il est possible aujourd'hui de préciser la date. En effet, Xerxès n'est autre que l'Assuérus de la Bible, et c'est sous son règne que dut se passer l'événement consigné dans le livre d'Esther et dont les recherches modernes ont établi l'exactitude jusque dans ses moindres détails. Le massacre des Juifs se trouve ainsi fixé au 13 adar de la 12° année de Xerxès, correspondant au 13 mars de l'année 473 avant J.-C.

Ici s'arrêtent les renseignements détaillés qui nous sont fournis sur l'histoire des Perses, et nous n'avons plus guère à consulter, sur les événements ultérieurs, que la vie d'Artaxerxès, telle qu'elle nous est transmise par Plutarque.

Xerxès régna 20 ans. Il mourut assassiné par Artaban, un garde du palais, qui mit sur le trône Artaxerxès, troisième fils de Xerxès. Les Grecs lui donnèrent le nom de Longue-Main (1). Le trône revenait légitimement à Darius, le fils aîné; mais Artaban, qui voulait gouverner sous le nom du prince, crut trouver dans Artaxerxès un monarque facile et fit assassiner ses deux frères. Plus tard, Artaban, s'apercevant qu'il avait manqué son but, conspira contre le roi, qui fut obligé de le faire disparaître pour conserver son trône.

Son règne n'a pas été sans bonheur pour ses sujets : à défaut de gloire, il leur donna la paix. Mais si le roi de Perse porte encore le titre de roi des rois, il n'assure la tranquillité de ses États qu'à des conditions humiliantes pour sa gloire (450). La Grèce commence déjà à prendre vis-à-vis

(1) Plutarque, *Vie d'Artaxerxès*, ch. 1.

de l'Asie une attitude menaçante; aussi les Grecs obligent bientôt les Perses à demander une paix qu'ils auraient imposée jadis, et les citoyens de Cos bravent impunément la colère du monarque offensé (430).

Il mourut après avoir régné 40 ans (1).

Artaxerxès laissa sur le trône un fils légitime, Xerxès II, qui, après 45 jours de règne, mourut assassiné pendant son sommeil par son frère illégitime, Sogdien, complice d'un eunuque du palais (425).

Sogdien ne jouit pas longtemps de son forfait; il mourut quelque temps après (6 mois et 15 jours), expiant dans un supplice atroce le crime qui l'avait élevé à l'empire (2).

Cependant Ochus, un autre fils illégitime d'Artaxerxès, et que les Grecs ont surnommé Nothus « le Bâtard », s'assit sur le trône sous le nom de Darius. Il parvint à comprimer les révoltes de ses rivaux, qui lui disputaient l'empire, et il régna ainsi pendant 19 ans.

Arsace, son fils aîné, qui lui succéda, prit le nom d'Artaxerxès, auquel les Grecs ont ajouté l'épithète de Mnémon, à cause de sa prodigieuse mémoire. Ce prince, âgé alors de 51 ans, était né avant l'avénement de son père, et il fut, à cause de son origine, en butte aux intrigues de ses frères, qui lui disputaient la couronne; mais la volonté du roi, qui l'avait désigné pour lui succéder, fut respectée, et il régna pendant 45 ans. Ce long règne, le plus long que les princes Achéménides aient pu accomplir, n'a été qu'une suite continuelle d'affaissement moral et politique. Les dissensions qui éclatèrent, à la fin de la vie du vieillard, entre ses fils, qui se disputaient de son vivant une succession trop longtemps attendue, abrégèrent cependant ses derniers jours. Il

(1) *Diod. de Sic.*, liv. XI, ch. VI, p. 9.

(2) Le supplice de la cendre, *Diod, de Sic.*, liv. XII, ch. LXXI.

mourut de chagrin, à l'âge de 94 ans, laissant l'empire à celui de ses fils qui le méritait le moins, au cruel Ochus, qui s'était débarrassé de ses frères en faisant périr l'un par le fer, tandis que l'autre s'empoisonnait pour éviter un supplice imaginaire.

Ochus, à son avénement, prit le nom d'Artaxerxès. Cependant les Grecs lui ont conservé le nom d'Ochus. Son règne fut une succession de sacriléges et de cruautés. La trahison lui permit de maîtriser des révoltes qui éclatèrent dans l'île de Chypre et en Phénicie; il marcha lui-même contre l'Égypte soulevée, qu'il parvint à apaiser. Mais, après ces succès, Ochus négligea le soin de son royaume et s'abandonna aux plaisirs, laissant aux mains de Bagoas, un eunuque égyptien, le soin de son empire. L'eunuque n'avait pu arrêter la main sacrilége d'Ochus qui avait tué Apis, et un jour, pour venger son dieu, Bagoas empoisonna son maître; il mourut après avoir régné 23 ans.

Bagoas mit sur le trône Arsès, le plus jeune des fils d'Ochus, après avoir fait périr ses frères; mais il soupçonna bientôt qu'Arsès avait découvert son plan, et il le fit assassiner (326) pour mettre à sa place Codoman, un de ses favoris, qui prit le nom de Darius.

On a prétendu que ce prince n'était pas de sang royal, parce qu'il n'était pas fils de roi; mais il est certain qu'il descendait de Darius Nothus. Il avait échappé au massacre des princes de sa famille, ordonné par la cruauté d'Ochus, et il attendait, dans un rang inférieur, le moment où les événements devaient le porter au trône. Bagoas espérait trouver en lui un prince reconnaissant et docile, mais il s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait régner sous son nom, et il voulut le faire périr. Darius, averti du complot qui se tramait contre lui, força Bagoas à boire le poison qu'il avait préparé, et se délivra ainsi de son redoutable bienfaiteur.

Nous pouvons désormais abandonner les auteurs grecs et les traditions orientales ; nous allons bientôt rencontrer les documents les plus certains sur l'histoire des Achéménides.

PERSÉPOLIS

En l'an 330 avant J.-C., la civilisation aryenne, qui s'était étendue, deux siècles auparavant, sur toute la haute Asie, l'Asie Mineure, l'Égypte et les îles de l'Ionie, était menacée par la civilisation grecque, qui prenait à son tour une extension considérable

Les Perses, qui étaient entrés jadis en vainqueurs dans Athènes (1), brûlant les temples, pillant les villes, semant partout des ruines sur leur passage, allaient subir la revanche des vaincus des Thermopyles : Alexandre s'avançait de victoire en victoire à la conquête de l'Orient.

Déjà il avait passé le Granique, et le dernier des Darius, malgré son courage, ne pouvait plus arrêter sa marche. C'est en vain que, sur le champ de bataille d'Arbelles, les Perses font à leur roi un rempart de leurs cadavres entassés; il est contraint d'abandonner précipitamment son char et de fuir

(1) Hérodote, liv. VIII, § 53.

sur une jument pour se soustraire à la fureur de ses ennemis (1).

Cette victoire, qui coûta cher aux Macédoniens, assura aux Grecs l'empire de l'Asie. Alexandre, poursuivant le cours de ses succès, s'empara bientôt de Babylone et des richesses immenses que les Perses eux-mêmes avaient déjà ravies aux Assyriens. Plutarque nous a transmis les détails de cette marche triomphale, dans laquelle les Grecs connurent peut-être pour la première fois les effets de l'huile de naphte, liqueur subtile dont le sol de la Babylonie est imprégné (2). Cette liqueur, dit Plutarque, s'allume sans toucher à la flamme, et, avant de les atteindre, elle enveloppe les objets qu'elle éclaire dans une atmosphère de feu. Un jour, on enflamma subitement toute une rue de Babylone, sur laquelle on avait répandu de l'huile de naphte, pour illuminer le palais du vainqueur. On croyait que cette huile dégageait une flamme innocente; mais on sut bientôt qu'elle consume et qu'elle brûle, car on en fit la triste expérience sur un malheureux esclave qu'on avait enduit de cette liqueur, à laquelle on mit le feu.

Alexandre quitta Babylone et se dirigea vers Suse. Il s'en rendit maître et s'empara des trésors que cette ville renfermait, puis il s'avança vers Persépolis pour y prendre ses quartiers d'hiver. En entrant dans la capitale de la Perse, la foule qui entourait le conquérant renversa devant lui une statue colossale de Xerxès (3). Alexandre s'arrêta auprès de la statue, et, lui adressant la parole comme si elle eût été animée : « Dois-je passer outre, lui dit-il, et te laisser à terre, pour te punir de la guerre que tu as faite aux Grecs, ou te relever pour rendre hommage à ta grandeur

(1) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. xxxiii.

(2) *Id.*, *ibid.*, ch. xxxv.

(3) *Id.*, *ibid.*, ch. xxxvii.

d'âme et à tes autres qualités ? » Après être resté longtemps pensif et silencieux, Alexandre passa outre.

Pendant son séjour à Persépolis, Alexandre, environné de ses nombreux officiers, s'abandonnait souvent avec eux aux enivrements de la victoire. Au milieu des pompeux palais construits par les Achéménides, il put s'asseoir sur le trône de Darius et tirer des larmes d'attendrissement des Grecs, qui savouraient leurs victoires.

Un jour, à la suite d'une orgie, une courtisane d'Athènes, Thaïs, qui avait suivi le camp d'Alexandre et qui présidait au banquet, conçut un projet terrible qu'elle voulut réaliser (1).

« Je suis bien payée, s'écria-t-elle au nom de la Grèce, des maux que j'ai soufferts en entrant dans l'Asie, puisque je puis aujourd'hui insulter à l'orgueil des rois de Perse; mais ma joie serait bien plus grande si je pouvais, dans cette fête, brûler le palais de Xerxès comme il brûla jadis la ville d'Athènes, et y mettre moi-même le feu en présence du roi. Alors on dirait que les femmes qui étaient dans le camp d'Alexandre ont mieux vengé la Grèce des maux qu'elle avait essuyés de la part des Perses que tous les généraux qui ont combattu pour elle et sur terre et sur mer. »

Ces paroles trouvent de l'écho parmi les convives avinés; les cris, les applaudissements redoublent; le roi lui-même se lève de table, et, la tête couronnée de fleurs, une torche à la main, il donne le signal de l'incendie. Le palais de Xerxès devient bientôt la proie des flammes.

Y avait-il autant d'imprévu dans cet événement que ce récit pourrait le faire supposer? Plutarque lui-même nous laisse entrevoir la réalisation d'un projet prémédité; et la rapidité avec laquelle le feu se propagea dans les boiseries

(1) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. XXXVIII.

de cèdre qui formaient la charpente du palais (1) nous permet de soupçonner que la courtisane n'avait peut-être pas oublié les terribles propriétés de l'huile de naphte.

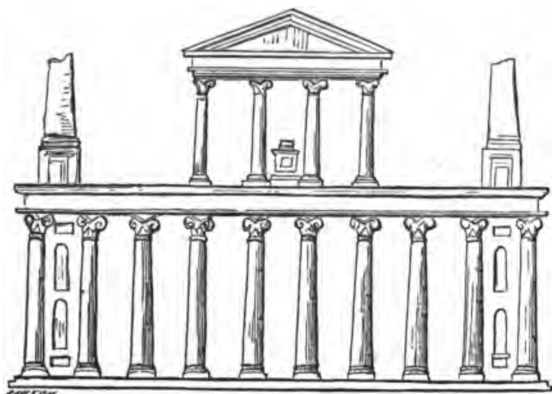
Depuis cette époque, Persépolis n'a plus présenté qu'un monceau de ruines; et c'est maintenant, après plus de deux mille ans d'oubli, que nous recherchons, au milieu des débris des palais incendiés, les renseignements que les Perses nous ont légués sur leur histoire.

La Perse, en mourant, avait laissé des traces de sa grandeur sur le marbre de ses palais, sur les stèles que ses rois avaient élevées sur les frontières, et de fervents disciples de Zoroastre conservaient dans leur cœur le culte de la religion dont on célébrait les cérémonies dans les temples détruits. Mais la civilisation de l'Occident put se passer longtemps de ces traditions pour grandir. Que lui importait la vie du vieil Orient? C'est à peine si les arts de la Grèce, avec toute leur splendeur, pouvaient attirer ses regards. Les lois romaines, les coutumes locales, s'imposaient à la société nouvelle avec des principes en rapport avec ses besoins, et l'Occident avait embrassé un culte qui lui défendait de regarder en arrière. Qui songeait, d'ailleurs, à ces pays lointains dont chaque jour on se séparait de plus en plus par les besoins, par la pensée, par la vie tout entière? Le moyen âge avait jeté un voile épais sur le berceau de l'humanité; il fallait attendre que notre société fût déjà mûre pour songer à ces origines : l'Orient était oublié.

Les premiers voyageurs qui pénétrèrent en Perse furent des missionnaires français, des marchands anglais et hollandais, puis des moines portugais et italiens qui s'établirent à Ispahan, sous le règne des Sophis; mais, à la suite des conquêtes de Mahmoud-Afgan, ils quittèrent un pays où les schismes mahométans faisaient seuls des progrès. Cependant

(1) Quinte-Curce, liv. V, ch. VII, § 5.

quelques pèlerins revenaient de temps à autre en Europe et racontaient ce qu'ils avaient vu. Ils parlaient de ruines superbes ; celles de Persépolis avaient surtout attiré leur attention. D'après leurs récits, l'architecte bolonais Sébastien Serlio s'était cru assez bien renseigné, vers la fin du XVI[e] siècle, pour rêver et pour donner non-seulement le plan, mais encore l'élévation de ces ruines (1). Il donnait, il est vrai, ce plan et cette élévation pour prouver que les Grecs étaient les premiers inventeurs de la bonne architecture ; mais son imagination, venant à l'appui de son système, n'avait pu concevoir autre chose qu'un groupe de cent colonnes disposées sur dix de front, ornées de chapiteaux corinthiens et surmontées d'un fronton qui rappelait les plus mauvais monuments de l'architecture grecque ou romaine.



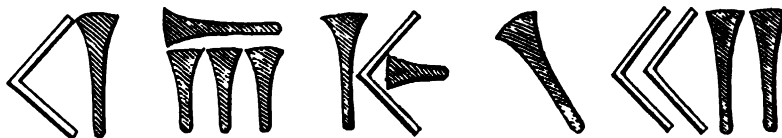
Ruines de Persépolis d'après Serlio.

Quoi qu'il en soit, on parlait déjà des ruines de Persépo-

(1) *Il terzo libro di Sebastiano Serlio, Bolognese, nel qual si figurano e descrivano le antiquità di Roma, e le altre que sono in Italia e fuori d'Italia.* Impresso in Venetia MDXXXX. — *De le Antiquità*, libro terzo, p. XCIX.

lis, et les récits d'un moine espagnol, le frère Antoine de Gouëa, avaient vivement intéressé dom Garcia de Sylva Figueroa, alors ambassadeur de Philippe III à Goa. Aussi, il joignit à la mission diplomatique dont il était chargé l'étude des antiquités orientales. Il n'eut garde d'oublier ce qu'il avait entendu des merveilles de l'antique capitale de la Perse, et il en signala l'importance dans ses récits (1). Il signala surtout les inscriptions qui couvraient les ruines. Quelques-unes étaient, en effet, remarquables par la bizarrerie des caractères, qui se composaient, dit-il, de petites figures pyramidales diversement combinées.

Pietro della Valle, dans une lettre datée, à Schiraz, du 21 octobre 1621, a le premier envoyé en Europe un spécimen de ces caractères (2).



Premier spécimen des caractères cunéiformes parvenu en Europe.

Depuis cette époque, Persépolis a été l'objet des visites les plus empressées des voyageurs qui parcouraient la Perse, et, les renseignements acquis s'ajoutant aux renseignements nouveaux, on put se former une idée exacte de l'importance de ces documents, malgré la légèreté de quelques observateurs et les fables qu'on recueillait au milieu des ruines.

(1) *L'Ambassade de Dom Garcia de Sylva Figueroa en Perse.* Traduit de l'espagnol par Wicfort. *Paris*, 1667, in-4°, p. 765.

(2) *Viagi di Pietro della Valle il pelegrino descritti da lui medesimo in littere familiari al erudito suo amico Mario Schipano.* La Persia, part. II. *Roma*, MDCLVIII, in-4°, p. 286.

Les légendes populaires n'attendaient pas, en effet, les découvertes de la science pour donner un sens à ces inscriptions; et déjà Chardin avait entendu les assertions des savants du pays, qui attribuaient à ces caractères des pouvoirs magiques d'autant plus étendus qu'ils étaient plus difficiles à pénétrer. C'étaient, suivant les naïfs enfants du désert qui ne comprenaient pas plus que les voyageurs de l'Occident la langue de leurs aïeux, c'étaient les décrets de Djemschid, le fondateur de la dynastie des Pischdadiens, qui, plus de dix-sept siècles avant notre ère, avait ordonné la construction de ces palais. — Ou bien encore c'étaient des talismans, des mots magiques, des énigmes, qui devaient révéler à ceux qui seraient capables de les comprendre l'existence de trésors inépuisables. Mais pour se rendre maître de ces trésors il fallait rompre le charme; et ces étranges caractères causaient plus d'effroi que les monstres immobiles sous les portiques, qui semblaient aussi veiller en silence sur des trésors inconnus.

Aujourd'hui, toutes ces inscriptions ont été étudiées et comprises, elles peuvent passer du domaine de la philologie pure dans le domaine de l'histoire. Nous avons dit par suite de quels travaux on était arrivé à ces résultats; il nous suffit de renvoyer à notre exposé (1), tout en rappelant sommairement quelques détails essentiels pour l'intelligence de nos citations.

On sait que ces inscriptions, écrites en caractères auxquels on a donné le nom de *cunéiformes* à cause de l'aspect de l'élément qui les compose, se présentent en Perse par groupes qui comportent ordinairement trois traductions de la même version. On a constaté dans chaque groupe deux systèmes graphiques différents. — L'un est un système purement

(1) *Les écritures cunéiformes, exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie. Paris,* 1860 et 1864.

alphabétique, qui ne diffère des autres alphabets que par la forme, et qui sert à écrire la version perse. L'autre est un système complétement différent, à la fois phonétique et idéographique ; il sert à écrire les deux autres versions, avec une légère différence dans la disposition des éléments qui composent les caractères. Ces deux versions représentent la langue des Médo-Scythes et la langue des Assyriens.

Le texte perse occupe toujours la première place; vient ensuite le texte médo-scythique, puis l'assyrien. Cet ordre est constant, et cette disposition est propre aux Achéménides. On trouve, il est vrai, d'autres inscriptions isolées en caractères cunéiformes; mais elles appartiennent à l'Assyrie, à la Babylonie, à la Susiane, à l'Arménie, et diffèrent totalement des inscriptions achéménides. Les inscriptions de Persépolis sont assez nombreuses; mais, en raison de la répétition du même texte non-seulement en trois langues, mais encore en raison de la répétition du même groupe sur des points différents, les renseignements qui nous sont fournis par ces données ne sont pas aussi nombreux qu'on aurait pu le supposer au premier abord.

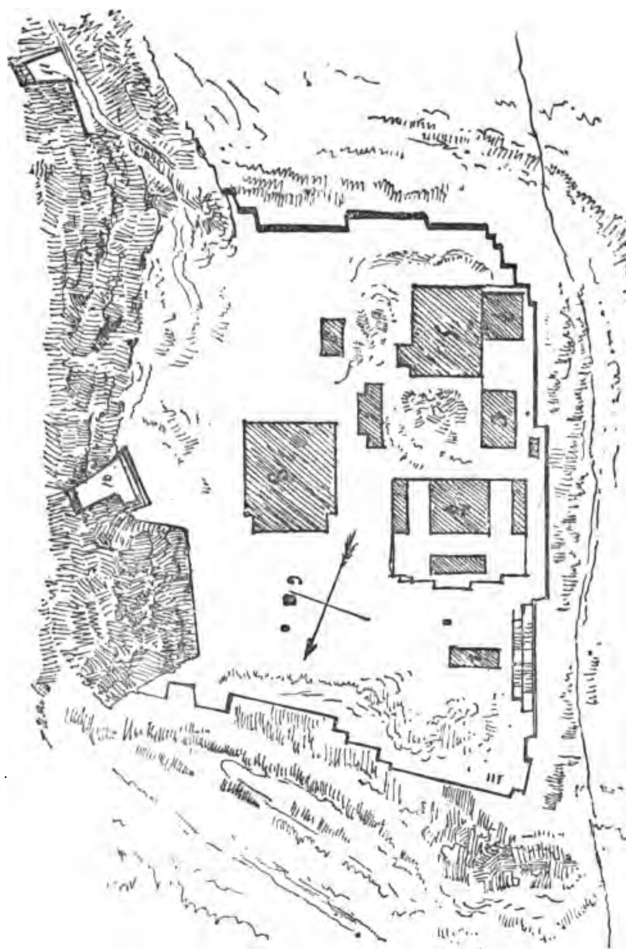
Ces quelques détails suffisent pour que nous puissions maintenant aborder les ruines.

A douze lieues de Schiraz, sur un rocher qui domine perpendiculairement la plaine de Merdacht, s'élève le village d'Istakar. C'est au pied de ces rochers que s'étendent les vestiges de l'ancienne capitale de la Perse, que les Grecs nous ont fait connaître sous le nom de Persépolis.

Ces ruines occupent une grande étendue, et forment plusieurs groupes qui portent une désignation particulière. Les Persans leur donnent différentes appellations, tirées soit de la disposition des lieux, *Tchelminar*, « les quarante ou les cent colonnes », soit des noms des anciens rois de ce pays, dont ils rattachent le souvenir aux groupes dont elles se composent : on dit alors *Takht-i-Djemschid*,

« le trône de Djemschid »; *Kaneï-Dara*, « la maison de Darius ».

Le groupe le plus important est situé à 5 kilomètres au sud d'Istakar. C'était la cité royale, c'était là que les rois de Perse avaient groupé leurs somptueuses demeures.



Plan général des ruines de Persépolis.

Tous les voyageurs qui ont visité ce qui reste de ces palais nous racontent l'impression profonde que l'on éprouve à leur aspect. Si l'on y arrive après avoir parcouru un chemin souvent interrompu par les canaux et les marécages de la plaine, au moment où le soleil couchant éclaire de ses derniers rayons les chapiteaux des colonnes encore debout, il n'est besoin d'aucune mise en scène pour rêver à la grandeur des temps passés, dans cette solitude peuplée par plus de douze cents figures de pierre dont l'aspect sévère et grave vous reporte subitement au milieu d'une autre civilisation. Aussi les plus prosaïques voyageurs éprouvent bientôt une émotion secrète que la solitude, le silence et l'ombre qui va bientôt les envahir conspirent à augmenter. « C'est alors, comme dit l'un d'eux, qu'on sent errer dans ces ruines quelque chose de la grandeur des anciens Perses. »

Les récits les plus récents, ceux de M. Texier, de même que ceux de M. Flandin, ne font, du reste, que confirmer les récits des voyageurs qui les ont précédés.

Morier, Ker-Porter, Niebuhr, Chardin, Corneille Lebruyn, ne diffèrent que par des détails qui nous servent quelquefois à reconnaître les ravages du temps.

Nous consulterons souvent dans cette étude les indications qui nous sont fournies par MM. Coste et Flandin; leur récit est le plus circonstancié, et leurs plans sont faits avec un soin qui permet d'y accorder une confiance entière (1).

Ce sont ces plans que nous suivrons; la plupart de nos dessins ont été calqués sur les planches qui accompagnent cette magnifique publication.

La montagne au pied de laquelle sont situées les ruines forme comme une espèce d'hémicycle; la base s'élargit en

(1) *Voyage en Perse*, de MM. Eugène Flandin, peintre, et Pascal Coste, architecte, attachés à l'ambassade de Perse pendant les années 1840-1841. *Paris*, 6 vol. in-fol.

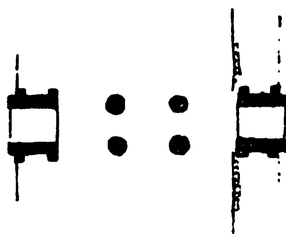
suivant une pente douce et se termine par une vaste plate-forme, en partie taillée dans le rocher de marbre gris qui forme la montagne, en partie construite avec de gros blocs de pierre rapportés pour établir le niveau du sol et scellés avec une grande précision.

Cette immense terrasse, qui rappelle les constructions cyclopéennes, a dix mètres de hauteur; elle s'étend sur une longueur de quatre cent soixante-treize mètres du nord au sud, sur deux cent quatre-vingt-six mètres de large de l'est à l'ouest; elle supporte les débris de plusieurs palais qui s'élevaient sur trois terrasses disposées en amphithéâtre jusqu'au pied de la montagne.

Ce soubassement ne présente aucun ornement; seulement, vers le milieu de la grande muraille, dans la partie sud-ouest, on aperçoit un groupe d'inscriptions sur lequel nous reviendrons plus tard. Il s'ouvre et s'incline dans la partie occidentale, pour faire place à un gigantesque escalier de sept mètres de large, qui conduit à la terrasse. A droite et à gauche se déroulent deux rampes divergentes qui ont cinquante huit degrés; en haut de ces deux premiers escaliers sont deux paliers sur lesquels s'ouvrent et montent, en sens inverse des deux premières, deux autres rampes de même largeur, ayant quarante-huit marches chacune. Les degrés ont seulement dix centimètres de hauteur, et la pente est si douce qu'on peut la monter et la descendre à cheval.

Le premier monument qui s'offre à la vue, en arrivant sur la terrasse, est un portique composé de deux énormes piliers sur lesquels se présentent de face deux taureaux mutilés de dimension colossale : ils ont cinq mètres cinquante-cinq centimètres de hauteur sur une longueur de six mètres, et ils reposent sur un socle de un mètre cinquante centimètres d'élévation. La partie antérieure du corps de l'animal est traitée en ronde-bosse; la partie postérieure, qui

se prolonge sur la face interne de chaque pilier, n'a plus qu'un relief proportionnel.



Portique n° 1 du plan général.

Entre ces deux colosses s'ouvre un passage de 3m 82 de largeur, dont le sol est formé par de grandes dalles et qui conduit à un espace limité par quatre colonnes dont deux sont encore debout.

Un peu plus loin on retrouve deux autres piliers analogues aux premiers, seulement les monstres qui en font l'ornement sont différents : ils ont sur leur corps de taureau une tête d'homme coiffée d'une tiare, et sur le dos des ailes d'oiseau.

Ces formes étranges nous deviennent de jour en jour plus familières. Nous ne rappellerons pas les suppositions, les appréciations erronées dont elles ont été l'objet ; nous savons aujourd'hui à quoi nous en tenir. Les artistes de Persépolis continuaient dans la Perse les traditions de l'art assyrien. Nous en retrouverons de nouveaux exemples. Il suffit, pour le moment, de jeter les yeux sur les colosses qui ornaient les portiques des palais assyriens à Khorsabad, à Nimroud ou à Ninive, pour reconnaître immédiatement les antiques modèles dont les Achéménides se sont inspirés.

Il est permis de croire que ces colosses sont des portraits, de même que les sphinx égyptiens. Un examen attentif, aujourd'hui que ces études sont rendues faciles, saura bientôt



Premier taureau.

découvrir dans ces austères figures, entourées des attributs de la force et de l'intelligence, les traits du souverain que l'artiste a voulu représenter.

Les colonnes sont d'un marbre blanc étranger à la Perse; on ignore d'où il est tiré. D'après les traditions du *Fars-*



Deuxième taureau.

Nameh, elles ne pouvaient jamais être renversées, et un fragment du marbre réduit en poudre arrêtait le sang des blessures (1).

(1) Barbier de Meynard. *Dictionnaire géographique et littéraire de la Perse*, v° Estakhr.

Ces colonnes, d'une hauteur totale de 16^{m}58, étaient d'une grande délicatesse : elles étaient cannelées et reposaient sur une base également ornée de cannelures; elles étaient terminées par un chapiteau très-élevé, composé de plusieurs pièces d'une forme très-caractéristique.



Taureau de Khorsabad.

Chacun des monstres est surmonté de trois tablettes d'inscriptions qui forment ainsi quatre exemplaires de la même version, répétée dans les trois langues des Achéménides. Nous savons, par ces inscriptions, que ce portique se nommait *Viçadahium* dans la langue des anciens Perses, et

qu'il avait été construit par Xerxès. En voici du reste la traduction (1) :



Chapiteau.

INSCRIPTION D.

« C'est un grand Dieu qu'Ormuzd; il a créé cette terre, il a créé ce ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le

(1) Voyez, sur le texte perse : Rawlinson, *Journal of the R. A. S*, vol. X, part. III, p. 339; — Benfey, *Die Persisen. Keil.*, p. 65; — Oppert, *Inscript. des Achem.*, p. 54. — Sur le texte médo-scythique : Westergaard, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1844, p. 351; — De Saulcy, *Recherches analytiques*, p. 230; — Norris, *Journal of the R. A. S.*, t. XV, part. I, p. 155; — Sur le texte assyrien : De Saulcy, *Mémoire autog.* de novembre 1849, p. 7; — Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 154.

bonheur, il a fait Xerxès roi, seul roi sur des milliers d'hommes, seul maître de milliers d'hommes.

« Je suis Xerxès le grand roi, le roi des rois, le roi des pays bien peuplés, le roi de cette vaste terre (qui commande) au loin et auprès. Je suis fils de Darius roi, Achéménide.

« Xerxès, le grand roi, déclare : Ce portique (nommé *Viçadahyu*) d'où l'on découvre tous les pays, je l'ai construit, ainsi que beaucoup d'autres monuments que j'ai construits dans cette *Parça;* je les ai construits comme mon père les a construits, et cette œuvre magnifique et toutes les constructions splendides, nous les avons élevées par la grâce d'Ormuzd.

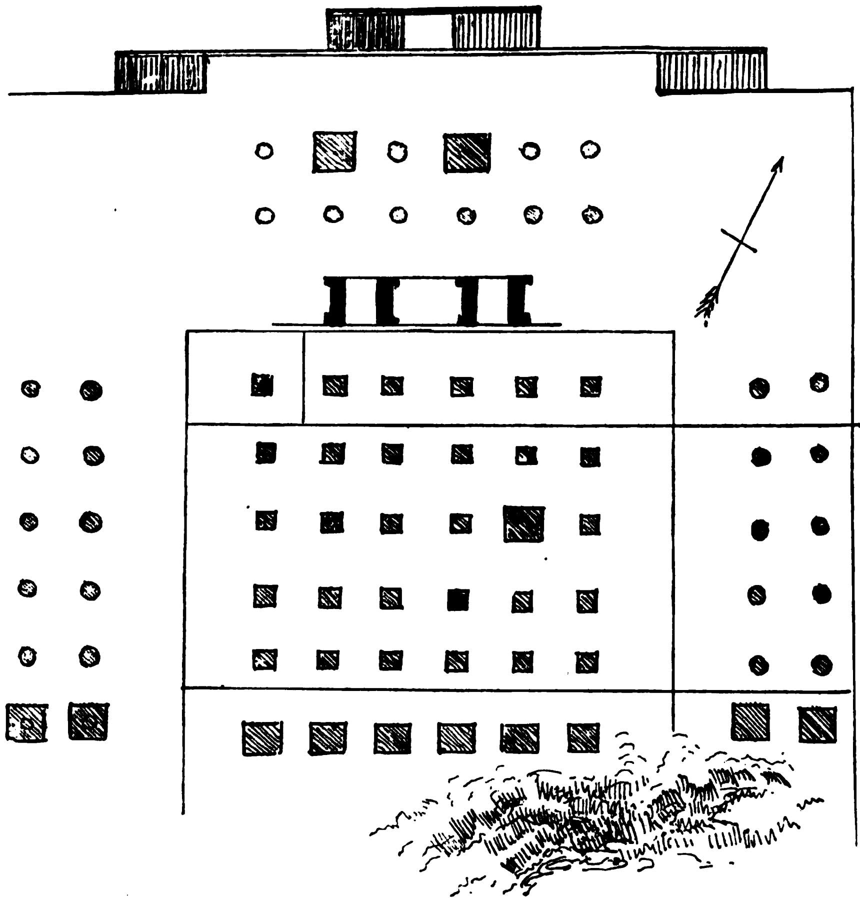
« Xerxès, le roi, déclare : Qu'Ormuzd me protége, moi et mon empire, et mon œuvre, et les œuvres de mon père, qu'Ormuzd les protége ! »

Après avoir franchi ce portique, on tourne au sud pour arriver aux palais groupés à droite du plateau, en passant auprès d'une citerne creusée dans le roc. En face de soi, au milieu des débris d'un grand nombre d'autres, se dressent encore treize colonnes. L'édifice auquel elles appartenaient, et qui porte particulièrement le nom de « Tchelminar », était assis sur une seconde terrasse de deux mètres de hauteur environ. On y arrive par quatre escaliers à rampe inverse, formés de trente et une marches. Leurs murs sculptés représentent autant de figures armées de lances, d'arcs et de carquois, et, posées sur chaque degré, elles semblent ainsi protéger les abords du palais.

Dans un cadre de forme triangulaire, compris entre le sol et la ligne d'inclinaison des escaliers, on voit un taureau qui se cabre et se défend énergiquement contre un lion qui l'a saisi avec ses griffes puissantes et qui lui dévore la croupe.

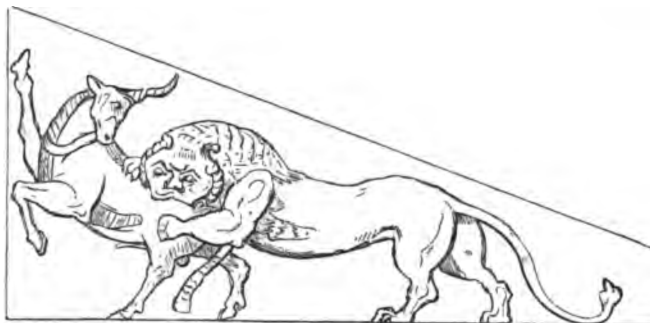
La portion du mur comprise entre les cadres triangu-

laires des escaliers et des rampes est ornée de sculptures, et la série des personnages n'est interrompue que par trois tablettes préparées pour recevoir des inscriptions. La tablette



Palais n° 2 du plan général.

consacrée au texte perse est seule remplie, les deux autres n'ont pas été gravées. En voici la traduction (1) :



INSCRIPTION A.

« C'est un grand Dieu qu'Ormuzd, il a créé cette terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur, il a fait Xerxès roi, seul roi, sur des milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

« Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, qui commande au loin et auprès, fils de Darius roi, Achéménide.

« Xerxès le grand roi déclare : Ce que j'ai fait ici et ce que j'ai fait ailleurs, je l'ai accompli par la grâce d'Ormuzd. Qu'Ormuzd me protége ainsi que les autres Dieux, moi et mon empire. »

Sur le perron principal, quatre figures de grande di-

(1) Voyez Rawlinson, *Journ. of the R. A. S.*, p. 328. — Oppert, *Les Achéménides*, p. 273. — Spiegel, *Die alt. Pers. Keilins.*, p. 58.

mension, disposées des deux côtés de la tablette centrale, semblent représenter des gardes.



Doryphore.

A droite et à gauche, le mur s'étendait sur une longueur de seize mètres jusqu'aux rampes. Il était divisé sur la hauteur en trois champs, dans lesquels étaient rangés des personnages et des animaux marchant processionnellement vers le centre. La différence est très-sensible entre les sujets

du mur de droite et ceux du mur de gauche. Ici, des gens du roi, des officiers du palais, des courtisans; de l'autre côté,



des artisans, des gens de la campagne, des individus qui appartiennent évidemment aux diverses nations dont se composait la Perse.

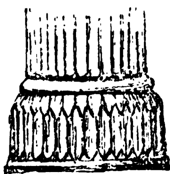


On y remarque au moins quinze ou seize variétés de personnages différents par leur costume, par les attributs dont ils sont accompagnés, par le rôle qu'ils semblent jouer dans la cérémonie.

Au point de vue de l'art, ces sculptures ne sont pas moins

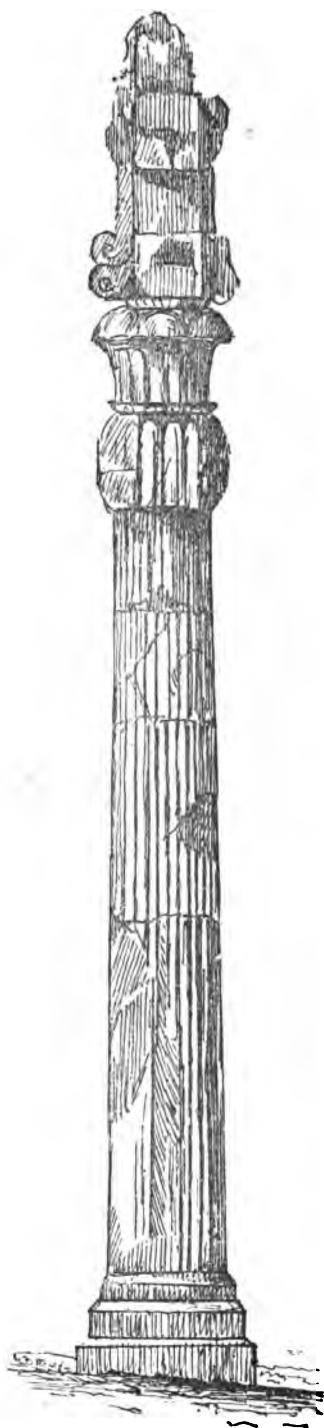
remarquables qu'au point de vue archéologique. Ce qui les distingue particulièrement, c'est une grande rectitude de dessin et une pureté de contours qui va quelquefois jusqu'à la sécheresse, mais qui n'exclut ni la majesté ni la pompe.

Après avoir franchi un vaste perron, on arrive à la plateforme sur laquelle s'élève la colonnade, dont les débris gisent au pied des treize colonnes restées debout. L'ensemble, d'après les bases retrouvées sur place, se composait de



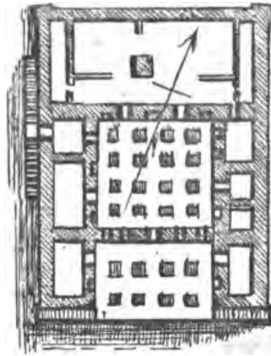
Bases des colonnes.

quatre séries de colonnes. La série principale en comptait trente-six; les trois autres, placées à distance en arrière et sur les ailes, en comptaient chacune douze. Ces colonnes étaient semblables à celles du portique nº 1; elles se composent d'un fût orné de cannelures. Ce fût, large de $1^{m}40$ à son diamètre supérieur, s'élève à 10 mètres de hauteur sur une base de $1^{m}50$ de haut et de $2^{m}40$ de diamètre à la partie inférieure. La hauteur totale des colonnes, y compris le chapiteau, était de $19^{m}42$. — Les colonnes de la série principale diffèrent de celles des séries latérales par les bases, qui sont formées d'un socle et d'une plinthe au lieu de feuilles renversées. — Celles du milieu n'ont pas le chapiteau compliqué que nous connaissons déjà; elles supportent directement deux bustes de taureaux adossés.



Colonne du Palais nº 2 du plan général.

Le troisième édifice que l'on rencontre en appuyant toujours vers la droite, après avoir franchi l'enceinte du monument dont nous venons de parler, est un palais qui a dû servir à l'habitation.



Palais n° 3 du plan général.

Ce monument est assis sur un soubassement de trois mètres au-dessus du sol, et construit en larges assises Quelques portes, dont les linteaux n'ont pas bougé, sont encore debout. Ce palais avait deux façades, sur lesquelles régnaient deux perrons à rampe double, l'un du côté du nord, l'autre du côté de l'occident. Leurs murs de soutènement étaient ornés de sculptures, représentant des individus porteurs de présents. Aux extrémités des rampes on voit encore le groupe du Lion terrassant le Taureau, et sur le mur du plus grand perron, trois tablettes d'inscriptions, une au centre et les deux autres aux extrémités. Entre les inscriptions, une série de neuf personnages représentant des guerriers armés de lances convergent vers la tablette du milieu. Cette scène est encadrée d'une bordure. Au-dessus de la

table centrale on aperçoit encore la partie inférieure du symbole divin. Nous aurons bientôt occasion de revenir sur cette intéressante figure qui plane sur tous les monuments de l'antique Orient comme sur les monuments des Achéménides.

Les trois tablettes, malgré la distance qui les sépare, forment un même groupe et reproduisent le même texte dans les trois langues des Achéménides (1). En voici la traduction :

Inscription C.

« C'est un grand Dieu qu'Ormuzd, il a créé cette terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur, il a fait Xerxès roi, seul roi sur des milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

« Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, (qui commande) au loin et auprès, fils de Darius roi, Achéménide.

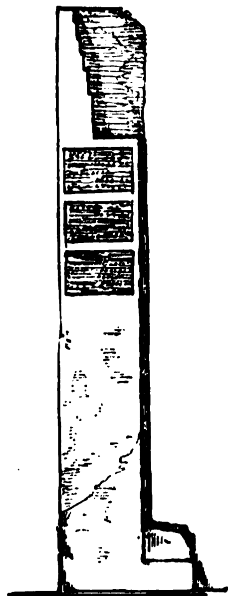
« Xerxès, le grand roi, déclare : Par la volonté d'Ormuzd, Darius mon père a construit cette demeure.

« Qu'Ormuzd me protége avec les autres Dieux ; qu'Ormuzd avec les autres Dieux protégent mon œuvre et l'œuvre de mon père, le roi Darius. »

(1) Voyez, sur le texte perse : Lassen, *Zeitschrifts*, etc., p. 130;— Rawlinson, *Journal of the R. A. S.*, vol. X, p. III, p. 337; — Benfey, *Die Persischen Keilens*, p. 64; — Oppert, *Inscript. des Achéménides*, p. 275; — Spiegel, *alt Persisch. Keilens*. p. 58-60. — Sur le texte médo-scythique : Westergaard, *Mém. de la Société des ant. du Nord*, 1844, p. 248;— De Saulcy, *Recherches analytiques*, p. 246; – Norris, *Journal of the R. A. S.*, vol. XV, p. I, p. 157.—Sur le texte assyrien : De Saulcy, *Mém. autog.* novembre 1849, p. 26.

Nous savons ainsi que ce palais a été construit par Darius, qui n'a pu y mettre la dernière main; mais Xerxès, son fils, l'a terminé et il a fait graver les tables qui nous en conservent le souvenir.

La dernière marche des deux rampes s'appuie sur un pilier qui formait un des angles du portique. Celui de gauche a conservé ses dimensions, et sur la face interne de cette ante on voit trois tablettes d'inscriptions superposées. Dans ce groupe, la version perse est la plus élevée, les deux autres versions viennent ensuite. Ces inscriptions répètent le même texte que celui qui est gravé sur le soubassement, elles ne diffèrent que par les dispositions des lignes.



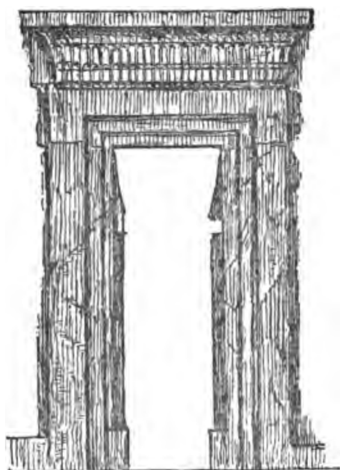
Palais n° 3.

Si l'on pénètre maintenant à l'intérieur de ce palais, on découvre, sous le portique du sud, à droite et à gauche, une série de portes, de niches et de fenêtres formées de gros blocs de basalte très-dur, que le temps et la main des hommes n'ont pu entamer. Leurs surfaces externes ont conservé un très-beau poli, et leurs arêtes sont encore fraîches et vives.

Au milieu du monument on voit une salle plus grande que les autres, autour de laquelle sont distribués plusieurs appartements, où l'on avait accès par cette salle. Des fouilles ont fait découvrir les assises d'arrasement de seize colonnes qui supportaient la toiture.

Sur l'une des portes, on remarque des inscriptions en caractères pehlvis et coufiques; mais il est bien évident que

ces inscriptions sont gravées postérieurement à la construction du palais, et leur aspect contraste avec celles qui ornent systématiquement toutes les portes et les fausses fenêtres; leurs chambranles sont garnis de trois lignes d'inscriptions disposées de manière à encadrer ces ouvertures, et qui, suivant le système des grandes tablettes, représentent encore les trois genres d'écriture. Au sommet, le perse; puis,



Porte du Palais n° 3.

en descendant à gauche, le médique; et à droite, l'assyrien. Cette disposition, qui a contribué pendant quelque temps à égarer les conjectures que l'on pouvait faire sur ce système graphique, alors que les spécimens en étaient rares, n'était pas, du reste, la seule difficulté que l'on devait rencontrer dans leur interprétation. Ces courtes inscriptions, répétées dix-huit fois autour du monument, renferment un détail architectonique difficile à comprendre. Si nous nous conten-

tons de le transcrire dans la forme originelle, nous ferons disparaître la première difficulté; mais il y en avait une seconde qui provenait de l'état peu avancé des études au moment où ces inscriptions, qui avaient attiré la préférence des interprètes par leur brièveté même, furent soumises à l'examen. On y lisait le nom de « Darius ». Mais auquel des Darius devait-on s'arrêter? Aujourd'hui qu'il est bien constant que le palais est construit par Darius, fils d'Hystaspe, et que ces inscriptions datent de l'origine du monument, nous n'hésitons pas à les rapporter à ce prince et nous les lisons ainsi (1) :



Fenêtre du Palais n° 3.

INSCRIPTION L.

« Édifice (*Ardaçtâna âthangina*) construit dans le palais du roi Darius. »

Toutes les portes sont ornées de sculptures sur les faces internes de leurs embrasures. Celles des deux portes latérales sous le portique du sud, ainsi que celles de la porte du perron de l'ouest, représentent des Doriphores.

(1) Voyez, sur le texte perse, Rawlinson, dans le *Journal of the R. A. S.*, vol. X, p. III, p. 373; —Oppert, *Inscrip. des Achém.*, p. 290; — Spiegel, *Die Alt Persisch. Keilens*, p. 64. — Sur le texte médo-scythique, Westergaard, dans les *Mém. de la Société des ant. du Nord*, 1844, p. 363; — De Saulcy, *Recherches*, p. 221; — Norris, dans le *Journal of the R. A. S.*, t. XV, p. I, p. 153. — Sur le texte assyrien, De Saulcy, *Mém. autogr.* du 27 novembre 1847, p. 54; — Oppert, *E. M.*, t. II, p. 250.

La grande porte qui du portique du sud donne accès dans la salle principale est ornée d'un bas-relief représentant le roi. Il tient son sceptre d'une main, et de l'autre une fleur de lotus. Deux serviteurs, de taille plus petite, étendent sur sa tête le parasol et agitent le chasse-mouches. Les scènes de cette nature sont symétriquement disposées, de manière à représenter le même sujet, mais en sens inverse.



Darius — Palais n° 2.

Au-dessus de ce bas-relief, on lit trois courtes inscriptions, placées dans trois cadres les uns à côté des autres. Au fond de la salle, deux autres portes présentent le même sujet et les mêmes inscriptions. Ce sont ces inscriptions qui ont servi aux premières recherches de Grotefend. Voici ce qu'elles nous font connaître (1).

Inscription B.

« Darius, le grand roi, le roi des rois, le roi des provinces, fils d'Hystaspe, Achéménide, a construit ce palais. »

Nous sommes évidemment en présence de l'image de Darius. Cette figure, aujourd'hui parfaitement connue, du reste,

(1) Voyez, sur le texte perse, Lassen, p. 9. — Sur le texte médo-scythique : Westergaard, dans les *Mémoires de la Société des antiq. du Nord*, 1844, p. 362 ; — De Saulcy, *Recherches analytiques ;* — Norris, dans le *Journal of the R. A. S.*, t. XV, p. 1, p. 148. — Sur le texte assyrien : Oppert, *E. M.*, t. II, p. 163.

peut être étudiée non-seulement à Persépolis, mais encore à Nach-i-Roustam, à Bisitoun et sur des cachets de pierre dure qui nous la transmettent avec une fidélité que le talent de l'artiste ne peut nous faire suspecter.

Sur les autres piliers on remarque des scènes d'une autre



Bas-relief du palais n° 3.

nature. C'est en général le combat d'un personnage contre un animal vigoureux; mais la variété des types mérite une attention particulière pour ne pas les confondre. Nous signalerons d'abord la lutte de ce personnage contre un lion. Le

héros a saisi l'animal d'une main et, tandis qu'il se dresse devant lui, il lui plonge un poignard dans le flanc. Ce héros peut être un roi ou un dieu; il porte un vêtement très-simple, consistant en une tunique qui forme des plis nombreux par la manière dont elle est drapée; elle est relevée par devant et ses extrémités, rejetées sur les épaules, pendent par derrière en couvrant les reins; sa barbe et sa chevelure sont frisées avec soin; il porte sur le front un étroit bandeau; ses pieds sont enfermés dans des espèces de cothurnes; son attitude est calme et sévère, dépourvue du mouvement que semblerait exiger la lutte qu'il soutient et dont l'issue ne paraît jamais incertaine. — L'animal emprunte des formes différentes qui donnent lieu à plusieurs types. On en distingue trois dans ce palais — C'est d'abord un lion, puis un taureau, compris et exécuté dans le genre de ceux qui ornent le premier portique que nous avons décrit; puis un monstre qui a une tête horrible avec de grandes oreilles et une corne sur le front; ses pattes de devant sont semblables à celles du lion, tandis que celles de derrière se rapprochent des serres de l'aigle; son corps emplumé se termine par une queue de scorpion.

Ces scènes ont longtemps excité la curiosité des savants et exercé leur sagacité. Il est évident qu'il existe pour quelques-unes un sens mythique qui nous échappe encore. Quelques érudits ont voulu rattacher ces sujets au culte de Zoroastre, et ils ont vu dans la lutte de ces deux personnages le combat et la victoire du génie du bien contre le génie du mal; mais il nous paraît qu'il serait téméraire de se hâter dans ces conjectures. Si on ne trouvait ces types que sur des monuments perses, l'hypothèse pourrait être admise ou au moins discutée; mais l'Orient nous est à peine connu, et déjà nous retrouvons la même scène, la même lutte, le même type, sur les monuments les plus divers, particulièrement sur des monuments assyriens, qui ne peuvent se prêter aux

mêmes conjectures en présence d'une religion qui s'annonce avec un principe complétement opposé au cùlte de Zoroastre.

La scène du personnage terrassant le lion n'a, du reste, rien de mythique : c'est une scène de chasse purement et simplement, sur laquelle les doutes ne sont plus permis. Il suffit de rapprocher le bas-relief de Persépolis de l'empreinte d'un coin en calcédoine blanche qui a été trouvé dans les ruines de ce même palais. Nous n'hésitons pas à reconnaître dans ce monument le cachet d'un Darius, bien qu'il ne porte pas d'inscription. Le même sujet est reproduit encore sur plusieurs autres monuments du musée du Louvre qui peuvent être attribués à Darius ou à Xerxès (1).



Cachet d'un roi perse.

Un monument du musée britannique est plus explicite. C'est un cylindre en cristal de roche d'un très-beau travail. Il représente un roi sur son char guidé par l'aurige. Le monarque lance une flèche sur un lion déjà blessé qui se dresse devant lui; un autre lion est étendu, mortellement atteint, sous les roues de son char. Dans un registre on lit, dans les trois langues des inscriptions des Achéménides (2) :

INSCRIPTION N.

« Darius le grand roi. »

(1) Voyez, dans le *Catalogue* de M. A. de Longpérier, les monuments inscrits sous les numéros 558, 559 et suiv., 3e édit., 1854.

(2) Conf. : Grotefend, *New Beitrage zur erlanterung der Babylonischen Keilschrift*. Hanover, 1840; — Lajard, *Recherches sur le culte de Mithra;* — Rawlinson, *Journal of the R. A. S.*, vol. X, p. III, p. 313; — Oppert, *Inscriptions des Achém.*, p. 295; — Spiegel, *Die*

La chasse aux lions était un plaisir royal et traditionnel en Perse, qui s'est conservé jusqu'aux temps modernes. Un bas-relief, sculpté sur un rocher près Téhéran, nous montre Fez-Ali-Scha, à cheval, poursuivant un lion qu'il va transpercer avec sa lance (1). Les rois de Perse eux-mêmes



Cachet de Darius.

avaient encore suivi sous ce rapport les traditions des rois assyriens. Le musée de Londres est plein des scènes de chasse provenant des palais de Koyondjik. Un bas-relief du Louvre nous montre un sujet analogue, sur lequel on lit (2) :

« Moi, Sardanapale, roi du monde, roi d'Assyrie, pendant mes loisirs je me suis approché d'un lion, je l'ai pris par les oreilles en invoquant le Dieu Assur, et la déesse Istar, la souveraine des combats, et j'ai percé ses entrailles avec ma lance (voilà l'œuvre de ma main). »

Alt Persischen Keilens schrift, p. 64 — Sur le texte médo-scythique, De Saulcy, *Recherches analytiques*, p. 220; — Norris, dans le *Journal of the R. A. S.*, t. XV, p. 1, p. 153.

(1) Coste et Flandin, *Perse moderne*, vol. VI, pl. xxx.

(2) Conf. Oppert, *E. M.*, t. II, p. 357.

Toute interprétation mythologique doit donc disparaître; il y a là un épisode de la vie royale, et rien de plus.

Il n'en est pas ainsi peut-être quand le monstre emprunte des formes fantastiques. Les monuments de ce genre sont nombreux et variés; cette scène se trouve sur les cylindres babyloniens, de même que sur les marbres de Nimroud; et, dès lors, nous devons nous mettre en garde contre des



Cachet babylonien.

hypothèses dont l'étude des inscriptions viendrait, un jour ou l'autre, nous démontrer la fragilité.

Le perron de l'ouest est disposé d'une manière analogue à celui de la face sud, mais avec un développement beaucoup moins important. Il a également deux rampes, chacune d'elles est composée de vingt et une marches que gravissent de petites figures semblables à celles du perron sud. On y voit répété le groupe du lion et du taureau, dans deux cadres entre lesquels se trouve une tablette d'inscription flanquée de deux bas-reliefs; cette tablette est seule, elle est écrite en perse, elle contient trente-cinq lignes d'écriture et n'a pas son correspondant dans le style médo-scythique et assyrien. Le même texte est répété dans le palais suivant, et ne diffère que par la disposition des lignes qui, plus lon-

gues, ont permis de le comprendre dans vingt-quatre lignes seulement. Voici ce qu'il nous fait connaître (1) :

· INSC IPTION P.

« C'est un grand dieu qu'Ormuzd : il a créé cette terre, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité; il a fait Artaxerxès roi, seul roi sur des milliers d'hommes, seul arbitre sur des milliers d'hommes.

« Artaxerxès, le grand roi, le roi des rois, le roi des nations, le roi de cette vaste terre, déclare : Je suis Artaxerxès, fils du roi Artaxerxès; Artaxerxès était fils du roi Darius; Darius était fils du roi Artaxerxès; Artaxerxès était fils du roi Xerxès; Xerxès était fils du roi Darius; Darius était fils du nommé Hystaspe; Hystaspe était fils du nommé Arsamès, Achéménide.

« Artaxerxès, le roi, déclare : J'ai construit cette galerie (*Athanganam?*) dans mon palais.

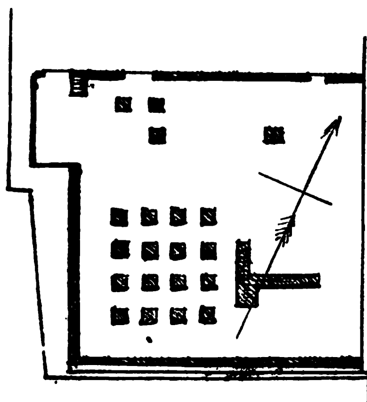
« Artaxerxès, le roi, déclare : Qu'Ormuzd et le Dieu Mithra me protégent, moi, et ce pays et mon œuvre. »

Cette inscription émane d'Artaxerxès Ochus; elle relate toute la généalogie des Achéménides. C'est la plus récente des inscriptions perses. Elle est rédigée avec une grande négligence et décèle une décadence de l'idiome qui permet de supposer que la langue des Achéménides allait disparaître pour faire place à un idiome nouveau.

Sa présence dans le palais de Darius serait inexplicable si le texte même ne nous faisait savoir que cette partie de l'é-

(1) Lassen, *Zeitschrifts*, etc., p. 159. — Rawlinson, *Journal of the R. A. S.*, t. VI, p. III, p. 345. — Benfey, *Die Persisch. Keilens*, p. 67. — Oppert, *Inscript. des Achém.*, p. 295. — Spiegel, *Die Alt Persisch.*, p. 66.

difice avait été rapportée à une époque postérieure à sa construction, par suite de changements opérés sur le plan primitif. Un examen attentif du palais suivant n'a fait que confirmer les conjectures à cet égard.



Palais n° 4 du plan général.

A 75 mètres du monument que nous venons de décrire, le grand mur de soutenement du plateau principal qui fait face à la plaine s'abaisse tout à coup, et son alignement recule en formant successivement plusieurs angles rentrants.

A l'un de ces angles on distingue, mais imparfaitement, les traces d'un édifice dont il ne reste plus que quelques assises d'arrasement de colonnes, des pans de mur, et une portion du perron faisant face au palais précédent.

Au milieu des décombres, on découvre à chaque extrémité le groupe du lion et du taureau, puis une rangée de gardes au milieu desquels on lit une inscription. C'est la répétition de celle d'Artaxerxès, dont nous venons de donner la traduction. A droite, un petit bas-relief représente

des personnages qui portent différents objets, les uns des dents d'éléphant, les autres des peaux de lion, présents ou tributs des peuples de l'Égypte et de l'Éthiopie dont Hérodote nous a conservé la mention (1). Le bas-relief se termine



par une tablette brisée contenant quelques lignes tronquées d'une inscription en caractères cunéiformes.

Cette inscription est écrite en caractères assyriens; nous en possédons un moulage, que nous devons à l'obligeance de M. Lottin de Laval. Elle a, du reste, été publiée déjà plusieurs fois, et elle a été l'objet d'un examen sérieux. M. de Saulcy en a donné la première traduction avec un es-

(1) Hérod., livr. III, § xcvii. Ces deux peuples (*les Éthiopiens et les Égyptiens*) portaient tous les trois ans au roi deux cheniers d'or fin, avec deux cents troncs d'ébène et vingt grandes dents d'éléphant.

sai de restauration qui témoigne de la haute sagacité de celui qui a inauguré les études assyriennes en France (1).

Le commencement des lignes est seul conservé. En examinant sur le plan de M. Flandin la place de la tablette, on voit que l'inscription pouvait s'étendre, à droite, sur une longueur indéterminée sans doute, mais facile à restreindre



dans les limites qui nous sont indiquées par les autres inscriptions. Il manque un certain nombre de lignes dans la partie supérieure, qui comprenait l'invocation ordinaire des inscriptions achéménides. Le texte commence au second paragraphe de la formule. En voici la traduction; nous mettrons entre des crochets la partie restaurée d'après les indications de M. de Saulcy :

(1) De Saulcy, *Mém. autogr.* de novembre 1849, p. 44.

Inscription B.

« Le seul [parmi des rois nombreux,] moi [Artaxerxès,] roi grand, roi des rois, roi des peuples [qui parlent toutes les langues], roi de cet univers vaste, fils de Xerxès [roi, fils de Darius,] Achém[énide].

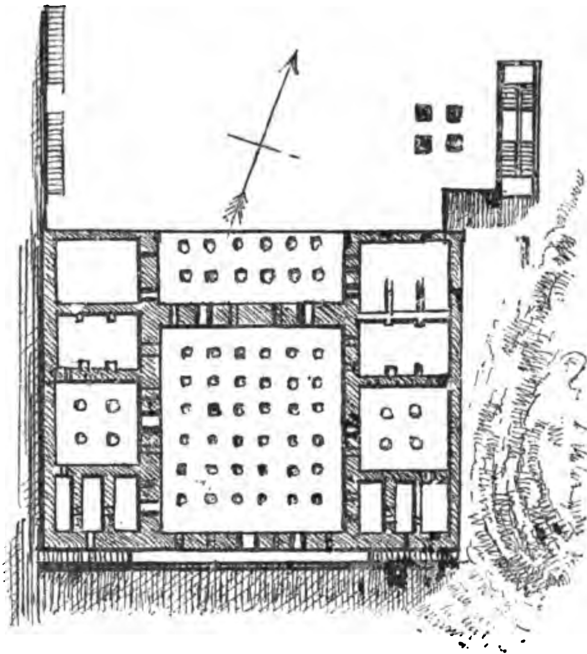
Artaxerxès [le roi, déclare :] par la volonté [d'Ormuzd] cette demeure que mon père [a construite,] j'ai fait terminer [qu'Ormuzd me] protége [moi et ce que j'ai fait] ainsi que mon empire [et mes œuvres. »]



Il est certain que l'auteur de cette inscription est un Artaxerxès ; la place que le nom de Xerxès occupe dans l'ins-

cription nous force d'y voir Artaxerxès Ier : dès lors nous sommes obligé de conclure que ce palais, commencé sur le plan de Darius, a été continué par Artaxerxès Ier et terminé par Artaxerxès III.

L'aspect des sculptures incomplètes, le peu de liaison qui



Palais n° 5 du plan général.

existe entre elles, a frappé tous les observateurs. M. Flandin s'est demandé s'il ne se pourrait pas que le monument élevé sur cette partie du plateau fût d'une autre époque et plus moderne que les portions de bas-reliefs retrouvées dans cet endroit et qui auraient été empruntées à des monuments dé-

truits précédemment? La traduction des inscriptions milite en faveur de cette hypothèse. Il est même probable que ces constructions n'étaient pas encore achevées au moment où elles ont été détruites par Alexandre.

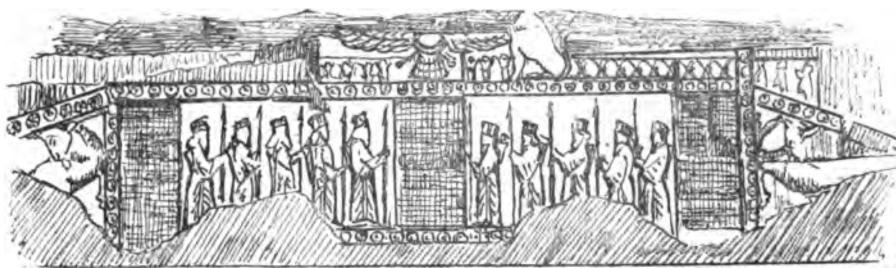
A l'est de ce palais, et en gagnant les montagnes, sur un plateau un peu plus élevé et terminé par l'escarpement du mur de soutenement en retour, faisant face au sud, s'élève un des monuments les plus importants du plateau. On trouve, du reste, des éléments suffisants pour en reconstruire le plan et en apprécier l'ensemble.

Il se présente sur deux faces principales dont la disposition est analogue à celle des autres palais que nous avons déjà signalés. Il existe sur chacune d'elles un perron par lequel on arrive à une plate-forme, qui s'étend de l'un à l'autre, et sur laquelle ouvrait l'entrée de ce palais.

Le perron de la face orientale du monument se compose, comme celui qui conduit de la plaine aux ruines, de quatre rampes dont deux partent du sol inférieur en divergeant et arrivent à deux petits paliers placés à moitié de la hauteur; puis deux autres rampes, partant de ces paliers, se rapprochent et atteignent la plate-forme supérieure. Les deux premières rampes, à droite et à gauche, sont soutenues par un mur dont une portion est triangulaire; l'autre, correspondant au palier, est rectangulaire. Sur celle-ci on lit une tablette d'inscription en caractères assyriens, dont nous nous occuperons bientôt. Dans la portion triangulaire se trouve répété le groupe du lion dévorant le taureau.

Le mur qui soutient le palier supérieur et les secondes rampes qui y mènent de chaque côté présentent les mêmes sujets. Dans un cadre de rosaces, on trouve, au centre, une inscription flanquée de deux doriphores. Les bandes comprises entre les tablettes sont garnies de sculptures. Malgré l'état de ruine de cette partie, il est évident que la décoration était en rapport avec celle que nous connaissons déjà. Au-

dessus du cadre dans lequel se trouvent l'inscription et les gardes qui l'accompagnent planait encore la figure d'Ormuzd.



Bas-relief du palais n° 3.

Ce groupe d'inscriptions est répété à l'escalier de la seconde façade avec la même disposition. Il a été facile de compléter ces textes l'un par l'autre; ils sont ainsi conçus :

Inscription E.

« C'est un grand roi qu'Ormuzd, il a créé cette terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur, il a fait Xerxès roi, seul roi sur des milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

« Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois, le roi des pays bien peuplés, le roi de cette vaste terre, qui commande au loin et auprès, fils de Darius roi, Achéménide.

« Xerxès, le grand roi, déclare : Par la grâce d'Ormuzd j'ai construit ce palais. Qu'Ormuzd ainsi que les autres

Dieux me protégent, moi, mon empire et mon œuvre (1). »

Ce palais est donc l'œuvre de Xerxès; il rappelle pour la disposition le palais n° 3, seulement il occupe une superficie beaucoup plus grande. En arrivant sur la terrasse, on voit encore à l'entrée du portique deux antes d'une hauteur de sept mètres, à la partie supérieure desquelles sont trois inscriptions superposées. C'est la répétition des inscriptions des deux escaliers; elles ne diffèrent que par l'agencement des lignes, et se présentent dans un état de parfaite conservation.

Au fond du portique, deux portes et cinq fenêtres ouvraient sur une grande salle occupant une superficie carrée de 25 mètres de côté. Cette grande salle était ornée de 36 colonnes en quinconce. Le mur du sud était percé d'une porte de chaque côté de laquelle il y avait trois fenêtres. A droite et à gauche on trouvait des appartements symétriques, sans issues, du reste, sur l'extérieur.

Les bas-reliefs qui décorent l'intérieur de cet édifice sont analogues à ceux du palais n° 3. Sur les embrasures des portes principales on voit le roi suivi de ses deux officiers, portant le parasol et le chasse-mouches, et au-dessus trois petites inscriptions de quatre lignes. C'est en rapprochant ces courtes inscriptions de celles que nous avons déjà citées que Grotefend a établi les premières lectures des textes cunéiformes. Elles sont ainsi conçues (2) :

(1) Sur le texte perse, Lassen, *Zeilschrift*, etc., p. 130; — Rawlinson, *Journal of the R. A. S.*, vol. X, part. III, p. 337; — Benfey, *Die persischen Keilens*, p. 64; — Oppert, *Inscript. des Achém.*, p. 275; — Spiegel, *Die Altpersisch. Keilens*, p. 58 et 60. — Sur le texte médo-scythique, Westergaard, *Mém. de la Société des ant. du Nord* 1844, p. 348, — De Saulcy, *Recherches analytiques*, etc., p. 246; — Norris, *Journ. of the R. A. S.*, vol. XV, p. I, p. 157. - Sur le texte assyrien, De Saulcy, *Mém. autog.*, novembre 1849, p. 26.

(2) Sur le texte perse, Lassen, *Zeilschrift*, etc., vol. VI, p. 144; — Rawlinson, *Journ. of the R. A. S.*, vol. X, part. III, p. 323; — Ben-

INSCRIPTION G.

« Je suis Xerxès le grand roi, le roi des rois, fils de Darius, Achéménide. »

Cette inscription se répète jusque sur la robe du roi, elle se répète également dans les portiques et les fausses fenêtres, en affectant la disposition que nous avons déjà signalée dans le palais de Darius.



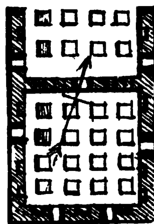
Xerxès.

Il serait difficile, dans l'état actuel, de distinguer les deux figures de Darius et de Xerxès, mais ici, Xerxès a eu soin de

fey, *Die Persisch. Keilens*, p. 56. — Sur le texte médo-scythique, Westergaard, dans les *Mém. de la Société des ant. du Nord*, p. 340; — Norris, dans le *Journal of the. R. A. S.*, t. XV, part. 1, p. 154. — Sur le texte assyrien, De Saulcy, *Mém. autog.*, novembre 1849, p. 2.

mettre son nom sur les plis de sa robe. Sa taille nous paraît plus élancée que celle de son père; toutefois on ne pourra établir une différence rigoureuse qu'en se reportant aux monuments originaux qui, étudiés désormais avec les indications qui nous sont fournies par les inscriptions, ne manqueront pas de nous révéler les traits caractéristiques de ces royales figures.

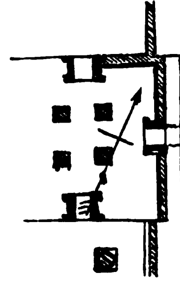
Le sixième palais, situé sur une des parties basses du plateau, à l'est du précédent, reproduit la disposition que nous connaissons déjà, mais sur de plus petites dimensions. La salle principale n'est accompagnée d'aucune annexe qui aurait pu rendre cet édifice propre à l'habitation. Il se compose de la partie centrale des deux autres palais, moins les salles latérales. On y remarque encore le roi accompagné de ses officiers portant le chasse-mouches et le parasol; mais aucune inscription ne vient désigner le personnage que l'artiste a voulu représenter. On y voit également le combat du roi contre le lion et contre ce monstre moitié oiseau, moitié quadrupède, que nous avons déjà signalé dans un palais précédent.



Palais n° 6 du plan général.

Presque au centre du plateau sur lequel s'élèvent toutes ces ruines se trouve un groupe de cinq blocs de pierre ayant une hauteur moyenne de 6^{m} 50. Ces blocs, qui sont tous sculptés, paraissent avoir été les pieds-droits des portes d'un édifice dont il ne reste plus assez d'éléments pour que l'on puisse en reconstruire le plan. Sur l'un de ces piliers on voit le roi, accompagné de ses deux officiers portant le chasse-mouches et le parasol; au-dessus, Ormuzd. Sur un autre pilier le roi est assis sur un trône supporté par trois rangées de figures les bras en l'air et offrant chacune un type différent; derrière lui un officier se tient respectueusement

debout, il est habillé et coiffé comme le roi. Le trône est abrité par un dais orné de deux bandes de rosaces entre lesquelles plane le symbole d'Ormuzd. Une frange artistement tressée, terminée par des pompons, complète l'ornement; enfin au-dessus du trône on voit dans son entier la figure d'Ormuzd.



Palais n° 7 du plan général.

Nous nous contenterons de signaler ici ce bas-relief, nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur quelques détails; il nous suffit de dire que ce roi, c'est Darius, bien qu'aucune inscription ne vienne directement nous renseigner à cet égard.



Darius.

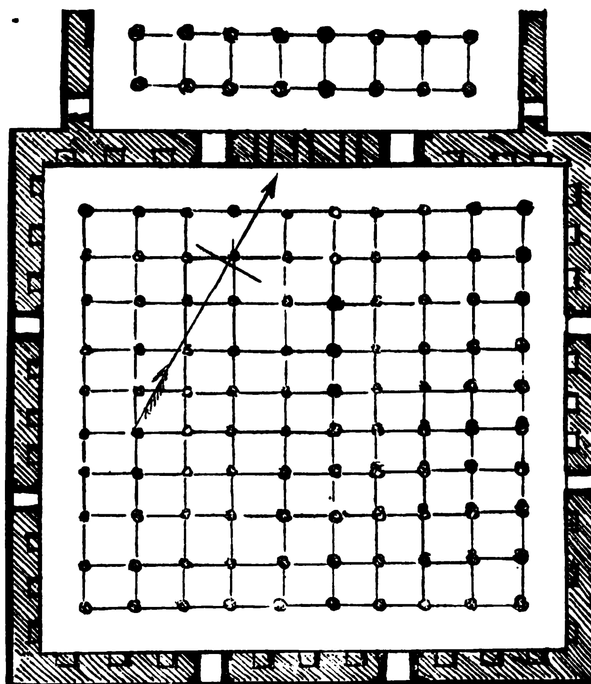
Le dernier palais dont il nous reste à parler occupe à peu près le centre du plateau; il est d'une étendue considérable : il mesure 91 mètres du nord au sud, et 75 de l'est à l'ouest. La disposition des ruines, semblable à celle du palais n° 6, mais d'une superficie plus considérable, ne laisse



Palais n° 7. Darius.

soupçonner qu'un portique composé de seize colonnes sur deux rangs. Il précède une grande salle, au milieu de laquelle s'élevaient cent colonnes disposées sur dix rangées de dix chacune. Ce monument était, sans contredit, le plus beau des édifices qui composaient la résidence des rois de Perse.

Afin de donner plus de grandeur au portique, on avait sculpté, aux deux antes, des taureaux analogues à ceux qui ornaient le premier portique, mais plus grands; on avait adopté pour les colonnes qui en soutenaient la toiture le type de celles de la colonnade n° 2, dont les chapiteaux sont for-



Palais n° 8 du plan général.

més par des corps de taureaux adossés. Sur les murs, dans les embrasures de portes, on retrouve le griffon, le taureau et le combat de ce monstre sans nom vaincu par ce personnage austère que nous avons vu déjà dans les autres monu-

ments. L'un d'eux présente un type nouveau. Le monstre a une tête d'oiseau armée d'un bec formidable, et le reste du corps moitié aigle et moitié lion. Le roi y est représenté aussi, mais non plus à pied ; il est sur un trône analogue à celui que nous avons décrit dans les ruines du palais précédent.



Darius.

Un autre bas-relief nous le montre avec plus d'éclat encore, et, pour rendre son effigie plus imposante, on l'a environnée d'un plus nombreux personnel.

Aucune inscription ne vient nous renseigner sur le fondateur de cette construction, ni sur le nom des figures royales qui y sont représentées ; mais, si nous nous reportons aux

inscriptions qui ornent la partie sud de la grande plate-forme, et dont nous avons ajourné jusqu'ici la lecture, tout va s'éclaircir, et les détails mêmes du trône ne nous paraîtront pas inutiles à consulter.



Darius.

Ces inscriptions dérogent aux habitudes des Achéménides. Elles présentent d'abord quatre tablettes au lieu de trois : deux sont consacrées au texte perse, les deux autres aux textes assyrien et médo-scythique. Les deux tablettes perses ne renferment pas le même texte, et les autres tablettes n'en sont pas la traduction, ni les traductions l'une de l'autre; elles présentent des différences telles qu'il est utile de don-

ner séparément la traduction de chacune d'elles. Voici d'abord ce que nous lisons dans la première tablette du texte perse, qui contient vingt-quatre lignes; elle est désignée sous la lettre H par les traducteurs (1).

Inscription H.

« C'est un grand dieu qu'Ormuzd, il est le plus grand des dieux. Il a fait roi Darius, il lui a conféré l'empire. Par la volonté d'Ormuzd, Darius est roi.

« Darius le roi déclare : Cette province de Perse que m'a donnée Ormuzd, belle, riche en chevaux, richement peuplée, ne redoute aucun ennemi, par la volonté d'Ormuzd et par la mienne.

« Darius le roi déclare : Qu'Ormuzd, avec les dieux du pays, m'accorde son secours et qu'Ormuzd protége ce pays de la guerre, de l'infortune et de l'imposture. Que nul ennemi n'envahisse ce pays, ni la guerre, ni l'infortune, ni l'imposture. Voilà la grâce que je demande à Ormuzd, aux dieux du pays. Qu'Ormuzd et les dieux du pays veuillent bien me l'accorder. »

Voici maintenant la traduction de la seconde tablette cotée I (2) :

(1) Voyez Lassen, *Zeitschrift*, p. 15; — Rawlinson, dans le *Journal of the R. A. S.*, vol. X, part. III, p. 273; — Benfey, *Die Persisch. Keilens*, p. 52; — Oppert, *Inscript. des Achéménides*, p. 226; — Spiegel, *Die Persisch. Keilens*, p. 44.

(2) Conf. Lassen., *Zeitschrift*, p. 43; —Rawlinson, dans le *Journal of the R. A. S.*, vol. X, part. III, p. 279; — Benfey, *Die Persisch. Keilens*, p. 50; — Oppert, *Inscriptions des Achéménides*, p. 224; — Spiegel, *Die Persisch. Keilens*, p. 46.

Inscription I.

« Je suis Darius le grand roi, le roi des rois, le roi de ces nombreux pays, fils de Hystaspe, Achéménide.

« Darius le roi déclare : Par la volonté d'Ormuzd, voici les pays que j'ai gouvernés avec l'armée de Perse; ils me redoutaient, ils m'apportaient leurs tributs : la Cessie, la Médie, Babylone, l'Arabie, l'Assyrie, l'Égypte, l'Arménie, la Cappadoce, la Lydie, les Yoniens du continent et ceux de la mer; enfin, les pays orientaux, la Sagartie, la Parthie, la Sarangie, l'Ariane, la Bactriane, la Sogdiane, la Chorasmie, la Sattagydie, l'Arachosie, l'Inde, la Gandarie, la Scythie, la Macie.

« Darius le roi déclare : Si tu règnes comme moi, ne crains rien de l'ennemi. Protége cet État de Perse. Tant que l'État de Perse sera protégé, son bonheur sera inviolable pour longtemps. O toi, Ormuzd, sois propice à ce pays! »

La version scythique est ainsi conçue (1) :

Inscription HI*bis*.

« Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois, le roi des provinces, le roi de cette vaste terre, fils de Hystaspe, Achéménide.

« Darius le roi déclare : Ces vastes palais ont été bâtis sur cette place, sur laquelle aucun palais n'avait été bâti avant moi. J'ai construit ces palais par la grâce d'Ormuzd, et

(1) Conf. Norris, dans le *Journal of the R. A. S.*, p. 148;—Westergaard, dans les *Mémoires de la Société des Antiq. du Nord*, 1844, p. 408; — De Saulcy, *Recherches analytiques*, autog., p. 127.

Ormuzd, avec tous les dieux, a vu avec faveur ces palais que j'ai bâtis. Je les ai construits pour témoigner de sa faveur envers moi.

« Darius le roi déclare : Ormuzd me protége avec tous les dieux. Il protége aussi ces palais, avec ce qu'ils renferment; aussi sois assuré que les méchants seront toujours punis. »

La version assyrienne se rapproche du texte de la seconde table perse; elle est ainsi conçue (1) :

Inscription H.

« Ormuzd est le plus grand des dieux; il a créé le ciel et la terre, il a créé les hommes, il a donné la puissance aux hommes sur toutes les autres créatures. Il a créé Darius roi, il a donné à Darius l'empire sur cette vaste terre. Voici les nombreuses provinces qui lui étaient soumises : les Perses, les Mèdes et les provinces qui parlent une autre langue, et qui sont au delà des montagnes et des vallées; au delà et en deçà de la mer, au delà et en deçà du désert.

« Darius le roi déclare : Par la protection d'Ormuzd, voilà les provinces qui formaient mes États, voilà celles que j'ai réunies (sous mon commandement) : la Perse, la Médie, et ces provinces qui parlent une autre langue, qui sont au delà des vallées et des mers, qui sont au delà et en deçà des déserts. C'est ainsi que je les gouvernais.

« Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par la volonté d'Ormuzd. Qu'Ormuzd me protége, moi et tout ce que j'ai fait. »

Ces inscriptions, les plus explicites de toutes celles qu'on peut lire sur les murs de Persépolis, ne laissent aucun doute sur la part immense qui revient à Darius dans la construction

(1) Conf. de Saulcy, *Mém. autogr.* du 24 novembre 1849, p. 31. — Oppert, *Expéd. en Mésop.*, t. II, p. 252.

de ces palais. Avant lui, rien n'existait, il a tout créé et nul monument ne porte en effet, au milieu de ces ruines, une empreinte antérieure. Les rois ses successeurs ont continué son œuvre; quand ils ont ajouté quelque chose, ils l'ont dit.



Sennachérib.

Xerxès a pris la peine de nous déclarer que l'un de ces palais avait été construit par son père ; il nous apprend ce qu'il a fait par lui-même, mais quand il y sculpte son image, pour ne pas la confondre il y met son nom et il le répète jusque

sur les plis de son manteau Il est facile de conclure que toutes les figures royales qui ne portent point de nom, toutes les constructions anonymes sont l'œuvre de Darius. Aussi nous n'hésitons pas à dire que c'est lui, et non pas Xerxès, qu'on voit assis sur son trône dans ce splendide palais qui ne renferme pas d'inscriptions, et qui occupe le centre de la plate-forme sur laquelle les autres monuments sont venus se grouper.



Cariatides du trône de Darius.

Nous voudrions voir, sans doute, dans ces palais un produit autochtone de l'art des Achéménides; mais la Perse, dont le développement de la puissance militaire avait été si rapide, n'avait pu improviser un art national, et elle a été obligée de suivre, jusque dans ses moindres détails, les données de l'art des Assyriens qu'elle avait vaincus. Ces palais sont construits sur le même plan, avec la même idée; c'est un livre sur lequel le prince voulait consigner ses

exploits. Si nous comparons les images de deux souverains d'origine différente, nous ne serons plus étonnés de retrouver une certaine ressemblance qui provient des données traditionnelles que l'artiste était obligé de suivre. Le trône de Darius rappelle celui de Sennachérib. Partout nous pouvons saisir, en suivant les détails de la construction, de l'ornementation des palais assyriens et des palais de Persépolis, les traditions d'un art que la Grèce a peut-être appris des mêmes maîtres.

Pour établir cette filiation il suffit de rapprocher les figures qui représentent les doriphores perses ou les soldats assyriens sculptés sur les palais de Ninive, de ce bas-relief découvert à Marathon et qui porte, avec le nom d'Aristoclès, le cachet d'une haute antiquité. C'est ainsi que tout s'enchaîne dans l'art et dans l'histoire, et que les traditions de l'humanité se sont continuées en s'imposant aux vainqueurs des Assyriens, comme elles se sont imposées plus tard aux vainqueurs des Perses.

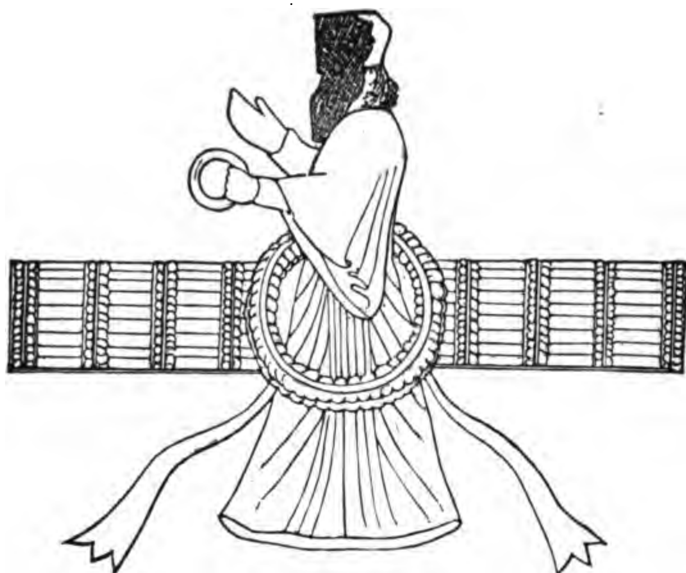
Nous avons retrouvé dans toutes ces inscriptions une formule invariable qui place le roi et ses œuvres sous la protection d'Ormuzd. Cette formule établit d'une manière péremptoire que le culte de Zoroastre était dans toute sa splendeur sous les Achéménides, et en reporte l'origine à une époque beaucoup plus reculée ; aussi nous éprouvons quelque difficulté à nous prononcer quand nous voulons étudier les symboles du culte et mettre en harmonie les traditions de l'Avesta avec les traditions des artistes chargés de représenter la figure du dieu de l'Iran. La grande image d'Ormuzd planait sans doute sur le frontispice de tous les palais, et elle a disparu avec la partie supérieure des édifices. Mais on la retrouve encore dans les parties inférieures et sur d'autres monuments de l'époque achéménide.

La forme complète représente une figure d'homme, la tête coiffée de la tiare, le corps passé dans un anneau, et



Le soldat de Marathon.

terminé par des plumes d'oiseau. Des deux côtés du disque s'étendent des ailes déployées. C'est ainsi que nous voyons ce symbole à Persépolis, à Bisitoun et sur le cachet de Darius.



Ormuzd.

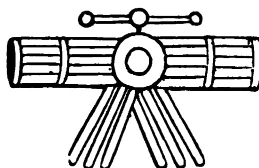
Quelquefois la forme est simplifiée : dans les frises des palais et sur le dais qui abrite l'image de Darius le buste humain a disparu, il ne reste plus que le disque orné des appendices ornithomorphes.

Ces figures, dans lesquelles on croyait jadis découvrir le Férouer du roi, sont aujourd'hui parfaitement comprises : c'est l'image, c'est le symbole du Dieu suprême. Com-

ment ces images se rattachent-elles au culte de l'Iran? C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer. Les représentations de cette nature sont fréquentes dans le monde an-

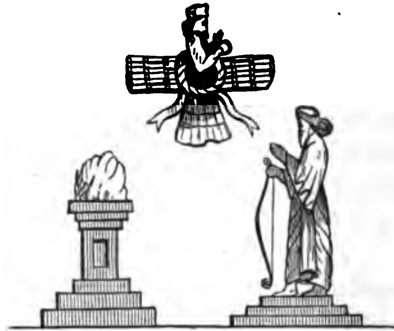


tique, et déjà on peut affirmer qu'elles n'appartiennent pas spécialement au culte d'Ormuzd. Les monuments assyriens nous offrent la même image avec une signification analogue; seulement, au lieu d'Ormuzd, c'est Assur, le Dieu suprême de l'Assyrie. D'un autre côté, les monuments égyptiens nous présentent encore le même symbole, et alors c'est le Dieu suprême de l'Égypte. Voilà des faits acquis. Mais comment pourrons-nous savoir sous l'influence de quelle pensée les artistes se sont rencontrés pour s'arrêter aux mêmes formes, aux mêmes symboles, malgré les exigences des religions les plus différentes? Nous ne pouvons que poser ici cette question, sans chercher à la discuter, ni surtout à la résoudre.



Malgré la longueur de cet exposé, nous n'avons pas encore fini la description des ruines. Si nous tournons les yeux vers la montagne, nous apercevons des tombes préparées pour recevoir la dépouille mortelle des hôtes de ces palais. Ces tombes sont creusées dans la colline, c'est le rocher lui-même qui a été taillé, et sur lequel on a sculpté les détails de l'ornementation. Ces caveaux, au nombre de trois, reproduisent, du reste, les mêmes détails et la même disposition.

Ils sont inaccessibles, d'une manière permanente du moins, et leur façade, qui rappelle l'architecture du palais, est située à plusieurs mètres du sol. Elle se compose d'un portique simulé par quatre colonnes engagées, leurs chapiteaux sont formés de deux corps de taureaux adossés, dont les fronts cornus supportent une corniche à denticules. Au-dessus, règne une frise dans laquelle sont sculptés dix-huit lions, neuf de chaque côté, rangés en ordre inverse, et séparés par une fleur de lotus qui occupe le centre. Au-dessous de cet encadrement la façade se rétrécit, et, sur une place comprise entre deux parties saillantes du rocher, se trouve un grand bas-relief. A la partie supérieure du cadre plane la figure d'Ormuzd telle que nous la connaissons maintenant. Le dieu préside à une cérémonie religieuse, accomplie par un personnage dans lequel on peut reconnaître un roi. Il est debout, monté sur une estrade élevée de trois degrés, et tourné vers un autel sur lequel brûle le Feu sacré; une de ses mains est appuyée sur un arc et l'autre dans la pose de l'invocation. Cette première partie du bas-relief est placée sur une



espèce de table ornée d'une rangée d'oves et terminée par les parties antérieures du corps de ce monstre qui participe de la nature du lion et de l'aigle. Quatorze figures, sur deux rangs, de physionomies et de costumes différents, semblent supporter cette espèce d'estrade; d'autres figures sont placées de chaque côté; parmi elles, il y en a dont le

geste et l'attitude semblent indiquer qu'elles versent des larmes.

L'intérieur du tombeau est d'une grande simplicité. On y pénétrait par une porte placée entre les colonnes. La chambre souterraine se divise en deux compartiments qui n'en constituent pas moins un seul caveau, au centre duquel on voit un sarcophage taillé et creusé dans le roc.

Tous ces tombeaux sont vides. Quel prince de la dynastie des Achéménides est venu s'y reposer? — Nous ne pourrions le dire; nous savons seulement que ce n'est pas Darius. Nous trouverons sa tombe à quelque distance de celles-ci, en suivant la vallée, à Nach-i-Roustam. C'est là que ce roi avait fait construire sa dernière demeure.

M. Flandin raconte, à propos de ces tombeaux, une scène que nous croyons devoir rapporter ici.

« J'aperçus, dit-il, gravissant le sentier qui y conduisait, deux individus dont le costume me parut de loin différer de celui des Persans. C'étaient deux vieillards de petite taille, mais robustes et à l'œil vif. Au lieu d'un bonnet de peau d'agneau pointu, ils avaient la tête couverte d'un large turban à bout pendant sur l'épaule. Leur barbe, au lieu d'être soigneusement teinte d'un beau noir, selon l'usage des Persans, était telle que les années l'avaient rendue, c'est-à-dire tout à fait blanche. Ils échangèrent entre eux quelques mots dans une langue que je n'avais pas encore entendue dans ces contrées, puis ils m'adressèrent la parole en persan. Aux questions que je leur fis, ils répondirent qu'ils étaient des marchands d'Yezd, où ils se rendaient après avoir accompli un long voyage dans le nord de la Perse. Ils ajoutèrent que, comme presque tous les habitants d'Yezd, ils étaient de religion guèbre, qu'ignicoles, comme Djemschid, le grand roi, qui avait élevé les palais de Persépolis, ils n'avaient pas voulu passer auprès de ces ruines sans venir y faire une pieuse visite. A peine avaient-

ils achevé qu'ils se mirent à ramasser du menu bois et des herbes sèches; ils en formèrent une espèce de petit bûcher sur le bord de l'escarpement du rocher où nous nous trouvions, et l'allumèrent en murmurant des prières dans la même langue que je leur avais entendu parler à leur arrivée. Ce devait être du zend, la langue de Zoroastre et du Zend-Avesta, celle dont les caractères étaient gravés sur les murs de Persépolis (?).

« Pendant que ces deux guèbres priaient devant leur feu, je levai les yeux sur le bas-relief supérieur de la façade du caveau funéraire devant lequel nous étions, la scène qu'il représentait était exactement semblable (1). »

La position des palais de Darius était admirable. Du haut de la troisième plate-forme on découvre la plaine de Merdacht dans toute son étendue, depuis les montagnes du Loristan et les pics élevés du Fars jusqu'aux défilés des monts Bactiaris. On a souvent remarqué que peu de monuments, excepté l'Acropole d'Athènes, ont été mieux disposés pour produire un effet d'architecture; et aujourd'hui que ces ruines s'élèvent sur cette plate-forme, au milieu d'une plaine immense, elles présentent encore un tableau des plus saisissants.

Bizarre caprice des choses de ce monde! Après la ruine de Ninive, la ville a disparu, et il a fallu longtemps chercher sa place, tandis que son nom était resté dans l'histoire; après l'incendie de Persépolis, les débris des palais ont subsisté et le nom de la ville s'est perdu dans la mémoire des hommes, Nulle tentative n'a été faite pour essayer de restaurer ces ruines; peu à peu, quelques habitations se sont élevées sur la colline qui domine la plaine, un village s'est formé, puis une ville, et un nom nouveau, Istakar, a succédé au nom ancien sans que la tradition brisée ait pu nous transmettre

(1) Coste et Flandin, *Voyage en Perse*, t. Ier, p. 230.

le nom que Darius avait imposé sans doute à la capitale de son empire (1).

On s'est demandé d'où vient le nom d'Istakar? Hyde et Kampfer, qui ne sauraient faire autorité, prétendent qu'il signifie « un palais de roi (?) ». Si on se reporte à l'orthographe perse, Istakar signifie *lac, étang, réservoir,* et ce nom aurait passé à la ville à cause d'une grande citerne construite en ces lieux. Il est possible que cette citerne ait donné son nom au rocher fortifié; mais la cité était-elle ainsi nommée au temps d'Alexandre? C'est ce qui n'est nullement établi. Il paraît évident que les Grecs ont trouvé un nom plus ou moins en harmonie avec les exigences de leur idiome, et qu'ils l'ont hellénisé, ou qu'ils lui ont donné un équivalent dans leur propre langue. Plus tard les deux noms d'Istakar et de Persépolis ont été confondus comme synonymes et le nom primitif a disparu.

Cependant la ville nouvelle a grandi à son tour. Quand Ardéschir-Babécan leva l'étendard de la révolte contre les Parthes, Istakar était alors une résidence royale. La prise de cette ville le rendit maître de tout le Fars, et il gagna ainsi le Kirman et Ispahan. A la suite d'une grande bataille, il envoya à Istakar les têtes des chefs de ses ennemis vaincus pour les placer sur le temple du Feu.

Au IVe siècle, douze mille familles ont été enlevées en partie à Ispahan, en partie à Istakar, par Shaphoor II, pour repeupler la ville de Nisibin, qu'il venait de détruire.

Iesdedjerd, le dernier des rois Sassanides, résidait encore à Istakar quand il fut appelé au trône, en 632.

(1) Il se pourrait que le nom de Persépolis fût simplement *Parça* et qu'il se trouvât sous cette forme dans l'inscription D, que nous avons rapportée plus haut. C'est une opinion qui a été émise d'abord par sir H. Rawlinson, et combattue par M Oppert; mais nous ne croyons pas qu'elle doive être définitivement abandonnée. — Conf. Oppert, *les Inscript. des Achéménides*, p. 270; *Expéd. en Mésop.*, t. II, p. 158.

En 644, Istakar capitula devant les forces mahométanes; mais, quatre ans plus tard, le peuple se révolta et tua le gouverneur arabe. A l'occasion de cette insurrection, le kalife Othman envoya ses troupes à Istakar, et une grande partie des habitants furent massacrés. C'est alors que Schiraz fut fondée et devint bientôt la capitale du Faristan. Les écrivains mahométans parlent souvent du château d'Istakar, qui paraît avoir été employé comme prison d'État jusqu'en 1501. Enfin, la ville qui entoure le château, après un long déclin, a été détruite par les Arabes, et aujourd'hui il ne reste plus de ces deux capitales que les ruines dont nous venons de donner une esquisse.

NACH-I-ROUSTAM

A une heure de marche au nord du village d'Istakar, on trouve, sur le versant d'une montagne formée de roches en marbre blanc, une longue et massive muraille naturelle sur laquelle sont sculptés plusieurs bas-reliefs surmontés de caveaux funéraires.

Les bas-reliefs situés dans la partie inférieure des rochers appartiennent à l'époque des Sassanides, nous n'avons pas à nous en occuper ici. Les tombeaux, au contraire, rappellent par leur disposition et par leur ornementation ceux qui sont creusés à Persépolis, dans la colline qui domine les ruines. Ils sont au nombre de quatre.

Le soubassement, le rez-de-chaussée et l'étage de ces quatre monuments ont une apparence cruciforme. Le soubassement avec l'étage forme le bras vertical de la croix, et le rez-de-chaussée la ligne transversale.

Le rez-de-chaussée se compose de quatre colonnes engagées, à fût lisse et sans cannelures, surmontées d'un chapiteau

formé de deux taureaux adossés, les jambes de devant repliées sous le corps.

Au-dessus s'élève l'architrave, couronnée d'une rangée de denticules. Le second étage est formé par deux rangées de figures cariatides, qui composent ainsi une sorte de catafalque reposant sur quatre supports ornés, mais dont on n'aperçoit que les deux antérieurs. Sur cette plate-forme on voit, à gauche, le roi debout sur une estrade formée de trois marches; il est appuyé sur sa main gauche, qui tient un arc; sa main droite est à moitié élevée. Plus haut, entre lui et l'autel, plane le symbole d'Ormuzd tel que nous le connaissons déjà.

Ces caveaux étaient réservés aux rois de Perse; l'un d'eux était destiné à Darius. C'est là que Hystaspe a trouvé la mort, en venant visiter le monument funèbre que son fils se faisait construire.

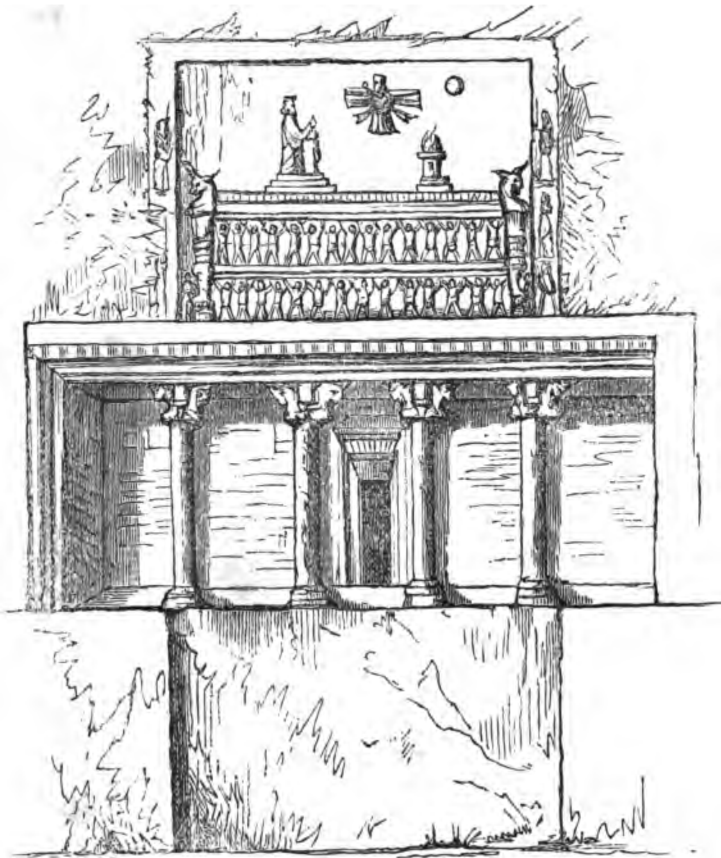
Ctésias rapporte, en effet (1), que Darius avait fait faire son tombeau sur le mont à deux cimes. Ses parents voulurent le visiter; mais il leur en coûta la vie. Les prêtres qui les guidaient du haut de la montagne, ayant aperçu des serpents, furent effrayés et lâchèrent les cordes qui retenaient l'échafaudage; le prince et la princesse périrent dans leur chute. Cet accident causa une vive douleur au roi, et il fit décapiter les quarante personnes qui étaient chargées de diriger l'opération. On peut placer l'époque de cette catastrophe vers l'an 495 ou 490 avant J.-C. Darius avait alors environ cinquante-cinq ans, et son père soixante-quinze.

Les quatre tombes devaient être ornées d'inscriptions, cependant il paraît qu'il n'en existe que sur une seule, ou du moins on n'en a pas remarqué sur les autres.

Ces inscriptions sont assez mal conservées; elles sont,

(1) *Hist.*, ch. XV.

comme toutes les inscriptions achéménides, écrites en trois langues, et la comparaison des trois textes a permis d'arriver



Tombeau de Darius.

à restituer le sens complet du document. C'est, pour ainsi dire, le testament de Darius.

Le texte perse a le plus souffert ; ce n'est guère qu'en suivant le texte assyrien qu'on a pu le compléter.

Le texte médo-scythique contient quarante-huit lignes. Il a été copié par M. Westergaard, qui en a donné la première interprétation. Il avait également relevé le texte assyrien, et il en a communiqué une copie à M. Oppert. Plus tard, M. Tasker, voyageur anglais, en a adressé une copie à sir Henry Rawlinson, qui l'a fait imprimer; mais elle n'a pas été publiée, c'est grâce à la bienveillance de M. Norris que j'ai pu m'en procurer un exemplaire. Voici ce que ces inscriptions nous font connaître (1).

Inscription NR, *a*.

« Ormuzd est un grand dieu (2), il a créé la terre (3), il a créé le ciel, il a donné à l'homme le bonheur, il a fait roi Darius, seul roi sur des milliers d'hommes, seul arbitre sur des milliers d'hommes.

« Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois, le roi des pays

(1) Voyez, sur le texte perse : Lassen, *Zeitschrift*, etc., p. 81 ; — Sir H. Rawlinson, dans le *Journal of the R. A. S.*, vol. X, pl. III, p. 291 et 312 ; — Benfey, *Die Persch. Keilins*, p. 55 et 61 ; — Oppert, *les Inscriptions des Achéménides*, p. 245 et 265 ; — Spiegel, *Die alt. Persisch. Keilins*, p. 48 et 52. — Sur le texte médo-scythique : Westergaard, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, année 1844, p. 364 ; — Norris, dans le *Journal of the R. A. S.*, t. XV, pl. I, p. 150 ; — De Saulcy, *Recherches analytiques*, p. 150. — Sur le texte assyrien : De Saulcy, *Mémoir. autog.*, 27 novembre 1849, p. 48 ; — Oppert, *Expédition scient. en Mésopotamie*, t. II, p. 164.

(2) L'assyrien dit : « le plus grand des dieux. »

(3) L'assyrien met toujours le ciel avant la terre.

bien peuplés, le roi de cette vaste terre (qui commande) au loin et auprès, fils d'Hystaspe, Perse, fils de Perse, Arien, rejeton d'Arien (1).

« Le roi Darius déclare : Par la grâce d'Ormuzd, voici les contrées que j'ai gouvernées, j'ai régné sur elles; excepté la Perse, elles m'ont payé tribut (2); mes ordres y ont été exécutés, mes lois y ont été suivies :

« La Médie, — la Susiane, — la Parthie, — l'Arie, — la Bactriane, — la Sogdiane, — la Chorasmie, — la Zarangie, l'Arachosie, — la Sattagydie, — la Gandarie, — l'Inde, — les Saces (3) Amurgiens [les Scythes qui mangent la feuille du Hom (?)], — les Saces Tigrakhaudes (les Scythes aux Bonnets pointus) (4), — la Babylonie, — l'Assyrie, — l'Arabie, — l'Égypte, — l'Arménie, — la Cappadoce, — la Phrygie, — l'Ionie, — les Scythes Maritimes, — Skudra (la Thrace), — les Ioniens aux cheveux tressés, — les Puths, — les Chus (les Éthiopiens), — Maciya (les Maxyes), Karkâ (?).

« Le roi Darius déclare : Lorsque Ormuzd vit que toutes les provinces étaient adonnées à la superstition et suivaient des doctrines opposées, il me les a données, il les a soumises à mon pouvoir.

« Moi, le roi, par la grâce d'Ormuzd, je les ai remises dans leur ancien état, et ma parole y fut obéie comme il plut à ma volonté, et si tu parlais ainsi : « Quelles étaient « donc ces provinces si nombreuses que Darius tenait en « son pouvoir? » — regarde les images de ceux qui portent mon trône (5) et tu les connaîtras; alors tu sauras que la

(1) Ces derniers mots sont omis sur le texte perse.

(2) La Perse ne payait pas tribut. (Hérod., III.)

(3) Tous les peuples que les Perses nomment « Saces » ou « Scythes » sont désignés en assyrien par « Cimmériens », *Gimirri.*

(4) La version assyrienne dit : *Gimirri sa Karbalti suni rapa.* Comparez Hérod., VII, § LXIV.

(5) Voyez ci-dessus *les Cariatides du trône de Darius à Persépolis*, p. 83.

lance du soldat perse avait été loin, alors tu sauras que le soldat perse avait porté la guerre loin de sa patrie.

« Darius le roi déclare : Toutes ces choses, je les ai accomplies par la protection d'Ormuzd. Ormuzd m'a accordé son secours pour accomplir toutes ces choses. Qu'Ormuzd me protége de tout mal, moi, et cette demeure, et ce pays. Voilà ce que je demande à Ormuzd; qu'Ormuzd daigne me l'accorder.

« O homme, la doctrine d'Ormuzd t'a été enseignée, — ne la méprise pas; ne quitte pas la voie juste, ne pèche pas, ne tue pas. »

Inscription NR, *b*.

A côté de cette inscription on lit plusieurs mentions succinctes, d'abord pour désigner deux personnages qui se tiennent auprès du tombeau dans l'attitude de la douleur.

« Celui-ci, c'est Gaubrias de Patischoris, Doryphore de Darius roi. »

« Celui ci, c'est Aspathine (1), le porte-carquois de Darius roi. »

Enfin, un peu plus loin, pour bien faire connaître des figures que le ciseau de l'artiste n'avait pas sans doute suffisamment caractérisées :

« Ceux-ci sont les Maxyes (2). »

(1) Hérodote comprend un personnage de ce nom parmi les conjurés qui ont accompagné Darius lors du meurtre du Mage. (Ch. III, § 70.)

(2) C'était un peuple lointain et jusqu'alors inconnu des Perses. D'après Hérodote, les Maxyes, tribu de Libyens, laboureurs, laissaient croître leurs cheveux sur le côté droit de la tête et se rasaient le côté gauche, ils se peignaient le corps avec du vermillon. (Ch. IV, § CXCI.)

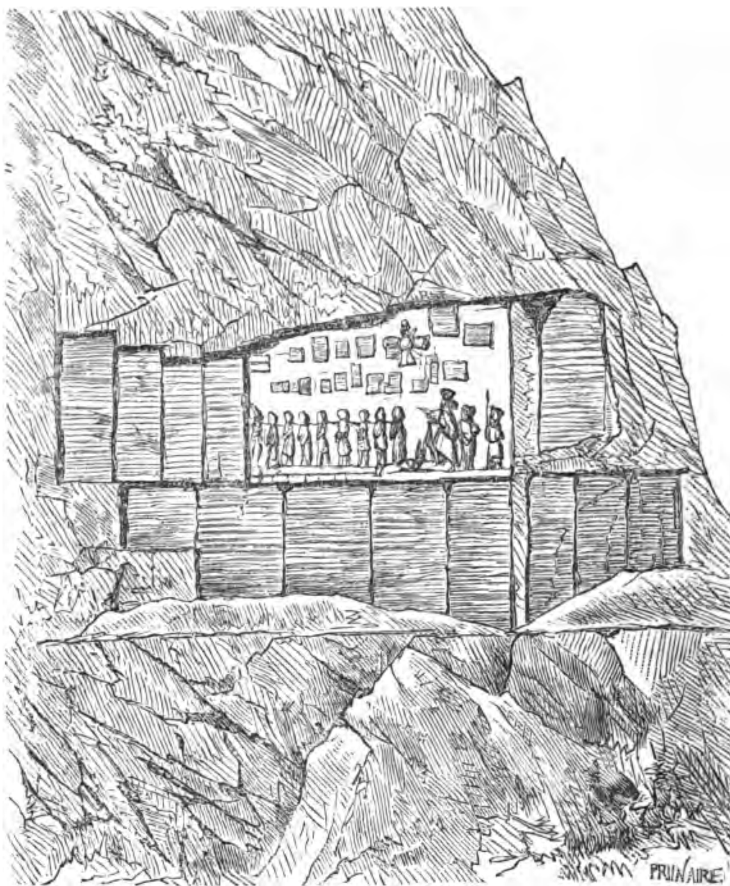
Au-dessous de la première inscription il y en avait une seconde, en soixante lignes, qui malheureusement est tellement mutilée que M. Westergaard n'a pu la copier. A part la formule sacramentelle du premier paragraphe, elle ne laisse deviner que des mots incomplets qui ne se prêtent à aucune restauration possible.

BISITOUN

Sur la route qui a été de tout temps suivie par les armées qui sortaient de la Perse pour marcher à la conquête de la Mésopotamie, à une lieue au nord de Kirmancha, se dresse, noir et sauvage, un rocher escarpé, en forme de pyramide; c'est le mont Bisitoun, l'un des plus hauts sommets de la chaîne qui de ce point se prolonge jusque vers les monts Zagros. Aujourd'hui cet endroit est désert, et les pèlerins qui se rendent à la Mecque ne songent pas même à s'y reposer.

Le sol est jonché de ruines. Des bas-reliefs, des inscriptions assez bien conservées sont sculptés sur les flancs du rocher. Le monument qu'on voit au bas de la montagne appartient à une époque récente; il a été mutilé. Un autre, placé à un angle rentrant des rochers, est situé à une hauteur qui l'a mis à l'abri des injures des hommes; il est, pour ainsi dire, inaccessible. Mais, du pied de la montagne, il est très-visible, et, lorsqu'il est éclairé par les rayons obliques

du soleil, les personnages et même les caractères des inscriptions apparaissent avec une grande netteté.



Bisitoun.

Le bas-relief représente une scène dans laquelle on reconnaît bientôt le principal personnage : c'est Darius. Il a la

tête haute, le front ceint de la couronne royale, la main gauche appuyée sur un arc. Debout, auprès de lui, on voit deux officiers de son palais, armés de l'arc et de la lance. Le roi foule à ses pieds le corps d'un ennemi vaincu qui semble implorer sa grâce; et, la main droite levée, il désigne neuf personnages qui se présentent devant lui les mains attachées derrière le dos et enchaînés par le cou à l'aide d'une corde qui les relie l'un à l'autre. Il est facile de reconnaître, à la diversité des types et des costumes, les différents vaincus auxquels Darius a fait sentir sa puissance. Du reste, chacun de ces personnages porte sur sa tête, sous ses pieds, quelquefois sur sa robe, une légende qui nous fait connaître son nom et son crime. Enfin, au-dessus de cette scène plane la grande figure d'Ormuzd, telle que nous la connaissons déjà. Autour du bas-relief on voit de longues inscriptions écrites dans les trois langues propres aux inscriptions achéménides. L'eau, en glissant sur les rochers, en a rongé çà et là des parties importantes, particulièrement dans la version assyrienne; mais le sens se complète par la comparaison des textes. Ces longues inscriptions n'ont souffert que des injures du temps; on aperçoit même dans quelques endroits la trace d'un vernis qui a dû jadis recouvrir les caractères.

Sir H. Rawlinson a copié toutes ces inscriptions pendant son séjour à Kirmancha; elles ont été successivement publiées et interprétées dans le journal de la Société asiatique de Londres et dans d'autres publications importantes.

Le texte perse comprend quatre colonnes de 95 lignes chacune et une cinquième colonne de 36 lignes, en tout 416 lignes. Les traductions médo-scythique et assyrienne occupent moins de place, tout en reproduisant à peu près identiquement le même sens. Voici, du reste, ce qu'elles nous font connaître (1).

(1) Voyez, sur le texte perse : Rawlinson, dans le *Journal of the*

INSCRIPTION DE BISITOUN.

I. « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois, roi de Perse, roi des provinces, fils d'Hystaspe, petit-fils d'Arsamès, Achéménide, Perse, roi de Perse (1).

II. « Darius le roi (2) déclare : Mon père était Hystaspe; le père d'Hystaspe, Arsamès; le père d'Arsamès, Ariaramnès; le père d'Ariaramnès, Téispès; le père de Téispès, Achéménès (3).

III. « Darius le roi déclare : Voilà pourquoi on nous appelle Achéménides. Depuis longtemps nous sommes puissants; depuis longtemps notre famille est une famille de rois.

IV. « Darius le roi déclare : Huit de ma race ont été rois avant moi, je suis le neuvième. Depuis longtemps nous sommes rois.

R. A. S., vol. X, pl. I,II,III; — Oppert, *les Inscriptions des Achéménides*, 1851, p. 8; — Benfey, *Die Persischen Keilenschriften*, p. 3; — Spiegel, *Die alt Persischen Keilinschriften*, p. 2, et la remarquable notice du parsis Khursedji Rustamdji Kama *Zartoçti Abhjâra. Bombay*, 1867. — Sur le texte médo-scythique : Norris, dans le *Journal of the R. A. S.*, vol. XV, pl. I, 1853; — Lenormant, *Lettre assyriologique à M. de Saulcy*. — Sur le texte assyrien : Rawlinson, dans le *Journal of the R. A. S.*, vol. XIV, pl. I, 1851, et *The cuneiform Inscript. of Western Asia*, t. III, p. 30-42; — De Saulcy, *Traduction assyrienne de l'inscript. de Behistun*, 1854; — Oppert, *Expédition scient. en Mésop.*, t. II, p. 198.

(1) Ces derniers mots ont été ajoutés sur le texte assyrien.

(2) Le texte assyrien dit partout : « Darius le grand roi, etc. »

(3) Hér., VII, § XI.

V. « Darius le roi déclare : Par la protection d'Ormuzd, je suis roi, Ormuzd m'a conféré l'empire.

VI. « Darius le roi déclare : Voici les provinces qui me sont soumises, par la protection d'Ormuzd. J'en suis roi. — La Perse, — la Susiane, — Babylone, — l'Assyrie, — l'Arabie, — l'Égypte, — les (Ioniens) maritimes, — Çaparda, — les Ioniens (du continent), — la Médie, — l'Arménie, — la Cappadoce, — la Parthie, — la Drangiane, — l'Ariane, — la Chorasmie, — la Bactriane, — la Sogdiane, — la Gandarie (1), — les Cimmériens, — la Sattagédie, — l'Arachosie, — la Macie, en tout vingt-trois provinces.

VII. « Darius le roi déclare : Voilà les provinces qui me sont échues, par la protection d'Ormuzd ; elles m'étaient soumises, elles m'apportaient leurs tributs (2), mes ordres y étaient exécutés la nuit et le jour.

VIII. « Darius le roi déclare : J'ai protégé dans ces pays l'homme qui m'était soumis ; mais l'homme qui m'était hostile, je l'ai sévèrement puni quand il a fallu le juger. — Par la protection d'Ormuzd, ces provinces furent assujetties à ma loi, mes ordres y étaient exécutés sur-le-champ.

IX. « Darius le roi déclare : Ormuzd m'a conféré l'empire, Ormuzd m'a prêté son secours pour me faire obtenir l'empire, c'est par la protection d'Ormuzd que je gouverne ce pays.

X. « Darius le roi déclare : Voici ce que j'ai fait avant

(1) Au lieu de la Gandarie, le texte assyrien et le texte scythique portent le Parupanisan, le παροπανισος des Grecs, c'est-à-dire le Nisan supérieur. L'Inde, qui figure dans l'inscription de Nach-i-Roustam, n'était pas encore conquise. (Hér., IV, § XLIV.)

(2) C'est le sujet des bas-reliefs qui décorent les palais de Persépolis et que nous avons décrits plus haut.

d'être roi : Le nommé Cambyse, fils de Cyrus de notre race, régnait ici avant moi (1). Ce Cambyse avait un frère (2) nommé Smerdis (*Barziya*), du même père et de la même mère que Cambyse (3). Un jour Cambyse tua Smerdis. Lorsque Cambyse eut tué Smerdis, le peuple ne connut pas la mort de Smerdis (4). Ensuite Cambyse partit pour l'Égypte (5). Pendant que Cambyse était en Égypte, le peuple devint rebelle, le mensonge se propagea dans le pays, et en Perse, et en Médie, et dans les autres provinces (6).

XI. « Darius le roi déclare : Un homme, un Mage, le nommé Gaumatès (*Gaumâta*) (7), se souleva dans Pasargade (*Pisiyauvâdâ*), près de la montagne nommée Arakadrès. Ce fut le 14ᵉ jour du mois *Viyakhna* (8) (le 14 février 522) qu'il donna le signal de la révolte. Il trompa le peuple par ces paroles : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus, le frère de Cambyse », et le peuple entier devint rebelle, il se tourna vers lui en abandonnant Cambyse (9) ; et la Perse, et la Médie, et les autres provinces. Il saisit l'empire. Ce fut le 9 du mois *Garmapada* (9 août 522) qu'il usurpa l'empire. Ensuite Cambyse mourut (10) en se blessant lui-même.

(1) La première année de Cambyse commence, suivant le comput de Ptolémée, le 3 janvier 529.

(2) Ctésias le nomme *Tanyoxarces*. *Excerpt. Pers.*, § VIII.

(3) Son frère de père et de mère, ομομητρῖος, ομοπάτριος Καμβύσει. Hér., III, § XXX.

(4) Hér., *ibid.*, § LXI.

(5) Suivant Hér., Cambyse était déjà en Égypte. *Ibid.*, § XXX.

(6) Hér., III, § LXI. — *Id*, § CL.

(7) C'est le vrai nom du faux Smerdis.

(8) Le texte assyrien porte le 14 adare, 12ᵉ mois.

(9) Comparez les deux récits qui nous sont transmis par les Grecs. Hér., III, §§ LXI, LXII et suiv. ; Ctésias, *Excerpt.*, XIII et suiv.

(10) Un mois plus tard (Hér., III, § LXIV), — 20 jours après son arrivée à Ecbatane (Hér., § LXV), — après avoir régné 7 ans et 5 mois (Hér., § LXVI.)

XII. « Darius le roi déclare : L'empire que ce Gaumatès le Mage avait ravi à Cambyse, cet empire avait appartenu depuis longtemps à notre famille ; mais lorsque Gaumatès le Mage eut enlevé l'empire à Cambyse, et la Perse, et la Médie, et les autres pays, il fit sa volonté : il était roi (1).

XIII. « Darius le roi déclare : Il n'y avait pas un homme, ni en Perse, ni en Médie, il n'y avait pas un homme de notre race qui eût osé arracher la couronne à ce Gaumatès le Mage (2). Le peuple le craignait (3). Il aurait tué tous ceux qui avaient connu l'autre Smerdis ; il aurait tué le peuple afin qu'on ne pût reconnaître qu'il n'était pas Smerdis, le fils de Cyrus. Personne n'osait élever la voix contre ce Gaumatès le Mage. Alors je me présentai (4), alors je priai Ormuzd (5), Ormuzd m'accorda sa protection : le 10 du mois *Bagayadis* (10 avril 521), je tuai, accompagné d'hommes dévoués, ce Gaumatès le Mage et les hommes qui étaient ses principaux complices (6). Il y a un fort nommé Sikthauvatis, dans le pays de Nisée, en Médie ; c'est là que je le tuai (7), je lui ravis l'empire. Par la volonté d'Ormuzd je devins roi (8) ; Ormuzd me conféra l'empire (9).

XIV. « Darius le roi déclare : Cet empire qui avait été ravi à notre race, je l'ai restauré, je l'ai remis à sa place ; comme

(1) Hér., III, § LXVII.

(2) Hér., III, § LXVI.

(3) Malgré les avantages dont le Mage avait comblé la Perse pour se faire aimer. (Hér., III, § LXVII.)

(4) Darius devait avoir alors 29 ans.

(5) Ils se mirent en marche après avoir prié les dieux. (Hér., III, § LXXVI.)

(6) Hér., III, § LXX et LXXI. — III, § LXXVII et suiv.

(7) Hér., III, § LXXVIII.

(8) Ils marchaient sous la conduite des dieux. (Hér., III, 77.)

(9) Hér., III, § LXXXVIII. (30 décembre 522, selon le comput de Ptolémée.)

il avait été établi avant moi, ainsi je l'ai rétabli. Les temples que ce Gaumatès le Mage avait renversés, je les ai restaurés; j'ai ramené les cérémonies sacrées au culte antique; j'ai rétabli l'ordre en Perse, en Médie et dans les autres provinces. Par la protection d'Ormuzd, j'ai tout accompli; j'ai restauré l'empire comme il avait été constitué avant moi, avant que ce Gaumatès le Mage n'eût usurpé les droits de notre famille.

XV. « Darius le roi déclare : Voici ce que j'ai fait lorsque je suis devenu roi.

XVI. « Darius le roi déclare : Après avoir tué le Mage Gaumatès, un homme, un nommé Athrina, fils d'Upadarma, se révolta en Susiane. Il parlait ainsi au peuple : « Je suis roi en Susiane ». Alors les Susiens devinrent rebelles et firent défection vers cet Athrina. Il fut roi en Susiane. Et un homme, un Babylonien, nommé Nidintabel, fils de Aniri, se révolta en Babylonie (1). Il mentait en disant au peuple : « Je suis Nabuchodonosor (*Nabukudurrusur*), le fils de Nabonid (*Nabunaïd*). Le peuple de Babylone passa tout entier à ce Nadintabel. Babylone devint rebelle, Nadintabel usurpa l'empire en Babylonie.

XVII. « Darius le roi déclare : Alors j'ai envoyé une armée en Susiane, et lui, cet Athrina, fut amené enchaîné devant moi. Je le tuai.

XVIII. « Darius le roi déclare : Alors je marchai vers Babylone (2), contre ce Nadintabel qui se faisait nommer Nabuchodonosor. L'armée de Nadintabel s'avançait sur des radeaux pour défendre le Tigre. Je partageai mon armée en

(1) Hér., III, § CL.
(2) Hér., III, § CLI.

deux parties; je fis porter les uns sur des chameaux, les autres sur des chevaux. Ormuzd m'accorda sa protection. Par la protection d'Ormuzd je franchis le Tigre, je tuai beaucoup de monde à ce Nadintabel. Ce fut le 27 du mois d'*Atriadis* (27 novembre 521) (1) que nous livrâmes bataille.

XIX. « Darius le roi déclare : Alors je marchai contre Babylone. En approchant de Babylone, arrivé à une ville nommée Zazana, sur l'Euphrate, je rencontrai ce Nadintabel qui se faisait nommer Nabuchodonosor. Il s'avança vers moi avec son armée pour me livrer bataille. Nous en vînmes aux mains; Ormuzd me prêta son secours. Avec la protection d'Ormuzd, je fis un grand carnage dans l'armée de Nadintabel. L'ennemi s'enfuit; il fut précipité dans le fleuve et... Ce fut le deuxième jour du mois *Anamaka* (2 décembre 521) que nous livrâmes bataille.

XX (2). « Darius le roi déclare : Alors ce Nadintabel se replia avec sa cavalerie vers Babylone. Je le poursuivis dans Babylone et je pris Babylone (3), ainsi que ce Nadintabel. Je fis périr ce Nadintabel dans Babylone (4).

XXI. « Darius le roi déclare : Pendant que j'étais devant Babylone (5), les provinces suivantes s'insurgèrent contre moi : La Perse, la Susiane, la Médie, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthie, la Margiane, la Sattagédie, les Scythes (6).

XXII. « Darius le roi déclare : Un homme, un nommé

(1) Les textes assyr. et scyth. donnent la date du 26. — Le texte assyrien porte le 9e mois, l. 36.
(2) 2e col. perse et 2e col. médo-scythique.
(3) Hér., III, § CLIX.
(4) Hér. ajoute qu'il fit mettre en croix 3,000 hommes. (III, § CLII.)
(5) Il y resta un an et sept mois. (Hér., III, § CLII)
(6) Après la prise de Babylone, Darius marcha contre les Scythes. (Hér., IV, § I.)

Martiya, fils de Sinsichris, qui habitait dans une ville de Perse nommée Kuganaka, souleva la Susiane. Il parla ainsi au peuple : « Je suis Immanès, roi de Susiane. »

XXIII. « Darius le roi déclare : Alors je me mis en marche vers la Susiane; et les Susiens, tremblant à mon approche, prirent ce Martiya, qui était à leur tête, et le mirent à mort.

XXIV. « Darius le roi déclare : Un homme, un nommé Fravartis (Phraortès), un Mède, se révolta en Médie (1). Il palait ainsi : « Je suis Xathritès (Khsathrita), de la race de Cyaxarès (Uvakhshatara). » Et les tribus nomades (2) de la Médie s'insurgèrent contre moi; elles firent défection et passèrent du coté de Fravartis; il devint roi en Médie.

XXV. « Darius le roi déclare : Les armées perse et mède qui étaient auprès de moi m'étaient restées fidèles. J'envoyai une de ces armées en Médie, je mis à sa tête un Perse, le nommé Vidarna (3), mon serviteur, et je parlai ainsi aux guerriers : « Allez, battez les Mèdes qui ne me sont plus soumis. » Et alors Vidarna s'avança pour attaquer la Médie. Il y a en Médie une ville nommée Marus, c'est là qu'il livra la bataille aux Mèdes. Leur chef ne tint pas longtemps contre nous. Ormuzd m'accorda son secours. Par la protection d'Ormuzd, l'armée de Vidarna battit l'armée rebelle. Ce fut le 27ᵉ jour du mois *Anamaka* (4) (27 décembre 521) qu'il

(1) Hérodote ne parle pas de cette révolte, et ce silence servait de base à l'opinion qui prolongea les jours d'Hérodote jusqu'à l'an 408 av. J.-C., année d'une insurrection dont Xénophon a transmis le récit.

(2) Le texte perse et le texte scythique disent : *le peuple mède qui est dans les plaines*. Le texte assyrien dit : *le peuple qui est dans des tentes*.

(3) Vidarna, un des compagnons de Darius. Voy. *infra*, § LXVIII.

(4) Le texte perse dit le 6, les deux autres textes disent le 27; en assyrien, le 10ᵉ mois, l. 46.

livra la bataille. Ensuite mon armée m'attendit en Médie, dans une ville nommée Kampada, jusqu'à mon arrivée en Médie.

XXVI. « Darius le roi déclare : Alors j'ai envoyé en Arménie un Arménien nommé Dadarsès (1), mon serviteur. Je lui parlai ainsi : « Va et réduis ce peuple rebelle qui ne m'obéit pas. » Et Dadarsès partit pour subjuguer l'Arménie (2). Cependant les rebelles s'étaient avancés contre Dadarsès pour lui offrir le combat. Dadarsès accepta la bataille. Il y a en Arménie une ville nommée Zuza, c'est là qu'ils en vinrent aux mains. Ormuzd m'accorda son secours. Par la protection d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de monde à l'armée ennemie. Ce fut le 8 du mois de *Thuravara* (3) (le 8 avril 520) que la bataille fut livrée.

XXVII. « Les rebelles se mirent en marche une seconde fois (4), ils s'avancèrent de nouveau contre Dadarsès pour lui offrir le combat. Il y a un fort en Arménie nommé Tigra (5). C'est là qu'ils en vinrent aux mains. Ormuzd me prêta son concours. Par la protection d'Ormuzd, mon armée battit l'armée des rebelles. Ce fut le 18 du mois *Thuravara* (18 avril 520) qu'ils livrèrent la bataille (6). [L'ennemi laissa 540 morts sur le champ de bataille et Dadarsès fit 520 prisonniers.]

XXVIII. « Darius le roi déclare : Pour la troisième fois,

(1) Malgré la forme iranienne de ce nom, il faut admettre ici la nationalité du personnage. Il y a un autre Dadarsès, général de Darius et Perse d'origine.

(2) Hér., § XXXVIII.

(3) Cette date est certaine par le texte scythique, où le chiffre 8 est conservé, col. II, l. 72.

(4) Dix jours après.

(5) Un nom perse.

(6) Le texte assyrien ajoute ce qui suit, l. 51.

les rebelles se mirent en marche pour attaquer Dadarsès et lui offrir le combat (1). Il y a un fort en Arménie nommé Uhyama. C'est là qu'ils en vinrent aux mains. Ormuzd m'accorda sa protection. Par l'influence d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de monde de l'armée rebelle. Ce fut le 9e jour du mois *Taigarcis* (9 mai 520) qu'ils livrèrent la bataille (2). Ensuite Dadarsès m'attendit en Arménie jusqu'à mon retour de Médie.

XXIX. « Darius le roi déclare : J'envoyai en Arménie le nommé Vaumisa, mon serviteur, et je lui parlai ainsi : « Va, anéantis cette armée rebelle qui ne m'obéit point. » Alors Vaumisa partit pour soumettre l'Arménie. Les rebelles s'avancèrent contre Vaumisa pour lui présenter le combat. Il y a en Assyrie une ville nommée Issidu. C'est là qu'ils livrèrent bataille. Ormuzd m'accorda son secours. Par la protection d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de monde de l'armée rebelle [2,024 combattants] (3). Ce fut le 15e jour du mois *Anamaka* (15 décembre 520) qu'ils livrèrent bataille.

XXX. « Darius le roi déclare : Les insurgés se mirent en marche une seconde fois contre Vaumisa pour tenter le combat (4). Il y a une province en Arménie (5) nommée Autiyara. C'est là qu'ils en vinrent aux mains. Ormuzd m'accorda son secours. Par la protection d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de monde à l'ennemi (6) [2,045 morts et 559] prisonniers. Ce fut à *la fin du* mois *Thuravara* (7) (30 avril

(1) Un mois après la première révolte.
(2) L'assyrien porte le troisième mois. Vingt et un jours après.
(3) Les chiffres sont donnés par le texte assyrien, l. 55.
(4) Trois mois et quinze jours après.
(5) M. F. Lenormant remarque avec raison que le texte médique ne dit pas « en Arménie ». (*Lettre assyr.*, p. 15.)
(6) Les chiffres sont donnés par le texte assyrien, l. 56.
(7) Le texte assyrien dit le 30 du deuxième mois.

519) qu'ils livrèrent bataille. Ensuite Vaumisa m'attendit en Arménie jusqu'à mon retour de Médie.

XXXI. « Darius le roi déclare : Alors je partis de Babylone (1), je marchai contre la Médie pour la pacifier. Il y a en Médie une ville nommée Gundurus. C'est là que Fravartis, qui se disait roi en Médie, s'offrit à ma rencontre avec son armée pour me livrer bataille. Nous en vînmes aux mains. Ormuzd m'accorda son secours. Par la protection d'Ormuzd, je tuai beaucoup de monde de l'armée de Fravartis. Ce fut le 26 du mois *Adukanis* (le 26 septembre 519) (2) que nous livrâmes bataille.

XXXII. « Darius le roi déclare : Ensuite ce Fravartis se retira avec sa cavalerie dans une province du nom de Rhaga (3), en Médie. Mon armée se mit à sa poursuite, Fravartis fut pris et amené vers moi. Je lui fis couper le nez, les oreilles, la langue (4). Il fut ainsi enchaîné à la porte de mon palais, exposé aux regards du peuple. Enfin je le fis mettre en croix à Ecbatane (*Hagmatana*), lui et ses complices (5).

XXXIII. « Darius le roi déclare : Un nommé Cithrantakme, un Sagartien, se révolta contre moi. Il parla ainsi au peuple : « Je suis roi en Sagartie, je suis de la race de Cyaxares. » Alors je fis avancer l'armée de Perse et de Médie, je mis à la tête de ces armées un Mède nommé Khasmapada et je lui parlai ainsi : « Va et détruis cette armée rebelle qui ne

(1) Le siége avait duré un an et sept mois. (Hér., III, § CLII.)

(2) Le 26, d'après le texte scythique.

(3) Raga, Ῥάγαι, la future résidence des rois arsacides. Le texte médique dit seulement « Raga ». (Conf. Lenormant, *Mémoire*, p. 15.)

(4) C'est le supplice que s'était imposé Zopyre. (Hér., III, § CLIV.)

(5) Hér., IV, § CCII.

m'obéit point. » Khasmapada se mit en route avec son armée, et il en vint aux mains avec Cithrantakme. Ormuzd m'accorda son secours. Par la protection d'Ormuzd, mon armée anéantit l'armée insurrectionnelle, et s'empara de Cithrantakme. Il fut amené devant moi, je lui coupai le nez et les oreilles, il fut enchaîné à la porte de mon palais, exposé aux regards du peuple; enfin je le fis crucifier à Arbèles (*Arbaira*) [et je fis mettre en croix les cadavres des morts et les prisonniers vivants] (1).

XXXIV. « Darius le roi déclare : Voilà ce que j'ai fait en Médie (2).

XXXV. « Darius le roi déclare : La Parthie et l'Hircanie se révoltèrent contre moi. Hystaspe, mon père, résidait en Parthie. Le peuple s'insurgea contre lui. Ce fut près de la ville nommée Hispaosatis, en Parthie, que les rebelles engagèrent la bataille (3); Ormuzd me prêta son appui. Par la protection d'Ormuzd, Hystaspe défit les rebelles. Le combat eut lieu le 22e jour du mois *Viakhna* (4) (22 février 518).

XXXVI. « Darius le roi déclare : Alors j'envoyai de Raga (5) l'armée perse vers Hystaspe pour la réunir à celle qu'il avait déjà sous ses ordres. Il marcha contre les rebelles. Il y a en Parthie une ville nommée Patigrabana. C'est là qu'il livra bataille. Ormuzd m'accorda son appui. Par la

(1) Cette circonstance, omise dans le texte perse et médo-scythique, ne figure que dans le texte assyrien, l. 63.

(2) La Sagartie était une province dépendant de la Médie, voilà pourquoi elle ne figure pas dans l'énumération des provinces. Le texte scythique donne bien ici le nom de la Médie, col. II, l. 67.

(3) Le passage est restitué sur les textes scythique et assyrien; la fin de la deuxième table perse est très-endommagée.

(4) *Viakhna* est restitué d'après le texte médo-scythique seul.

(5) Le texte perse qui a déjà nommé Raga ne dit plus : en Médie. Voy. *supra*, § XXXII.

protection d'Ormuzd, Hystaspe anéantit entièrement l'armée des rebelles. Ce fut le premier du mois *Garmapada* (1er juillet 518) qu'ils livrèrent la bataille. [Il tua 6,560 combattants et fit 4,182 prisonniers.] (1)

XXXVII. « Darius le roi déclare : Alors le pays me fut soumis. Voilà ce que j'ai fait en Parthie.

XXXVIII. « Darius le roi déclare : Il y a une province nommée la Margiane. Cette province se révolta contre moi ; les insurgés mirent à leur tête un nommé Frada. Alors j'envoyai contre lui le nommé Dadarsès (2), un Perse, mon serviteur, satrape (*khsathrapava*) en Bactriane. Je lui parlai ainsi : « Va et détruis cette armée rebelle qui ne m'obéit pas. » Et Dadarsès s'avança avec son armée, il livra bataille aux insurgés margiens. Ormuzd m'accorda son secours. Par la protection d'Ormuzd, mon armée fit un grand carnage de l'armée ennemie. Ce fut le 23e jour du mois *Athriyadia* (le 23 novembre 518) qu'ils livrèrent bataille. [Il tua 4,103 combattants et fit 6,562 prisonniers.] (3)

XXXIX. « Darius le roi déclare : Après cela, le pays me fut soumis. Voilà ce que j'ai fait en Bactriane.

XL (4). « Darius le roi déclare : Il y avait un homme nommé Vayazdate ; il habitait une ville nommée Tarava, dans une province de Perse nommée Yutiya (5). Il souleva le pays pour la deuxième fois. Il parla ainsi au peuple : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus », et les Perses nomades de-

(1) Les chiffres sont donnés par le texte assyrien, l. 67.
(2) Un autre personnage que celui que nous avons vu figurer plus haut, § XXVI, et qui était arménien.
(3) Les chiffres sont donnés par le texte assyrien, l. 70.
(4) IIIe colonne scythique.
(5) Les Οὔτιοι d'Hérodote (III, § XCIII).

vinrent rebelles. Ils se déclarèrent pour ce Vayazdate, il devint roi de Perse (1).

XLI. « Darius le roi déclare : L'armée perse et l'armée mède qui étaient auprès de moi m'étaient restées fidèles; alors je mis à la tête de l'armée perse un Perse nommé Artavardes, mon serviteur; l'autre armée alla en Médie sous mes ordres. Artavardes s'avança avec son armée vers la Perse pour la soumettre. Il y a en Perse une ville nommée Rakha (2). C'est là que ce Vayazdate, qui se faisait appeler Smerdis, s'avança vers Artavardes avec son armée pour lui livrer bataille. Ils en vinrent aux mains. Ormuzd m'accorda son concours. Par la protection d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de monde de l'armée de Vayazdate. Ce fut le 12 du mois *Thuravahara* (12 avril 517) qu'ils livrèrent bataille.

XLII. Darius le roi déclare : Alors ce Vayazdate se replia avec sa cavalerie vers Pisiyauvada (Pasargade ?). C'est là qu'il s'avança pour la deuxième fois pour se mesurer avec l'armée d'Artavardes. Il y a une montagne nommée Paragâ. C'est là qu'ils en vinrent aux mains. Ormuzd me prêta son concours. Par la protection d'Ormuzd, mon armée fit un grand carnage de l'armée de Vayazdate. Ce fut le 6e jour du mois *Garmapada* (6 juillet 517) qu'ils livrèrent la bataille. Ils prirent ce Vayazdate ainsi que les hommes qui étaient ses principaux complices.

XLIII. Darius le roi déclare : Alors je fis crucifier ce Vayazdate et les hommes qui étaient ses principaux com-

(1) Il paraît, en effet, d'après Hérodote, que le peuple ne croyait pas à la mort de Smerdis, malgré les aveux de Cambyse. (Hér., III, § LXVI.)

(2) Dans le texte scythique ce nom s'écrit comme celui de Raga, *supra*, § XXXII.

plices (1), dans une ville de la Perse nommée Uvadaidaya. Voilà ce que je fis en Perse.

XLIV. « Darius le Roi déclare : Ce Vayazdate, qui se faisait appeler Smerdis, avait envoyé une armée en Arachosie contre un nommé Vivana, mon serviteur, un Perse, qui était satrape en Arachosie. Vayazdate avait nommé un chef en Arachosie qui parlait ainsi à son armée : « Allez et battez ce Vivana et cette armée qui obéit à Darius. » Et cette armée que Vayazdate avait envoyée contre Vivana s'avança pour engager le combat Il y a un fort nommé Kapiskanis. C'est là qu'ils en vinrent aux mains. Ormuzd m'accorda son secours. Par la protection d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de monde de cette armée rebelle. Ce fut le 13e jour du mois *Anamaka* (13 décembre 517) qu'ils engagèrent le combat.

XLV. « Darius le roi déclare : Une seconde fois les insurgés se mirent en marche pour engager le combat avec Vivana. Il y a un pays nommé Gandutava. C'est là qu'ils en vinrent aux mains. Ormuzd m'accorda sa protection. Par la puissance d'Ormuzd, mon armée détruisit l'armée insurrectionnelle. Ce fut le 7e jour du mois *Viakhna* (7 février 516) qu'ils livrèrent bataille.

XLVI. « Darius le roi déclare : Alors cet homme qui était à la tête de l'armée que Vayazdate avait envoyée contre Vivana s'enfuit avec sa cavalerie vers une place forte en Arachosie nommée Ariada. Alors Vivana marcha à sa poursuite; il le prit et il tua lui et ses principaux complices (2), [puis il fit mettre en croix les vivants et les morts].

(1) C'est le supplice d'Haman. (*Esther*, v. 14.)
(2) La fin du paragraphe est ajoutée dans le texte assyrien.

XLVII. « Darius le roi déclare : Après cela, le pays fut à moi. Voilà ce que j'ai fait en Arachosie.

XLVIII. « Darius le roi déclare : Pendant que j'étais en Perse et en Médie, les Babyloniens se révoltèrent contre moi pour la seconde fois (1). Un Arménien nommé Arakha, fils de Haldita, se souleva. Il y a en Babylonie une province nommée Dubala. C'est là qu'il se souleva. Il mentit ainsi, en disant : « Je suis Nabuchodonosor, fils de Nabonid. » Et le peuple de Babylone s'insurgea contre moi et se tourna vers cet Arakha. Il s'empara de Babylone, il fut roi à Babylone.

XLIX. « Darius le roi déclare : Alors j'envoyai une armée en Babylonie. Je mis à sa tête un Mède, le nommé Vindafra (2), mon serviteur. Je lui parlai ainsi : « Va à Babylone et détruis cette armée insurgée qui ne me reconnaît pas. » Alors Vindafra marcha avec son armée contre Babylone. Ormuzd m'accorda son concours. Par la puissance d'Ormuzd, Vindafra s'empara de Babylone et des chefs de la révolte (3), et le peuple, qui s'était déclaré avec eux, se prononça pour moi, le 22[e] jour du mois *Varkazana* (22 janvier 516). Cet Arakha, qui avait dit : « Je suis Nabuchodonosor, » fut pris, lui et ses complices; ils furent amenés devant moi, et je donnai l'ordre de mettre en croix dans Babylone Arakha et ses complices. C'est ainsi qu'ils moururent.

L (4). « Darius le roi déclare : Voilà ce que j'ai fait à Babylone.

(1) Il n'est pas question de cette seconde révolte dans les auteurs grecs. Cette insurrection n'avait pas l'importance de la première, puisqu'elle fut facilement réprimée par un général de Darius.

(2) Ne pas confondre avec le conjuré Vindafrana, qui était Perse.

(3) La fin de la table perse manque, suivez sur le texte scythique, c. III, l. 43, et sur le texte assyrien, l. 89.

(4) IV[e] colonne perse. — IV[e] colonne médo-scythique.

LI. « Darius le roi déclare : Ce que j'ai fait, je l'ai toujours fait par la volonté d'Ormuzd. Les provinces s'étaient révoltées et j'ai livré contre elles dix-neuf batailles. Par la volonté d'Ormuzd, j'ai pacifié le pays et j'ai vaincu neuf rois : — un Mage, nommé Gaumatès, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus », et il souleva la Perse; — un Susien, le nommé Athrina, qui mentit et parla ainsi : « Je suis roi en Susiane », et il souleva la Susiane ; — un Babylonien, nommé Nadintabel, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonid », et il souleva Babylone; — un Perse, nommé Martiya, qui mentit et parla ainsi : « Je suis roi en Susiane », et il souleva la Susiane; — un Mède, nommé Fravartis, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Xathritès, de la race de Cyaxares », et il souleva la Médie ; — un Sagartien, nommé Cithrantakme, qui mentit et parla ainsi : « Je suis roi en Sagartie, je suis de la race de Cyaxares », et il souleva la Sagartie; — un Margien, nommé Frada, qui parla ainsi : « Je suis roi en Margiane », et il souleva la Margiane ; — un Perse, nommé Vayazdate, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus », et il souleva la Perse; — un Arménien, nommé Arakha, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonid », et il souleva Babylone.

LII. « Darius le roi déclare : Voilà les neuf rois que j'ai pris et défaits dans ces batailles (1).

LIII. « Darius le roi déclare : Ces pays m'étaient rebelles, le mensonge me les avait ravis. Ceux-là trompaient le peuple ; mais mon armée les prit, Ormuzd les mit dans mes mains, il les livra à ma merci, et je leur arrachai le pouvoir.

(1) Le texte ne mentionne pas ici *Sarruka le Scythe*, dont la figure a été ajoutée sur le bas-relief après la conquête de la Scythie; le récit de cette campagne se trouve dans une colonne supplémentaire.

LIV. « Darius le roi déclare : O toi qui seras roi après moi, garde-toi du mensonge. L'homme qui ment, punis-le sévèrement, et, si tu règnes ainsi, mon pays sera puissant.

LV. « Darius le roi déclare : Ce que je faisais, je le faisais toujours par la protection d'Ormuzd. Toi qui liras sur cette table le récit de mes exploits, ne crois pas que tu aies été trompé; qu'elle t'instruise; ne la prends pas pour un mensonge.

LVI. « Darius le roi déclare : Ormuzd, sois-moi témoin que je n'ai jamais fait de récit d'une manière mensongère.

LVII. « Darius le roi déclare : Par la protection d'Ormuzd, j'ai fait beaucoup d'autres exploits. Ils ne sont pas inscrits sur cette table. Ils ne sont pas inscrits.... (1).

LVIII. « Darius le roi déclare : Ceux qui ont été rois avant moi ont accompli leurs œuvres, comme moi, par la protection d'Ormuzd.

LIX. « Darius le roi déclare : Que cette table t'apprenne mes exploits et comment je les ai accomplis. N'altère pas mon récit. Si tu conserves cette inscription, Ormuzd t'aimera et tu vivras longtemps.

LX. « Darius le roi déclare : Si tu caches ce récit, si tu

(1) Cette lacune, que nous n'essayons pas de combler, a beaucoup exercé la sagacité des savants. La table médo-scythique contient également des lacunes qui ne permettent pas de compléter le sens du texte perse. Voyez Norris, *Scythic ver.*, p. 128. — L'assyrien est également mutilé (l. 100), cependant quelques mots permettent de lire : « L'homme qui verra plus tard cette table et qui n'y lira pas ce que j'ai fait ailleurs ne devra pas parler ainsi : Ce sont des mensonges. » Voyez Oppert, *E. M.*, t. II, p. 249.

empêches de le lire, Ormuzd te sera contraire et ta race ne prospérera pas.

LXI. « Darius le roi déclare : Ce que je faisais, je le faisais toujours par la protection d'Ormuzd; Ormuzd (1) m'apporta son concours ainsi que les autres Dieux.

LXII. « Darius le roi déclare : Ormuzd (2) m'apporta son concours et les autres Dieux, parce que je n'étais ni méchant ni menteur, ni moi ni ma race. J'ai agi selon les lois, le droit et les coutumes, et je n'ai jamais commis d'injustice.

LXIII. « Darius le roi déclare : Toi qui régneras après moi, ne protége pas l'homme menteur ou méchant; frappe-le, punis-le avec sévérité.

LXIV. « Darius le roi déclare : Toi qui verras un jour cette inscription que j'ai écrite et ces images que j'ai sculptées, ne les détruis point. Si tu les protéges, tu seras protégé.

LXV. « Darius le roi déclare : Lorsque tu verras cette inscription et ces images, ne les altère pas, ne les dégrade pas; et comme tu les conserveras, Ormuzd te protégera, et ta race sera grande, et tu vivras longtemps; Ormuzd te bénira plus tard.

LXVI. « Darius le roi déclare : Si tu vois cette inscription et que tu la détruises, si tu ne conserves pas ces images, Ormuzd t'anéantira et ta race ne vivra pas longtemps, Ormuzd détruira ton œuvre.

LXVII. « Darius le roi déclare : Voici les hommes qui

(1) La version scythique ajoute ici : « le Dieu des Ariens ». (C. IV, l. 77.)
(2) La version scythique répète encore ici : « le Dieu des Ariens ». (C. IV, l. 79.)

étaient avec moi lorsque j'ai tué ce Gaumatès le Mage qui se faisait appeler Smerdis (1); voici les hommes qui m'accompagnaient : Un Perse nommé Vindafrana, fils de Vayaspara; — un Perse nommé Utana, fils de Thukhra; — un Perse nommé Gobrias, fils de Mardonius; — un Perse nommé Vindarna, fils de Bagabigna; - un Perse nommé Bagabukhsa, fils de Dadhye; — un Perse nommé Ardimanes, fils de Vahuka.

LXVIII. « Darius le roi déclare : Toi qui régneras après moi, souviens-toi de ces hommes, soutiens-les toujours (2).

LXIX (3). « Darius le roi déclare : Voici ce que j'ai fait... lorsque je fus roi. La Susiane se révolta contre moi. Un homme, un nommé... les Susiens le mirent à leur tête. Alors j'envoyai une armée en Susiane, je mis à la tête de cette armée un Perse nommé Gobrias (4), mon serviteur. Alors Gobrias marcha contre la Susiane, il livra la bataille aux rebelles. Alors on prit..... et sa tente, ils s'en emparèrent et l'amenèrent devant moi. Il y a un pays nommé..... C'est là que je le tuai.

LXX. « Darius le roi déclare :... et le pays... Ormuzd .. Par la protection d'Ormuzd... j'ai fait cela.

LXXI. « Darius le roi déclare : Celui qui plus tard .. de la vie...

LXXII. « Darius le roi déclare : Alors je marchai contre

(1) Comparez les listes d'Hérodote, Ctésias et Diodore.

(2) Ici finissent le texte assyrien et le texte scythique.

(3) V[e] table perse, évidemment postérieure, et qui doit être de l'an 508, c'est-à-dire de la 13[e] année du règne de Darius.

(4) Nous connaissons déjà deux Gobrias, le fils de Mardonius, l'un des conjurés, et Gobrias de Patischoris, doryphore de Darius, dont le portrait figure à Nach-i-Roustam.

la Scythie (1).... le Tigre... contre la mer... le... ensuite je passai... Je tuai... Je le pris vers moi et le nommé Saruka, je le pris là... l'autre chef... après... ces pays m'appartenaient.

LXXIII. « Darius le roi déclare :... Par Ormuzd. .. Par la volonté d'Ormuzd ... J'ai fait.

LXXIV. « Darius le roi déclare :... Ormuzd.. . et de la vie. ..

INSCRIPTIONS DÉTACHÉES.

A côté des grandes inscriptions, et sur le champ même du bas-relief, Darius a fait graver quelques inscriptions dont nous donnons ici la traduction.

La première (A) reproduit le premier paragraphe de la grande inscription.

Inscription détachée A.

I. (2) Je suis Darius le grand roi, le roi des rois, roi de Perse, roi des nations, fils d'Hystaspe, petit-fils d'Arsamès, Achéménide.

II. Darius le roi déclare : Mon père est Hystaspe; le père

(1) Hér., IV, § LXXXIII.

(2) Les traductions assyrienne et médo-scythique manquent pour cette inscription.

d'Hystaspe, Arsamès; le père d'Arsamès, Ariaramnès; le père d'Ariaramnès, Teispès; le père de Teispès, Achéménès.

III. Darius le roi déclare : C'est pour cela qu'on nous appelle Achéménides. Depuis longtemps nous sommes puissants, depuis longtemps nous sommes une race de rois.

IV. Darius le roi déclare : Huit de notre race furent rois avant moi, je suis le neuvième. Neuf de nous ont été rois.

Les autres inscriptions détachées accompagnent le portrait des princes insurgés et sont tracées sur le champ même du bas-relief; elles sont ainsi conçues :



B. Celui-ci, c'est Gaumatès le Mage (1). Il a menti, il parlait ainsi : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus, je suis roi. »

C. Celui-ci, c'est Athrina (2). Il a menti, il parlait ainsi : « Je suis roi en Susiane. »

(1) Le personnage renversé sous les pieds de Darius.
(2) La première figure en robe longue devant Darius.

D. Celui-ci, c'est Nadintabel (1). Il a menti, il parlait ainsi : « Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonid, je suis roi à Babylone ».

E. (2) Celui-ci, c'est Fravartis. Il a menti, il parlait ainsi : « Je suis Xathritès, de la race de Cyaxares; je suis roi en Médie. »

F. Celui-ci, c'est Martiya. Il a menti, il parlait ainsi : « Je suis roi en Susiane. »

G. Celui-ci, c'est Cithrantakme. Il a menti, il parlait ainsi : « Je suis roi en Sagartie, je suis de la race de Cyaxares. »

H. Celui-ci, c'est Vayazdate. Il a menti, il parlait ainsi : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus; je suis roi. »

I. Celui-ci, c'est Aruka. Il a menti, il parlait ainsi : « Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonid; je suis roi à Babylone. »

J. Celui-ci, c'est Frada. Il a menti, il parlait ainsi : « Je suis roi en Margiane. »

K. Celui-ci, c'est Çarukha le Scythe (3).

L. (4) Darius le roi déclare : J'ai fait cette tablette....

(1) Robe courte, suivant le costume de Babylone.
(2) Le texte perse est sur la robe courte de ce personnage.
(3) L'inscription de ce dernier personnage, plus haut de taille que les autres et portant un *bonnet pointu*, n'est pas traduite en scythique ni en assyrien.
(4) Cette inscription est écrite en médo-scythique seulement. Conf. Norris, *Journal of the R. A. S.*, vol. XV, pl. 1, p. 145.

en texte arien telle qu'il n'en existait pas de semblable jusqu'alors. Je l'ai faite... le grand.... le grand.... et je l'ai écrite, et j'ai envoyé cette tablette dans les provinces pour que le peuple puisse la connaître.

L'ELVEND

Nous savons que les Perses, suivant en cela les traditions assyriennes, avaient l'habitude d'élever des monuments à la limite de leurs États, ou sur les points qui devaient frapper l'attention par le souvenir de quelque glorieux épisode de leur règne. Hérodote nous a parlé de la stèle que Darius fit ériger sur les bords du Bosphore, lors de son passage en Europe; nous connaissons déjà les inscriptions de Persépolis, de Nach-i-Roustam et de Bisitoun; mais il est difficile de comprendre le motif qui a pu porter Darius à laisser son nom dans les gorges de l'Elvend.

Cette montagne domine Hamadan, l'ancienne Ecbatane; elle est devenue célèbre par les chroniqueurs et par les poëtes qui en ont décrit la beauté, en prose et en vers. Mohamed ben Beschar el Hamadani s'exprime ainsi :

« Bénie soit ton ombre, montagne de l'Elvend, à qui j'ai jeté un adieu douloureux.

« Qui saura pourquoi je regrette ta source, qui guérit de tous les maux?

« Puisses-tu revêtir chaque printemps ta robe de verdure et de fleurs humides de rosée,

« Afin que les jeunes filles viennent folâtrer à l'ombre de tes collines, comme de légères gazelles. »

L'Elvend renferme, en effet, une source qui, au lieu de jaillir du pied de la montagne, coule de son sommet.

Un jour, un habitant de Hamadan rencontre Abou-Abd-Allah-Dja'far, fils de Mohamed-el-Sadeq : « D'où es-tu? lui demande l'iman.— De la montagne, répond le passant.— De quelle ville?— de Hamadan.— Connais-tu la montagne qu'on nomme Rawend?— Que ma vie soit votre rançon! répondit l'étranger, mais on la nomme Erwend.— Soit, reprit Dja'far, mais elle renferme une source qui jaillit du Paradis (1). »

Les habitants sont convaincus que ces paroles s'appliquent à la source qui sort du sommet de la montagne. Elle possède des qualités mystérieuses. D'abord, elle coule chaque année un nombre limité de jours, et elle a une influence salutaire sur les malades qui de tous côtés viennent s'y désaltérer. Puis, on prétend qu'elle est d'autant plus abondante, que le nombre des buveurs est plus nombreux; mais elle tarit à une époque fixe, qui n'est jamais dépassée.

Suivons, du reste, M. Flandin à travers les gorges de la montagne, et nous connaîtrons par son récit le site que Darius et Xerxès ont choisi pour y déposer leur pensée.

A trois kilomètres de la ville (d'Ecbatane), dit l'artiste voyageur, s'ouvre une vallée étroite qui porte le nom de Abbas-Abad. Elle est traversée dans toute sa longueur par un torrent qui descend par une pente rapide des sommets de la montagne, couverte d'une neige éternelle. On remonte le ravin en passant plusieurs fois le torrent, qui serpente au milieu de vergers parfaitement cultivés; mais au fur et à

(1) Barbier, *Dictionnaire géographique de la Perse*, v° ELVEND.

mesure que l'on monte, la riante verdure fait place à des rocs sauvages. Des roches escarpées se rapprochent et ne laissent plus qu'un étroit passage aux eaux, qui, arrêtées par elles et furieuses, bondissent de l'une à l'autre avec un fracas assourdissant. Il n'y a plus de chemin frayé, il faut escalader les rochers, et, après avoir franchi mille obstacles produits par la nature des lieux, on arrive à un espace peu étendu, mais dégagé, situé à environ cinq kilomètres de la gorge.

Là, au pied d'une cascade qui se précipite du haut des sommets successifs d'une suite de pyramides gigantesques de granit rouge, entre lesquels le soleil cherche vainement à fondre la neige, se trouve un rocher sur la face méridionale duquel sont gravées, dans deux niches taillées à dix pieds du sol, deux groupes d'inscriptions en caractères cunéiformes.

Les inscriptions de gauche appartiennent à Darius, celles de droite à Xerxès; elles ont été copiées pour la première fois par M. Steward et par M. Vidal, drogman du consulat de France à Alep. E. Burnouf en a également trouvé des copies dans les papiers de Schulz, et elles ont été publiées dans le *Journal asiatique.*

Voici d'abord l'inscription de Darius (1) :

INSCRIPTION O.

« Ormuzd est un grand Dieu; il a créé la terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur, il

(1) Il existe un moulage de ces inscriptions au musée de la Société asiatique de Londres. — Voyez, sur le texte perse : Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions,* p. 20; — Lassen, *Zeitschrift,* p. 122; — Rawlinson, *Journal of the R. A. S.*, vol. X, p. 275; — Benfey, *Die Persisch. Keilins,* p. 62; — Oppert, *Inscriptions des Achéménides,* p. 213; — Spiegel, *Die Persisch. Keilins,* p. 44. — Sur le texte médo-scythi-

a fait roi Darius, seul roi sur beaucoup de rois, seul maître sur beaucoup d'empereurs.

« Je suis Darius le grand roi, le roi des rois, le roi des pays bien peuplés, le roi de cette vaste terre qui commande au loin et auprès, fils d'Hystaspe, Achéménide. »

Voici maintenant l'inscription de Xerxès, qui ne diffère de celle de Darius que par le nom (1).

INSCRIPTION F.

« Ormuzd est un grand Dieu, il est le plus grand des dieux, il a créé cette terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur, il a fait Xerxès roi, seul roi sur beaucoup de rois, seul maître sur beaucoup d'empereurs.

« Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois, le roi des pays bien peuplés, le roi de cette vaste terre, qui commande au loin et auprès, fils de Darius, roi, Achéménide. »

que : Westergaard, dans les *Mém. de la Société des ant. du Nord*, 1844, p. 306; — De Saulcy, *Recherches analytiques*, p. 122; — Norris, *Journal of the R. A. S.*, vol. XV, p. 1, p. 146. — Sur le texte assyrien : De Saulcy, *Mém. autog.* du 27 novembre 1849, p. 3.

(1) Voyez, sur le texte perse : Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions*, p. 121; — Lassen, *Zeitschrift*, vol. VI, p. 143; — Rawlinson, *Journal of the R. A. S.*, vol. X, p. III, p. 319, d'après sa propre copie; — Benfey, *Die Persisch. Keilins*, p. 66; — Oppert, *Inscript. des Achém.*, p. 280; — Spiegel, *Die Alt Persisch. Keilins*, p. 60. — Sur le texte médo-scythique : Westergaard, dans les *Mém. des antiq. du Nord*, 1844, p. 340; — De Saulcy, *Recherches analytiques*, p. 14, 224; — Norris, dans le *Journal of the R. A. S.*, t. XV, p. 1, p. 154. — Sur le texte assyrien : De Saulcy, *Mém. autog.* du 14 septembre 1849, p. 38.

VAN

Ce que l'on appelle aujourd'hui le château de Van n'est qu'un énorme rocher vif, d'une masse calcaire extrêmement dure, et très-escarpé; il est taillé à pic du côté du sud et un peu en talus des côtés nord et nord-ouest; il s'allonge de l'est à l'ouest. Ce rocher est couronné de plusieurs rangs de murs et de différentes fortifications turques. A l'endroit où le rocher est le plus escarpé on voit, à peu près à soixante pieds au-dessus du niveau de la plaine, une grande table carrée, creusée dans le roc et divisée par des lignes perpendiculaires en trois colonnes. La première est presque aussi large que les deux autres. Les caractères cunéiformes dont elles sont couvertes sont d'une grande beauté; on peut les voir et les copier facilement de la plaine. Ces trois colonnes se composent de vingt-sept lignes chacune; elles ont été copiées pour la première fois par l'infortuné Schulz, qui mourut quelque temps après, assassiné par les Kurdes. Ces inscriptions ont été publiées dans le *Journal asiatique,* avec la série des inscriptions arméniaques que Schulz avait recueillies dans ces contrées.

Le texte des inscriptions trilingues rédigé par Xerxès

nous apprend que Darius avait fait exécuter dans ces lieux un ouvrage que le texte perse désigne sous le nom de *Çtana* (1), mais dont nous aurions perdu le souvenir si Xerxès n'avait signalé à la postérité les travaux que son père avait fait exécuter dans ces lieux.

C'est la seule inscription trilingue qui ait été découverte dans ces parages. Les autres inscriptions recueillies par Schulz appartiennent aux anciens rois de l'Arménie; elles résistent encore à l'interprétation; on a pu constater seulement qu'elles sont d'une époque de beaucoup antérieure et, les plus récentes, contemporaines de Sargon; elles datent par conséquent de l'an 700 à 720 avant J.-C.

Voici la traduction de l'inscription achéménide (2).

Inscription K.

« Ormuzd est un grand dieu, il est le plus grand des dieux, il a créé cette terre, il a créé le ciel (3), il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur, il a fait Xerxès

(1) Le mède transcrit *astana* (c'est le nom technique de la construction). On connaît déjà l'*ardastana* de Persépolis, inscription L.

(2) Conf. *Journal de la Société asiatique*, t. IX, IIIe série, p. 277. — Sur le texte perse : Lassen, *Zeitschrift*, vol. VI, p. 145; — Rawlinson, *Journal of the R. A. S.*, t. X, p. 334; — Benfey, *Die Persisch. Keilins*, p. 66; — Oppert, *les Inscriptions des Achéménides*, p. 281; — Spiegel, *Die Alt Pers.*, p. 63. — Sur le texte médo-scythique : Westergaard, dans les *Mém. de la Société des antiq. du Nord*, p. 256; — De Saulcy, *Recherches, etc.*, p. 239; — Norris, dans le *Journal of the R. A. S.*, t. XV, p. 156. — Sur le texte assyrien : De Saulcy, *Mém. autog.*, p. 43; — Oppert, *Expéd. scient. en Mésop.*, t. II, p. 121.

(3) Le texte assyrien dit : Il a créé le ciel, il a créé la terre, etc.

roi [roi des rois] (1), seul roi sur des milliers d'hommes, seul arbitre sur des milliers d'hommes.

« Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois, le roi des nations qui parlent toutes les langues, roi de cette vaste terre, (qui commande) au loin et auprès, fils de Darius, roi, Achéménide.

« Xerxès le roi déclare : Darius, mon père, a fait ici par la grâce d'Ormuzd beaucoup de belles œuvres (*Çtana*); il avait aussi donné l'ordre d'ériger une stèle, mais il n'avait rien écrit sur la pierre. Alors j'ai fait un décret pour écrire cette inscription. Qu'Ormuzd, avec les autres dieux, me protége, moi et mon empire, et mon œuvre. »

(1) Ces mots sont ajoutés sur le texte assyrien.

SUSE

Suse est une ville antique, c'est la capitale d'Élam, royaume puissant qui avait sa place dans l'histoire longtemps avant l'époque où la Perse a pris son rang parmi les peuples qui se sont disputé l'influence de la haute Asie.

La Bible nous apprend (1) que, dans les temps les plus reculés, un des rois d'Élam, Chodorlaomer, contemporain d'Abraham, entreprit de grandes guerres avec les rois de la Mésopotamie et poussa ses conquêtes jusqu'au delà de la mer Morte. Hérodote (2), d'un autre côté, nous conserve la tradition qui reportait au père de Memnon la fondation de cette puissante cité.

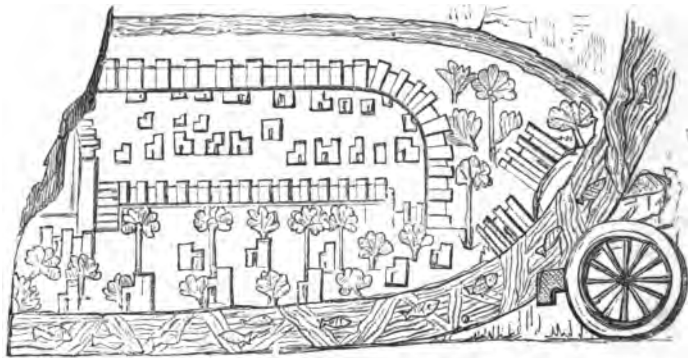
Quelle a été la durée de la domination susienne? c'est ce qu'il est impossible de préciser actuellement. Babylone a effacé dans l'histoire le souvenir de la puissance élamite, et cependant on sait que cette influence a dû être sérieuse et vivace. Toutefois ce n'est guère, à défaut de renseigne-

(1) Gen., ch. XIV.

(2) Ch. V, § 53.

ments plus précis sur l'empire de Chaldée, que vers le milieu du VIII[e] siècle avant J.-C. que nous trouvons la première mention d'Élam dans les inscriptions des rois assyriens. Sargon et ses successeurs sont plus précis et nous racontent leurs longues luttes pour étendre leur puissance jusqu'à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate.

Sous les derniers rois d'Assyrie, dont les textes nous sont parvenus, la Susiane paraît avoir reçu un coup décisif. Assur-bani-pal nous a longuement raconté ses exploits dans



Suse.

la basse Chaldée, et il a reproduit dans son palais à Ninive différents épisodes de la dernière guerre que Suse a eu à soutenir contre les Assyriens. Un bas-relief nous conserve une vue de cette ville, qui offre d'autant plus d'intérêt que l'on peut suivre sur le plan assyrien la trace des antiques constructions que les fouilles modernes ont fait connaître et que nous pouvons rapprocher des données des Grecs.

Suivant Xénophon, Suse avait cent huit stades de circon-

férence; sa figure était oblongue et sa citadelle portait le nom de Memnonium (1).

Suse suivit le sort de l'Assyrie. Après la chute de Ninive, elle tomba sous la domination de Babylone, et, après la prise de Babylone par Cyrus, elle passa sous la domination des Perses. Les historiens grecs ne nous font rien connaître d'antérieur à ces données. Le royaume d'Élam, qu'ils nomment Susiane, forma désormais une des satrapies de Darius, qui ne fut plus agitée que par des révoltes promptement comprimées par les rois perses (2).

Cyrus avait établi sa résidence à Suse ; ses successeurs y habitaient au moins pendant l'hiver, et Darius en fit la capitale de la Perse; elle reçut alors des embellissements dignes de ses nouvelles destinées.

Cette ville ne paraît pas avoir subi les ravages d'une destruction subite. Le temps dévore moins rapidement les œuvres des hommes que les hommes eux-mêmes dans leur insatiable besoin de vivre et de détruire. Alexandre l'avait respectée, mais, à partir de l'époque où il vint la dépouiller de ses trésors, sa splendeur a toujours été en déclinant. Sous les Sassanides elle était encore une des places les plus fortes de leur empire. Le christianisme y fit des progrès rapides, et dès le commencement du troisième siècle Suse était un siége épiscopal important; mais, à mesure que Ctésiphon prenait des développements, sa chute devenait de plus en plus certaine. C'est en vain qu'elle opposa, sous Yezdedjerd, une défense obstinée aux envahissements de l'Islamisme; elle a peu à peu disparu du rang des grandes cités et aujourd'hui elle ne présente plus que des ruines.

Ces ruines n'ont pas l'aspect imposant des ruines de Persépolis, rien ne s'élève au-dessus du sol, et c'est dans des

(1) Xén., *Exp. de Cyrus le Jeune*, l. II, ch. v; l. III, ch. III.

(2) Voyez ci-dessus *Inscription de Bisitoun*, §§ XVI et XXIII, p. 108 et 110.

monticules formés par les débris des palais et par la terre que le temps y a amoncelée qu'on est obligé d'aller chercher les anciens vestiges de la grandeur de Suse.

Les fouilles de M. W. K. Loftus (1) ont mis au jour les restes d'un édifice semblable à l'un des palais de Persépolis. C'est exactement le même plan, la même disposition, les mêmes détails que ceux que nous avons rencontrés dans le palais que nous avons décrit sous le n° 2 du plan général (*supra*, page 47). Les débris d'architecture qu'on recueille dans ces ruines sont d'une ressemblance telle qu'il est impossible de ne pas reconnaître la même époque, je dirais presque le même architecte. Ce palais, construit sur une immense plate-forme, comprenait plusieurs groupes de colonnes qui se développaient sur une façade de 100 mètres et une profondeur de 80 mètres environ. Ces groupes comprenaient une série centrale de 36 colonnes rangées sur 6 de front, et flanquées à l'ouest, au nord et à l'est, d'un nombre égal de colonnes disposées en doubles rangées de 6 chacune et éloignées entre elles de 20 mètres environ.

De même que dans la grande salle de Persépolis, où il y a deux ordres de colonnes, il devait également y avoir deux ordres à Suse; on n'en peut juger toutefois que par les bases. Celles du groupe intérieur étaient carrées, celles du groupe extérieur s'arrondissaient en forme de cloche; les fûts des colonnes étaient renversés, et c'est sur leurs débris que la restauration en a été faite avec une exactitude incontestable. Les chapiteaux sont identiques à ceux de Persépolis; ils représentent sans doute les feuilles du dattier, le bouton de la fleur de lotus et une série de doubles volutes avec deux demi-taureaux dont le cou devait servir de support aux poutres de la couverture.

(1) Conf. *Travels and researches in Chaldea and Susiana*, by W. K. Loftus, F. G. S. London, 1858, in-8°, p. 364.

Dans chacune des deux rangées de la série la plus au nord, les quatre piédestaux carrés du centre avaient été revêtus d'inscriptions en caractères cunéiformes de l'époque achéménide. Ces inscriptions, écrites dans les trois langues de la Perse, étaient disposées ainsi qu'il suit : la version médo-scythique était écrite sur le côté ouest du piédestal, le perse au sud et l'assyrien à l'est. Le quatrième côté était uni. Chaque texte était profondément taillé et renfermait cinq lignes de six pieds quatre pouces de long sur sept pouces d'épaisseur.

Sur le premier piédestal, situé au nord-est par rapport aux trois autres, la version médo-scythique était parfaitement conservée, la version perse avait perdu les deux dernières lignes, et la partie centrale du texte assyrien avait été détruite par la chute d'un chapiteau. — Les inscriptions du second piédestal situé en arrière des premiers, sur la seconde rangée de colonnes, étaient fort endommagées; elles ne présentent plus que quelques fragments du texte perse et assyrien. Le bloc dont il avait été formé n'était qu'un composé de différents morceaux adaptés les uns aux autres à l'aide de crampons en fer scellés avec du plomb avant que les inscriptions n'y aient été gravées, et se prêtant dès lors à une destruction plus rapide. Le troisième piédestal, situé au sud du premier, ne laissait apercevoir que quelques caractères de la version perse. Enfin, il n'était rien resté du quatrième piédestal.

Autour de la base de chaque colonne on voyait une ligne de caractères qu'il a été possible de saisir dans son ensemble.

Malgré les difficultés que l'état matériel de ces inscriptions présentait, elles ont été reconstruites et leur traduction présente un certain intérêt, d'autant plus qu'elle révèle un fait historique nouveau et une particularité du culte zoroastrien qui ne se trouve pas dans les autres inscriptions.

Elles nous font connaître également le nom antique du palais dans lequel elles étaient tracées. Ce somptueux édifice se nommait *Appadan*. Il avait été commencé par Darius, il fut détruit par le feu sous Artaxerxès et restauré par son fils Artaxerxès Mnémon, qui y fit placer les statues d'Anaïtis et de Mithra. Ce palais ne servait pas à l'habitation, c'était évidemment un temple destiné aux cérémonies religieuses.

Voici maintenant la traduction des inscriptions que nous avons signalées (1).

Inscription S.

« Artaxerxès le grand roi, le roi des rois, le roi des provinces qui couvrent la terre, fils de Darius roi, déclare :

« Darius (mon père) était fils d'Artaxerxès roi; Artaxerxès était fils de Xerxès roi; Xerxès était fils de Darius roi; Darius était fils d'Hystaspe, Achéménide.

« Darius, mon ancêtre (*apaniyaka*, 4e ascendant), a fait construire cet *Appadan* (ce temple) dans un temps reculé; ensuite, il fut détruit par le feu (2) sous Artaxerxès, mon grand-père.

« Par la grâce d'Ormuzd, d'Anaïtis et de Mythra j'ai fini cet *Appadan*. Qu'Ormuzd, Anaïtis et Mithra me protégent de tout mal, moi et mes œuvres. »

(1) Voyez, sur le texte perse : Norris, dans le *Journal of the R. A. S.*, p. 159; — Oppert, *E. M.*, t. II, p. 196; — Spiegel, *Die Alt Pers. Keilins*, p. 64. — Sur le texte médo-scythique : Norris, *ibid.*, p. 158. — Sur le texte assyrien : Oppert, *E. M.*, l. II, p. 194.

(2) Cette interprétation repose sur ces mots du texte assyrien *isatuv tatakkalsu* et nous a été suggérée par M. Oppert qui corrige ainsi sa première lecture. (*E. M.*, t. II, p. 195.)

Autour du socle de la colonne on lit :

« Je suis Artaxerxès le grand roi, le roi des rois, fils de Darius. »

Nous sommes en présence des ruines du palais où s'est accompli le fait historique rapporté dans la Bible, au livre d'Esther.

M. Oppert, dans une remarquable étude (1), a démontré l'authenticité du récit biblique, et en a précisé les moindres détails avec une grande sagacité.

Le prince qui régnait alors sous le nom d'Assuérus était Xerxès, et non pas Artaxerxès, ainsi qu'on l'avait cru jadis. L'identification du nom de Xerxès, estropié dans les transcriptions grecque et biblique, est devenue évidente dès qu'on a pu l'étudier sous la forme originelle qui nous a été donnée par le texte perse.

(1) Conf. Oppert, *Commentaire historique et philologique du livre d'Esther*, d'après la lecture des *Inscriptions perses*. (Extr. des *Annales de philosophie chrétienne*, 1864.)

INSCRIPTION DU KERMAN

M. le comte A. de Gobineau signale une inscription de Darius qui ne me paraît pas avoir été jusqu'ici étudiée avec l'attention qu'elle mérite, et que nous ne pouvons dès lors passer sous silence, bien qu'elle ne fasse connaître aucun fait nouveau.

Cette inscription est gravée sur un petit objet en forme de pyramide quadrangulaire, en pierre noire, de cinq à six pouces de hauteur. Ce monument est conservé au Kerman, dans le Turbet eshsha Nemet-Ullah, « le tombeau de Nemet-Ullah », à Mahun, distant d'une journée de marche de la capitale de la province (1).

Les trois versions, perse, médo scythique et assyrienne, sont identiques; elles occupent les trois faces de la pyramide, une d'elles est vide. Le texte de la deuxième espèce est au centre relativement aux deux autres. L'ensemble du document présente plusieurs particularités épigraphiques qui donnent à ce monument une certaine importance. Nous si-

(1) *Traité des écritures cunéiformes*, par le comte de Gobineau, ministre de France en Perse, t. I[er], p. 323, et la planche XVI.

gnalerons, par exemple, un passage du texte assyrien, dans lequel les deux syllabes *man* et *nis* du nom d'Achéménès (*Akhamannissi*) sont exprimées par le même signe polyphone (1). Cette inscription, que nous désignerons par les lettres *Kr,* est ainsi conçue :

INSCRIPTION KR.

« Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois, le roi des provinces, le roi de cette terre, fils d'Hystaspe, Achéménide. »

(1) Voyez notre *Syllabaire assyrien*, dans les *Mémoires présentés à l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* t. VII, 1re partie, p. 86, n° 4.

INSCRIPTIONS ÉGYPTIENNES

DES ACHÉMÉNIDES

Inscriptions de Suez.

En 1800, M. de Rozière, ingénieur en chef des mines, partit de Suez, avec le général Boyer, pour faire une reconnaissance dans le désert. A six heures et demie de marche, à partir des lagunes qui terminent la mer Rouge, dans la direction du nord, en inclinant un peu vers l'est, il trouva, sur un monticule voisin des ruines d'un canal antique, des blocs de granit couverts d'inscriptions en caractères cunéiformes avec des figures en bas-relief; mais, pressé par le départ des troupes et craignant de tomber entre les mains des Arabes, il se contenta de rapporter quelques caractères dans

lesquels on a reconnu dès l'origine le nom de Darius (1). L'inscription était assez étendue, il ne nous en reste que ces mots :

« Darius roi grand. »

Des découvertes récentes nous ont démontré que cette stèle n'était pas isolée, et qu'il en existait sur plusieurs points. Malheureusement elles ont été brisées, et M. Mariette n'a guère pu recueillir que des débris (2).

Ces stèles étaient rédigées en quatre langues. Elles contenaient, d'un côté, les textes perse, médo-scythique et assyrien; de l'autre côté, le texte égyptien. D'après les fragments qui ont pu être étudiés, ce dernier texte devait être plus étendu que les deux autres.

Le côté qui renfermait les textes en caractères cunéiformes contenait en haut deux figures d'homme tenant la main sur trois cartouches. Dans l'espace que laissent ces cartouches sur la pierre on lit, à droite, un texte perse assez bien conservé, à gauche un texte médo-scythique très-mutilé, et au-dessous un texte assyrien dont il ne reste que quelques lettres suffisantes pour témoigner de son existence. Ces trois textes répétaient la même légende ainsi conçue :

« Darius le grand roi, roi des rois, roi des pays, roi de cette vaste terre, Achéménide. »

Au-dessous et sur toute la largeur de la stèle se développaient les inscriptions proprement dites. Le texte perse occupait douze lignes dans la partie supérieure; il est en partie conservé et il a été très-heureusement restitué par M. Oppert (3). Les textes médo-scythique et assyrien ont disparu.

(1) De Rozière, *Description de l'Égypte*, t. I, p. 265; — Grotefend, dans les *Mines de l'Orient*, vol. VI, nº 3, p. 252; — Rawlinson, dans le *Journal of the R. A. S.*, vol. X, p. III, p. 313.

(2) Voyez la notice de M. Mariette sur la stèle de Chalouf, *Revue archéol.*, 1866, t. II, p. 433.

(3) *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 124 et 125.

Voici la traduction de cette inscription, d'après la restitution de M. Oppert; nous la désignons par les lettres *Sz* :

INSCRIPTION SZ.

« Ormuzd est un grand Dieu. Il a créé le ciel là-haut; il a créé cette terre ici-bas; il a créé l'homme; il a donné à l'homme le bonheur; il a fait Darius roi; il a conféré au roi Darius une souveraineté immense, incomparable.

« Je suis Darius le grand roi, le roi des rois, le roi des pays où on parle tant de langues, le roi de cette vaste terre, qui commande au loin et auprès, fils d'Hystaspe, Achéménide.

« Darius le roi déclare : Je suis Perse. A l'aide de la Perse, j'ai conquis l'Égypte. J'ai ordonné de creuser un canal à partir du fleuve nommé le Nil, qui coule en Égypte, jusqu'à la mer qui est en communication avec la Perse; puis ce canal fut creusé ici, comme je l'avais ordonné. Mais alors je dis ceci : Allez, à partir de Bira jusqu'au littoral, et détruisez une partie du canal. Voilà ma volonté. »

Le texte hiéroglyphique était beaucoup plus étendu, il se terminait par ces mots que M. Mariette lit ainsi :

« (A fait le roi) Darius vivant a toujours plus que ses ancêtres; jamais une fois chose pareille n'avait été faite auparavant. »

Ce texte renfermait une énumération des provinces de Darius dans le genre de celle que nous connaissons déjà, car les fragments permettent de reconnaître au deuxième rang le nom de *Babel;* suivent quatre noms illisibles, puis un nom perdu qui précède les quatre derniers, et alors on lit : *Katpatki* (la Cappadoce), *Nahos* (probablement les Éthiopiens), *Melka* (les Myciens), et enfin *Hindoui* (l'Inde).

Vases Égypto-Perses.

Les monuments de l'occupation perse en Égypte, de même que les monuments de l'occupation égyptienne dans la Haute-Asie, ont un intérêt considérable, il nous suffit de signaler ici leur importance épigraphique. On sait que les travaux de lecture et de déchiffrement des écritures de l'Égypte et de l'Assyrie ont eu lieu par des travaux indépendants et simultanés; or il est du plus haut intérêt de voir avec quelle merveilleuse sagacité on est arrivé à lire deux textes jadis incompris et qui corroborent aujourd'hui la méthode et les résultats auxquels on est arrivé par des moyens divers.



Vase de Xerxès.

Il existe à Paris, à la Bibliothèque nationale, un vase en albâtre sur lequel, à côté d'un cartouche égyptien renfermant un nom royal, on lit une inscription en caractères

cunéiformes qui reproduit, dans les trois langues des inscriptions achéménides, le nom du souverain inscrit dans le cartouche. Ce monument, signalé pour la première fois par le comte de Caylus, a été depuis l'objet de nombreux et intéressants travaux (1).



Le cartouche égyptien a été déchiffré par les égyptologues, en appliquant aux caractères qu'il renfermait les valeurs auxquelles on était arrivé par des procédés indépendants de ceux qu'on employait pour la lecture des textes en caractères cunéiformes, et on a constaté que ce cartouche renfermait le nom de « Xerxès ». Voici maintenant la traduction des inscriptions en caractères cunéiformes :

« Xerxès roi grand. »

Les monuments de cette nature devaient être assez nombreux; M. Newton en a découvert un semblable dans les fouilles qu'il avait entreprises au Mausoleum, et qui reproduit pareillement le nom du roi perse dans les quatre langues, tel que nous venons de le signaler.

(1) Conf. Caylus, t. V, pl. 30; — Grotefend, *New Beitrage*, s. 15, taf. II, nº 3; — Heeren, vol. II, p. 230-340; — Lassen, *Zeitschrift*, p. 145; — Rawlinson, *Journal of the R. A. S.*, p. 339; — Benfey, *Die Pers. Keilins*, p. 66; — Oppert, *Inscript. des Achém.*, p. 287; — Spiegel, *Die Alt Persisch. Keilins*, p. 62.

Vase d'Artaxerxès.

La bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, possède également un vase égypto-perse avec une inscription quadrilingue. Cette inscription paraît avoir été signalée pour la première fois par l'abbé Giacchetti. M. A. de Longpérier a publié sur ce monument, qu'il attribue au règne d'Artaxerxès Ier, une intéressante notice dans la *Revue archéologique* de 1844. Le cartouche égyptien renferme en effet le nom d'Artaxerxès.



Depuis cette époque, Sir H. Rawlinson a publié la traduction du texte perse, d'après une copie qui lui avait été envoyée par Sir Gardner Wilkinson. Les autres inscriptions ne renferment pas de difficulté (1).

Ces inscriptions sont ainsi conçues :

« Artaxerxès le grand roi. »

(1) Conf. de Longpérier, *Revue archéologique*, octobre 1844, t. VIII, p. 503, et la notice de M. Letrône dans le numéro suivant;— Sir H. Rawlinson, *Journal of the R. A. S* , vol. X, p. III, p. 345; — Benfey, *Die Persich. Keilins*, p. 67; — Oppert, *Inscript. des Achém.*, p. 288; — Spiegel, *Die Alt Persisch. Keilins*, p. 64; — Westergaard, dans les *Mém. de la Société des ant. du Nord*, 1844, p. 419 et 420.

INSCRIPTIONS UNILINGUES

A. Inscriptions perses.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler quelques inscriptions perses qui n'étaient pas accompagnées de leur traduction.

Ainsi, nous avons vu à Bisitoun une table supplémentaire, rédigée évidemment après coup, pour raconter les révoltes de la Susiane et la conquête de la Scythie. A Persépolis, deux inscriptions perses de la grande muraille n'ont pas leur pendant dans les inscriptions médo-scythiques et assyriennes qui les accompagnent, de même que quelques inscriptions médo-scythiques ou assyriennes n'ont pas leur correspondant perse. Ces exceptions sont rares, et, en général, les trois versions semblent liées par une habitude constante qui fait le caractère le plus saillant de l'ensemble des inscriptions achéménides.

Cependant, si les rois avaient consacré cette forme pour

écrire leur histoire, il serait téméraire d'affirmer que, dans ces temps si prodigues de l'écriture monumentale, la Perse n'ait pas eu, comme l'Assyrie, l'Arménie, la Susiane, des inscriptions unilingues; mais les spécimens que nous en avons sont fort rares ; il nous reste à les signaler ici.

C'est d'abord une inscription en sept lignes de quelques lettres, inscrite sur le registre d'un cylindre en cornaline rouge conservé au Musée britannique.



Cachet d'Arsace.

Cette inscription est ainsi conçue (1) :

« Le nommé Arsace, fils de Athiyabusanes. »

Le second monument est un cylindre en silex blanchâtre, récemment acquis par le Musée britannique, et qui provient de la collection Raifé. M. Gosset, gendre du savant collectionneur, a bien voulu nous communiquer le cliché du dessin que nous reproduisons ici.

(1) Benfey, *Die Persisch. Keilins*, p. 69; — Oppert, *Inscript. des Achém.*, p. 305; — Layard, *Nineveh and Babyl.*, p. 607; — Spiegel, *Die Alt Persisch. Keilins*, p. 66.

Le sujet représente un Dieu assyrien, Samdan, combattant un taureau dressé, derrière lequel on aperçoit un lion debout. Les figures sont d'un travail babylonien ; mais, dans l'antiquité, une partie des figures a été effacée pour faire place à une inscription en trois lignes de caractères cunéiformes perses ainsi conçue (1) :

« Nandakhya le ..... fils de Thadath. »



Cachet de Nandakhya.

Nous devons ajouter à ces rares spécimens des textes perses unilingues deux intailles sur cornaline rouge de la collection de M. le comte A. de Gobineau (2). Le sujet représente deux rois(?) qui, par leur costume, semblent appartenir aux règnes des derniers Arsacides. Les légendes qui les entourent sont en caractères perses et permettent de lire

Sur l'un :

Vasdasba.

Sur l'autre :

Dara Vusdaçpaya.

(1) Lenormant, *Catalogue de la collect. A. Raifé*, p. 69.

(2) *Traité des écritures cunéiformes*, t. I, p. 198 et 327.

Il y a entre ces deux légendes un rapport au moins apparent qui nous fait songer à Hystaspe et à Darius, fils d'Hystaspe; mais le costume des personnages, le travail des intailles et les données épigraphiques qui résultent de l'examen des inscriptions s'opposent à cette assimilation, que d'autres circonstances encore doivent faire écarter.

S'il n'est pas possible de dire aujourd'hui jusqu'à quelle époque l'écriture en caractères cunéiformes perses a été en usage, il est certain que l'emploi de l'écriture assyrienne, dont les plus nombreux spécimens appartiennent à une époque antérieure à l'occupation perse, s'est prolongé bien au delà des Achéménides. C'est ce qui va résulter de la production de quelques textes qui nous restent à faire connaître.

B. Inscriptions Assyro-Perses.

Il existe, en effet, une série d'inscriptions unilingues en caractères cunéiformes qui se rattachent à l'histoire de la Perse et qui sont écrites en assyrien, c'est-à-dire dans la langue et avec les caractères des textes de la troisième colonne des inscriptions achéménides.

Après les conquêtes de Cyrus, dans la Babylonie et dans l'Assyrie, la langue des vaincus n'a pu disparaître, et elle est restée la langue usuelle dans laquelle les transactions de la vie privée ont continué à être rédigées. Or, il existe un grand nombre de textes de cette nature qui appartiennent à différentes époques et qui nous feront connaître un jour les détails de la vie privée de l'Assyrie. Nous ne nous occuperons ici que de quelques documents qui appartiennent à l'époque achéménide.

Ces documents sont écrits sur des espèces de gâteaux

d'argile, d'une dimension variable depuis deux jusqu'à dix centimètres en carré; l'écriture a été tracée avec un style triangulaire sur l'argile encore tendre, et le style a donné au trait l'aspect cunéiforme qui caractérise cette écriture; puis le gâteau d'argile ainsi gravé a été soumis à une cuisson qui en a fait une brique inaltérable. Le contenu de ces inscriptions présente, à cause des termes techniques qu'elles renferment, de grandes difficultés d'interprétation. En général, ce sont des actes de vente ou d'achat concernant des esclaves, des grains, des moissons, des champs; on trouve quelquefois des baux, des actes d'emprunt, des constitutions de gages mobiliers ou immobiliers, c'est-à-dire alors de véritables hypothèques. Ces contrats sont signés des parties et des témoins de l'acte; ils portent leur cachet, et, à défaut de cachet, un coup d'ongle qui remplace la signature de la partie trop pauvre pour avoir le luxe d'un cachet ou trop ignorante pour tracer sa signature.

Ce qui a surtout frappé dans ces textes et ce qu'il a été facile de déterminer dès le début des recherches, c'est le nom du souverain sous le règne duquel l'acte a été rédigé. Les rois de Perse portent dans ces écrits le titre de « rois de Babylone et des nations »; enfin, ils sont datés du jour, du mois et de l'année du souverain. On comprend, dès lors, l'intérêt historique qui se rattache à ces documents (1).

Il nous suffit d'en citer quelques spécimens. Voici d'abord la traduction d'un contrat assez compliqué et que nous rapportons dans son entier :

Contrat de prêt.

« Sept drachmes d'argent, montant de la créance de Mardouk-habal-ousour, fils de Mitia, fils de Sigoua, sur Mardouk-

(1) Conf. Oppert, *Les Inscriptions commerciales en caractères cunéiformes* (*Revue orientale et américaine*, octobre 1861).

habal-ousour, créancier de Rimout-Nabou, fils de Mitia, fils d'Ilani-tabni.

« Il (Mardouk-habal-ousour) remboursera, dans le 4ᵉ mois, la somme de sept drachmes d'argent et touchera le montant de deux jours de travail (?), et Mardouk-habal-ousour....... qu'il peut faire valoir sur Nabou-ahi-idin et Rimout-Nabou, et Nabou-ahi-idin et Rimout-Nabou rachèteront la dette par leur travail.

« Sont témoins :

« Mardouk-labar-ipous, fils de Nabou-ipis-ipous, homme.....;

« Nabou-nadin, fils de Nadin, homme *suiti*, écrivain ;

« Kibir-din (?) fils de Khoudanya, fils de Bel-habal-ousour.

« Orchoé, le 22ᵉ jour du mois adar (22 février) de la 2ᵉ année de Cyrus (536), roi de Babylone, roi des nations. »

Une pièce, publiée par Grotefend, est datée de la ville de Hanasat, le 17ᵉ jour du 7ᵉ mois (17 septembre) de la 10ᵉ année de Darius (513).

Un document qui porte un coup d'ongle à la place de la signature de Bel-Ballit est daté du 5 cislef (5 décembre) de l'an 10 de Darius (512).

Une autre pièce, publiée par Grotefend, est datée de la 17ᵉ année de Darius (506).

M. Oppert a recueilli, à Babylone, deux documents datés de Babylone et portant, l'un la date de la 34ᵉ année (488), l'autre la date de la 35ᵉ année (487) de Darius.

Une brique, publiée par Grotefend, est datée du 3ᵉ mois

de la 3e année d'Artaxerxès. Mais ici il est impossible de préciser, par les circonstances de l'acte, auquel des Artaxerxès il se réfère, de sorte que la date est incertaine.

M. Oppert cite, dans sa notice, à laquelle nous nous référons, un contrat de vente d'une maison entre les nommés Bel-sunu, fils de Bel-ousoursu, créancier, d'une part; et, d'autre part, Koudouroun et Nidenta-bel, fils de Bel-ahi-eden, débiteurs d'un talent d'argent, daté de l'année 40e d'Artaxerxès, par conséquent de l'année 426 avant Jésus-Christ si c'est d'Artaxerxès-Longue-Main, ou de l'an née 364 si c'est d'Artaxerxès-Mnemon qu'il s'agit.

Dans ces documents rien n'est à négliger : la signature des témoins, la nature du contrat, tout peut être un indice précieux pour fixer une date indécise ou pour éclairer un point de l'histoire dans laquelle chaque jour d'étude apporte des renseignements nouveaux.

On trouve également des documents analogues sous le règne des Séleucides. Ils sont datés d'Orchoé et se réfèrent, par le système de notation des dates, à une ère qui n'est pas encore déterminée.

Cinq tables d'intérêt privé, datées d'Orchoé, portent les mentions suivantes :

L'an 60, sous le règne d'Antiochus.
L'an 64. . . . . de Séleuchus.
L'an 68. . . . . de Séleuchus.
L'an 80. . . . . d'Antiochus.

Enfin, une tablette appartient au règne de Démétrius

Les découvertes ultérieures feront connaître l'ère, dont le point de départ peut être déjà circonscrit dans des limites assez restreintes par les mentions qui accompagnent ces actes.

Maintenant que nous pouvons embrasser d'un même coup d'œil les documents qui depuis le dernier siècle sont venus éclairer cette partie de l'histoire de l'Orient, il nous est facile de saisir les faits qui s'en dégagent et de comprendre les principes au nom desquels ils ont été accomplis.

A un moment, qu'il est donné de préciser, la Perse a tout à coup grandi, et bientôt elle a imposé son influence à la civilisation du monde.

Le principe qu'elle représentait alors était, au milieu des principes théocratiques de l'Orient, un principe différent de ceux qui avaient fait vivre jusqu'alors les peuples de la Haute-Asie; il s'appuyait sur un dogme dont les développements antérieurs attestaient déjà la vitalité. Son origine remonte à une époque pour laquelle les dates font encore défaut; il a eu son berceau dans des contrées plus septentrionales que celles de la Perse, telles que nous pourrions aujourd'hui en fixer les limites, dans des pays où le plus long jour d'été est égal aux deux plus courts jours d'hiver (1). D'ailleurs, son prophète, Zoroastre, est né à Balk, et les auteurs grecs qui nous ont transmis son nom, d'accord sur ce point avec les traditions orientales, l'appellent tour à tour le Bactrien, ou l'Ormazdéen, sans rien préciser sur l'époque à laquelle s'est accomplie sa mission déjà antique dans leurs souvenirs.

Quand des renseignements précis nous permettent de com-

(1) Conf. A.-Duperron, *Boundehesch*, ch. xxv. — Un tel état de choses ne peut avoir lieu que par le 49e degré 20 de latitude, où le plus long jour de l'année est de 16 heures 20 minutes, et le plus court de 8 heures 10 minutes.

pléter les données des historiens grecs, nous voyons que le plus grand des Achéménides, Darius, était Mazdéiesnan ou Ormazdéen, comme tous les princes de sa famille. Ses inscriptions, celles de ses successeurs, commencent toutes par une formule pour ainsi dire sacramentelle, qui suffit pour établir ce fait de la manière la plus positive.

N'est-ce pas au nom d'Ormuzd que les Achéménides poursuivent leurs conquêtes, étendent leur empire jusqu'à ce qu'ils n'aient plus pour frontières que des peuples inconnus, et qu'ils menacent la Grèce? Si des insurrections partielles déchirent encore leurs États, c'est à la faveur d'un autre principe; c'est au nom de l'indépendance des provinces qui voulaient recouvrer leur ancienne autonomie et se séparer de l'empire. Mais quand une nouvelle insurrection éclate en Perse à l'instigation des Mages, elle est bientôt réprimée, et Darius transmet son trône à ses fils, sans qu'on songe à contester les titres légitimes qu'ils avaient à représenter les destinées de l'Iran.

Cependant, lorsque les faits se furent éloignés, lorsque la dynastie de Darius s'éteignit à son tour, lorsque l'empire des Perses s'écroula sous les armes d'Alexandre, le culte d'Ormuzd resta le culte de la Perse, et le peuple lisait encore tout bas ces inscriptions qui lui rappelaient sa grandeur et sa foi, tandis que les soldats grecs, qui ne pouvaient les comprendre, les regardaient avec étonnement en passant sur cette route que les Perses vainqueurs avaient si bien connue deux siècles auparavant.

Les traditions des Achéménides n'étaient pas éteintes sous les Sassanides. Ces rois portent, comme les Achéménides, le titre de Mazdéiesnans, et ce fut au nom des anciens rois de l'Iran que la Perse entra alors dans une nouvelle période de grandeur pour s'éteindre bientôt, il est vrai, au moment de l'invasion musulmane.

Mais alors un principe nouveau s'implanta sur un sol épuisé

par tant de générations glorieuses; les Sémites se mêlèrent à l'élément arien au point de l'étouffer, et la Perse marcha sous l'égide de Mahomet vers des destinées nouvelles. L'invasion fut immense, la substitution fut complète : de l'arbre primitif il n'est resté que le tronc dénudé. Pour que la séve se portât tout entière dans la tige nouvelle, on a élagué les vieux rameaux : mœurs, croyances, souvenirs, tout a disparu. Aussi, quand plus tard la Perse a voulu reprendre sa vie, quand elle eut secoué le joug du califat, il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pu retrouver son passé. Les chroniqueurs orientaux ne recueillirent alors que de vagues réminiscences qu'il fut impossible de mettre d'accord avec les récits de ceux qui avaient conservé les traditions primitives.

Ce fut dans le milieu du VII[e] siècle de notre ère que le culte d'Ormuzd cessa d'être le culte national de l'Iran. La Perse fut envahie par les Arabes qui lui imposèrent la religion de Mahomet. Le sort de ce malheureux empire fut décidé dans une grande bataille (646 de J. C.) qui fut livrée au village de Nahavand, à cinquante mille environ de l'antique Ecbatane. L'armée des Perses fut détruite, et Iesdedjerd, le dernier des rois mazdéiesnans, fut contraint d'abandonner son royaume. Il parvint à se cacher pendant quelque temps, mais il périt victime de la trahison d'un meunier qui vendit aux musulmans le secret de sa retraite.

Les vaincus embrassèrent ou subirent la plupart le culte nouveau; il arriva ce qui arrive toujours dans de pareilles circonstances : les plus riches ou les plus attachés à leur religion s'exilèrent, emportant avec eux leur foi et le souvenir d'une patrie qu'ils ne devaient plus revoir. Ils se retirèrent dans le Kohistan, où ils vécurent environ cent ans; ils descendirent ensuite à Ormas, et de là firent voile pour l'Inde.

Plusieurs siècles s'écoulèrent sans événements remarquables, mais le nombre des Perses diminuait de jour en jour. Vers l'an 900 d'Iesdedjerd (1450 de J. C.), lorsque le ma-

hométisme pénétra dans l'Inde, ils s'unirent au rajah de Sandjan pour combattre le sultan. Quatorze cents Perses, rassemblés de toute part, vouèrent leur vie au rajah et lui assurèrent la victoire; mais leur chef, Ardéshir, périt dans une bataille : sa mort les obligea de fuir en emportant avec eux le Feu sacré, et les descendants de Darius, proscrits sur une terre étrangère, ont été mendier l'hospitalité des peuples qu'ils faisaient trembler jadis. Cependant ces fiers exilés se distinguent encore facilement au milieu de la population indienne : leur figure accuse cet air de famille dont on retrouve le type sur les murs de Persépolis; mais ils se font surtout remarquer par leurs croyances religieuses. Leur foi n'a point été ébranlée par les traditions séculaires de l'Inde; ils n'ont point accepté le culte de Brahma, de Siva ou de Vishnou; ils n'ont point adopté la réforme bouddhiste. Enfin, chassés de leur patrie par l'invasion arabe, ils n'ont point subi l'islamisme sur la terre d'exil : aussi toutes ces religions les poursuivent des noms injurieux que les sectes fortes prodiguent aux sectes opprimées : ce sont des idolâtres qu'ils appellent des Guèbres ou des Parsis.

Depuis quelques années, la condition des Parsis de l'Inde s'est considérablement améliorée; leur nombre semble avoir une tendance à augmenter. On en compte bien près de cent cinquante mille qui habitent en général Bombay et quelques villes du Gujerat ; ils ont fondé des établissements à Calcutta et se sont mis en rapport avec tous les comptoirs de l'Inde. Sous l'influence protectrice de la civilisation occidentale, représentée pour eux par le gouvernement de l'Angleterre, ils marchent vers des destinées meilleures.

L'un d'eux, auquel la reine d'Angleterre a conféré le titre de baronnet, sir Jamsetjee Jeejeebhoy, s'est fait connaître moins par son immense fortune que par l'emploi qu'il savait en faire. Je pourrais citer d'autres familles de Parsis qui marchent également vers la fortune, et qui ne semblent vou-

loir atteindre à l'importance de celle de leur noble coreligionnaire que pour l'imiter dans ses bienfaits. Aujourd'hui les Parsis de l'Inde viennent en Europe étudier leurs livres, dont ils gardaient le secret naguère; et ces livres, éclairés par les commentaires des savants de l'Occident, semblent reprendre une vie nouvelle dans les mains de ceux qui les ont si bien conservés.

Il n'en a pas été ainsi des Parsis qui sont restés dans l'Iran. Après la mort d'Iesdedjerd, lorsque l'empire du califat se fut bien établi, lorsque les proscriptions eurent fait justice de tout ce qui était riche, influent, attaché au culte d'Ormuzd, et que la peur eut converti le plus grand nombre, l'islamisme régna alors sans partage, il ne resta plus que quelques Parsis trop pauvres pour valoir la proscription, trop ignorants pour qu'on pût songer à les convertir : on les laissa vivre; on leur abandonna un coin de terre dans une province marécageuse et malsaine, dans le Kirman, à Iezd, où ils traînèrent une misérable vie. Aucun événement remarquable n'a signalé pendant douze siècles leur soumission; de temps à autre ils échangèrent quelques *lettres* avec leurs frères proscrits, et cette correspondance forma le recueil des *Ravaëts,* recueil précieux qui constate l'identité des livres conservés dans l'Inde et dans la Perse.

Aujourd'hui, à Iezd et dans vingt-quatre villages environnants, où les Parsis sont exclusivement confinés, il y a environ six mille Mazdéiesnans; sur ce nombre, on compte vingt familles de marchands qui possèdent tout au plus une modeste aisance; le reste gagne misérablement sa vie à la culture de la terre. Au Kirman le nombre des Parsis ne paraît pas excéder quatre cent cinquante; enfin, on en trouve une cinquantaine à Téhéran. Les plus pauvres sont employés comme jardiniers dans le palais du schah. Ces Parsis ont, il est vrai, quelques temples du Feu, des livres de liturgie; mais leur culture intellectuelle est à la hauteur de leur mi-

sère. M. Westergaard, qui parcourait la Perse en 1844, passa huit jours à Iezd, il y trouva seize ou dix-sept livres en tout. Au Kirman, il ne découvrit que deux copies du Vendidad.

Comment ces hommes se sont-ils perpétués jusqu'à nos jours? Si le mahométisme a été impuissant pour étouffer leurs croyances, ce n'est pas cependant leur énergie qui les a fait vivre, ni leur intelligence, ni leur fortune. Rien de tout cela ne leur est échu en partage dans leur patrie: le dogme qu'ils représentent vit en eux, malgré eux; il vit par lui-même, poussé par une force supérieure qu'il ne nous est pas donné de sonder, mais qui les soutient depuis douze siècles en dépit des persécutions, en dépit de leur ignorance.

Et maintenant, si nous jetons un dernier regard sur le sol de la Perse, nous voyons d'abord à la surface une population hétérogène : des musulmans fidèles ou dissidents, des juifs, des chrétiens catholiques ou schismatiques, produits nécessaires des invasions successives qui se sont tour à tour étendues sur ces contrées, et qui ont plus ou moins étouffé la race aborigène ; puis nous découvrons bientôt dans les couches inférieures un petit nombre d'individus auxquels on donne, comme une injure, le nom de Guèbres, puis plus bas encore des tribus sédentaires qui cultivent péniblement le sol auquel ils sont éternellement fixés et des tribus nomades qui parcourent le désert en chassant devant elles de misérables troupeaux. Et pourtant c'est aux mains des Guèbres que nous trouvons les livres auxquels la Perse avait foi dans ses jours de grandeur, et c'est dans les déserts que nous retrouvons son histoire écrite par ses rois.

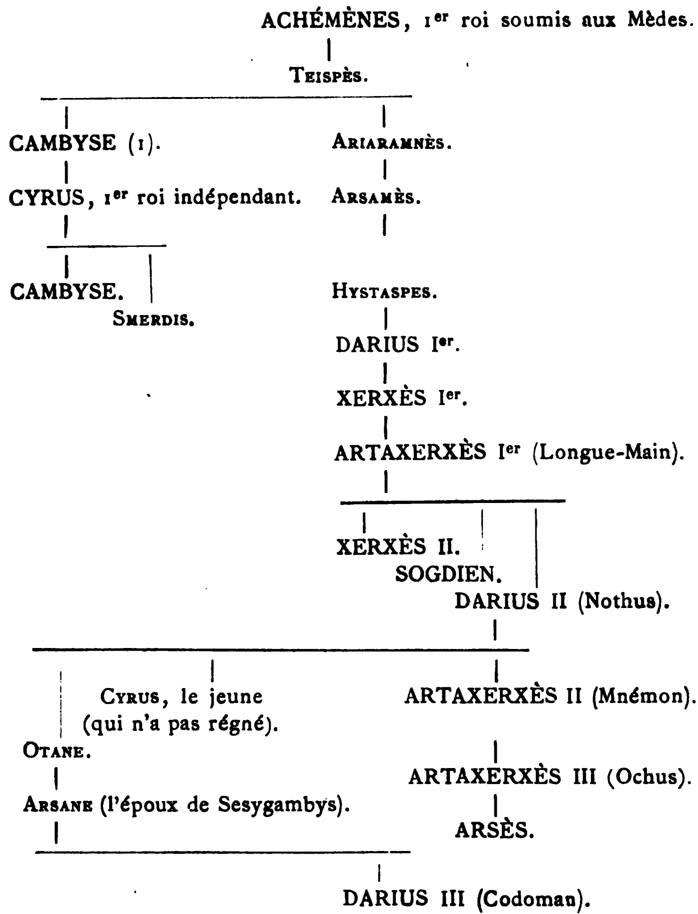
NOTES

A. — GÉNÉALOGIE DES ACHÉMÉNIDES.

Les Achéménides étaient certainement la famille la plus puissante de la Perse. Son auteur Achémènes régnait *probablement* sur cette province lorsqu'elle s'éleva, sous l'égide des Mèdes, contre la domination assyrienne. Achémènes serait alors le premier roi *indépendant soumis* aux Mèdes, et sa généalogie se déroulerait jusqu'à Darius telle que Darius nous la donne lui-même. Mais alors nous nous trouvons en présence d'un problème historique difficile à résoudre. Comment Darius peut-il être le neuvième roi de sa race? Plusieurs hypothèses ont été acceptées pour répondre à cette question; mais pour la résoudre il faut attendre de nouveaux renseignements et nous contenter des données de l'inscription.

Après Darius la succession des princes Achéménides se suit sans interruption jusqu'à la chute de l'empire. Nous avons à l'appui l'autorité des auteurs grecs corroborée par les inscriptions, ce qui nous permet de présenter leur généalogie dans le tableau suivant. Xerxès II et Sogdien, les frères de Darius Nothus, sont nécessairement omis dans les inscriptions, puisque ces textes ne nous donnent que la filiation directe des rois de Perse; mais ils n'en doivent pas moins figurer à leur rang dans l'ordre de succession au trône.

Généalogie des Achéménides.



(1) Cyrus donne le titre de roi à son père dans un texte inédit d'une brique de Synkereh que possède le Musée britannique.

B. — ÉTENDUE DE L'EMPIRE DES ACHÉMÉNIDES.

Lorsque Darius eut pacifié toutes les révoltes et qu'il eut établi l'ordre dans ses États, il régna sur le monde civilisé d'alors. La liste des satrapies, telle qu'elle nous est donnée par Hérodote, est conforme à l'énumération des provinces, telle qu'elle nous est donnée par les inscriptions ; il ne faut pas toutefois chercher dans ces listes une identité complète ; elles n'ont pas été rédigées dans le même but.

Celle d'Hérodote est le résultat d'une énumération systématique, où chaque province est coordonnée en vue de la perception de l'impôt. Celles des inscriptions qui nous sont parvenues ne sont qu'une énumération des provinces soumises, au point de vue de l'étendue de l'empire. Nous en connaissons trois rédigées évidemment à des époques différentes, et qui permettent de suivre l'étendue des conquêtes de Darius. La stèle de Chahoup ne devait pas être plus longue que celle de Nach-i-Roustam ; celle du Bosphore devait être la plus étendue, puisqu'elle devait comprendre des peuples alliés. Voici au surplus l'état géographique du monde à cette époque tel qu'il résulte des différentes listes que nous venons de mentionner :

SATRAPIES DE DARIUS, D'APRÈS HÉRODOTE.

(III. — XC-XCV.)

La première satrapie payait 400 talents d'argent, et comprenait : les Ioniens, — les Magnètes d'Asie, — les Éoliens, — les Cariens, — les Lyciens, — les Milyens, — les Pamphyliens.

La deuxième satrapie 500 talents d'argent, comprenant : les Mysiens, — les Lydiens, — les Lasoniens, — les Cabaliens, — les Hygenniens.

La troisième satrapie 360 talents : les habitants de l'Hellespont, à droite (par rapport à Halicarnasse), — les Phrygiens, — les Thraces d'Asie, — les Paphlagoniens, — les Mariandyniens, — les Syriens.

La quatrième satrapie 360 chevaux blancs et 500 talents d'argent : les Ciliciens.

La cinquième satrapie 350 talents : depuis Posidéium, sur les frontières de la Cilicie et de la Syrie jusqu'en Égypte, comprenant les Arabes (exempts de tribut), — la Phénicie, — la Syrie, — la Palestine, — l'île de Chypre.

La sixième satrapie 700 talents, la pêche du lac Mœris et 700 talents en blé : l'Égypte, — la Lybie, comprenant les villes de Cyrène et de Barcé.

La septième satrapie 170 talents : les Sattagydes, — les Gandariens, — les Dadices, — les Aparytes.

La huitième satrapie 300 talents : Suse et le reste du pays des Cissiens.

La neuvième satrapie 1,000 talents et 500 eunuques : Babylone et le reste de l'Assyrie.

La dixième satrapie 450 talents : Ecbatane et la Médie, — les Paricaniens, — les Orthocorybantiens.

La onzième satrapie 200 talents : les Caspiens, — les Pausices, — les Pantimatiens, — les Darites.

La douzième satrapie 360 talents : tout le pays compris depuis les Bactriens jusqu'aux Ægles.

La treizième satrapie 400 talents : la Pactyce, — l'Arménie et les pays voisins jusqu'au Pont-Euxin.

La quatorzième satrapie 600 talents : les Sagartiens, — les Sarangéens, — les Thamanéens, — les Outiens, — les Myciens — et les peuples qui habitent les îles de la mer Érythrée où le roi envoie ceux qu'il relègue.

La quinzième satrapie 250 talents : les Saces, — les Caspiens (?).

La seizième satrapie 300 talents : les Parthes, — les Chorasmiens, — les Sogdiens, — les Ariens.

La dix-septième satrapie 400 talents : les Paricaniens, — les Éthiopiens asiatiques.

La dix-huitième satrapie 200 talents : les Matianiens, — les Sapires, — les Alarodiens.

La dix-neuvième satrapie 300 talents : les Moschiens, — les Tibaréniens, — les Macrons, — les Mosynoques, — les Mardes.

La vingtième satrapie 360 talents de paillettes d'or : les Indiens.

Les pays qui devaient payer leur contribution en argent, la payaient au poids du talent babylonien et ceux qui la payaient en or au poids du talent euboïque. Or le talent babylonien vaut soixante et dix mines euboïques (III.LXXXIX). Si l'on veut réduire au talent euboïque tout cet argent qui se payait au prix du talent babylonien, on trouvera 9,880 talents; et si l'on met le poids de l'or à treize fois autant que celui de l'argent, en le réduisant aussi au talent euboïque, on aura 4,680 talents de paillettes d'or. En réunissant toutes ces sommes, on verra que Darius retirait par an un tribut de 14,560 talents euboïques, sans y comprendre d'autres sommes plus petites qu'Hérodote passe sous silence (III.XCV). Ce budget représente une valeur de 662,382,928 fr., sans tenir compte de la différence résultant du temps.

Voici maintenant les différentes listes, telles qu'elles nous sont données par les inscriptions :

Liste des provinces de l'empire de Darius.

D'APRÈS L'INSCRIPTION DE BISITOUN.	D'APRÈS L'INSCRIPTION DE PERSÉPOLIS.	D'APRÈS L'INSCRIPTION DE NACH-I-ROUSTAM.
1. La Perse.	1. La Perse.	1. La Perse.
2. L'Élam.	2. La Cessie.	2. La Médie.
3. Babylone.	3. La Médie.	3. L'Élam.
4. L'Assyrie.	4. Babylone.	4. La Parthie.
5. L'Arabie.	5. L'Arabie.	5. L'Ariane.
6. L'Égypte.	6. L'Assyrie.	6. La Bactriane.
7. Les Peuples de la mer.	7. L'Égypte.	7. La Sogdiane.
8. L'Asie Mineure.	8. L'Arménie.	8. La Chorasmie.
9. L'Ionie.	9. La Cappadoce.	9. La Zarangie.
10. La Médie.	10. La Lydie.	10. L'Arachosie.
11. L'Arménie.	11. Les Ioniens du côté de la mer.	11. La Sattagydie.
12. La Cappadoce.	12. La Sagartie.	12. La Gandarie.
13. La Parthie.	13. La Parthie.	13. L'Inde.
14. La Zarangie.	14. La Zarangie.	14. La Scythie.
15. L'Ariane.	15. L'Ariane.	15. Umurga.
16. La Chorasmie.	16. La Bactriane.	16. Gimri-Sattagydi.
17. La Bactriane.	17. La Sogdiane.	17. Babylone.
18. La Sogdiane.	18. La Chorasmie.	18. L'Assyrie.
19. Le Paropanisus.	19. La Sattagydie.	19. L'Arabie.
20. Les Saces.	20. L'Arachosie.	20. L'Égypte.
21. Les Sattagydes.	21. L'Inde.	21. L'Arménie.
22. L'Arachosie.	22. La Gandarie.	22. La Cappadoce.
23. La Macie.	23. La Scythie.	23. La Sapardie.
	24. La Macie.	24. L'Ionie.
		25. Gimri-Marati.
		26. Scodrus.
		27. Les Ioniens.
		28. Les Puths.
		29. Les Chus.
		30. Les Maxyes.
		31. La Karkâ.

C. — CHRONOLOGIE.

La chronologie antique a pu être fixée dans certaines circonstances d'une manière tellement précise, qu'elle ne laisse plus de place à la discussion que sur des points très-secondaires, ou sur des incertitudes qui portent sur une différence non pas d'une année, mais quelquefois d'un jour ou d'un mois, suivant la manière de supputer les dates, en s'appuyant sur un point de départ quelquefois discutable, sans doute, mais sur lequel il est facile de se mettre d'accord. Dans tous les cas, on peut en faire abstraction pour suivre la succession de faits qui se corroborent les uns par les autres.

Voici la date des principaux événements qui se rattachent à la période Achéménide :

..... Temps fabuleux.
..... Première dynastie, 12 rois, qui ont régné 3269 ans.
..... Deuxième dynastie, 9 rois, qui ont régné 732 ans.
..... Naissance de Zoroastre.
1300. Grand empire d'Assyrie.
750. Révolte des Mèdes et des Perses.
747. 26 février, ère de Nabonassar.
710. Déjocès, premier roi mède indépendant de l'Assyrie.
688. Avénement de Phraortès.
Achémènes, premier roi perse indépendant de l'Assyrie.
654. Phraortès soumet les Perses.
625. Cyaxarès assiége Ninive.
Ruine de Ninive.
Domination des Scythes sur la haute Asie.
608. Prise de Jérusalem. Captivité des Juifs.
597. Les Scythes sont chassés de la haute Asie.
585. Éclipse de Thalès (28 mai).
559. Avénement de Cyrus.
Chute de l'empire des Mèdes.
540. Prise de Babylone par Cyrus.
538. Cyrus roi de Babylone et des Nations.
537. Cyrus donne la liberté aux Juifs.
529. 3 janvier, avénement de Cambyse (selon le C. de P.).
522. 14 février, Gaumatès le mage prend le nom de Smerdis
522. 9 août, usurpation de Gaumatès le mage.

522. Septembre, mort de Cambyse (après un règne de 7 ans et 5 mois).
30 décembre, avénement de Darius (selon le C. de P.)
521. 10 avril, meurtre de Gaumatès le mage (8 mois après son usurpation).
Atrine soulève la Susiane. Supplice d'Atrine.
Nadintabel soulève Babylone.
521. 27 novembre, passage du Tigre.
2 décembre, passage de l'Euphrate. Bataille de Zazana.
Siége de Babylone (il dure un an et 7 mois).
Phraortès soulève la Médie.
521. 27 décembre, bataille de Marus en Médie.
Martiya soulève la Susiane (mort de Martiya).
520. 6 ou 9 avril, bataille de Zuza, en Arménie (1re bataille).
18 avril, bataille de Tigra, en Arménie (2e bataille).
9 mai, bataille de Vhyâma, en Arménie (3e bataille).
15 décembre, bataille d'Issid, en Assyrie (1re bataille).
519. 30 avril, bataille d'Autiyarus, en Arménie (2e bataille).
Septembre, prise de Babylone. Supplice de Nadintabel.
20 septembre, bataille de Kundurus, en Médie.
Prise de Phraortès et son supplice.
Tritanctamès soulève la Sagartie. Son supplice.
Insurrection de la Parthie et de l'Hircanie.
518. 22 février, bataille d'Hyspaozatès, en Parthie.
1er juillet, bataille de Patigrabana, en Parthie
Frada soulève la Margiane.
23 novembre, bataille de... Défaite de Frada.
Œsdate soulève la Perse.
517. 12 avril, bataille de Raka.
6 juillet, bataille de Paraga.
Prise d'Œsdate.
Insurrection de l'Arachosie.
13 décembre, bataille de Kapescanis.
7 février, bataille de Gaudutava.
Supplice d'Œsdate.
Arachus soulève Babylone pour la deuxième fois.
516. 22 janvier, deuxième prise de Babylone. Soumission des Chaldéens.
Supplice d'Arachus.
508. Insurrection de la Susiane.
Expédition contre les Scythes.
504. Révolte des Ioniens.
498. Prise de Milet par les Perses.
497. Prise des îles de Chio et de Ténédos.

496. Préparatifs contre la Grèce.
494. Expédition contre la Grèce.
490. 17 août, bataille de Marathon.
Mort de Darius.
486. 22 décembre, Xerxès roi.
484. Xerxès soumet l'Egypte.
481. 19 avril, éclipse de soleil.
Xerxès part de Suse.
480. Passage des Thermopyles.
480. 20 boedromion (30 septembre), combat de Salamine.
479. Batailles de Micale et de Platée.
473. 13 mars, massacre des Juifs.
465. 17 décembre, Artaxerxès Ier.
426. Xerxès II (règne 45 jours).
Sogdien (règne 6 mois et 15 jours).
424. 7 décembre, Darius II (Ochus).
405. 2 décembre, Artaxerxès II, Mnémon.
359. 21 novembre, Artaxerxès III.
354. Mort de Mausole.
338. Arsès, 16 décembre.
336. 10 novembre, Darius III, Codoman.
334. Alexandre passe en Asie.
333. Bataille d'Issus.
331. Bataille d'Arbelles.
330. Mort de Darius-Codoman.
327. Incendie de Persépolis.
324. Mort d'Alexandre.

D. — CALENDRIER PERSE.

Le nom des mois du calendrier perse, tels qu'ils nous sont transmis dans le texte de Bisitoun, appartient à un calendrier dont nous ne connaissons pas l'origine; il manque encore trois mois pour le reconstruire dans son ensemble. On n'avait d'abord d'autres renseignements que ceux qui étaient fournis par l'inscription elle-même. L'arrangement des mois était primitivement appuyé sur les nécessités historiques de l'inscription; il a subi quelques modifications appuyées

sur des découvertes ultérieures. Le texte médo-scythique ne donnait que la transcription de noms perses, et n'apporta aucun élément nouveau; mais le texte assyrien présentait l'idéogramme du mois assyrien correspondant au mois perse. Or, les inscriptions assyriennes de Ninive et de Babylone nous ont fait connaître le calendrier assyro-chaldéen dans son ensemble, le point de départ de l'année, l'ordre des mois et leur nom sous leur forme idéographique et phonétique. C'est en rapprochant ces données des indications du texte de Bisitoun qu'il a été facile d'établir un contrôle qui permet de fixer les mois dans l'ordre que nous indiquons ici.

Calendrier Assyro-Perse.

	NOMS PERSES.	NOMS ASSYRIENS.		CORRESPONDANTS ACTUELS.
1	Bagayadis	. . . . (1) .	Nisan.	Mars, avril.
2	Thuravara. . . .	Du taureau.	Airu.	Avril.
3	Taigarcis.	De la brique.	Sivanu	Mai.
4	Adukana.	. . . .	Davuzu. . . .	Juin.
5	Garmapada. . . .	. . . .	Abu.	Juillet.
6	. . . .	. . . .	Alulu.	Août.
7	. . . .	. . . .	Tasritu. . . .	Septembre.
8	. . . .	. . . .	Arah-shamna.	Octobre.
9	Athriadia	. . . .	Kisilivu. . . .	Novembre.
10	Anamaka.	Des nuages.	Tibitu.	Décembre.
11	Parkazana	De la pluie.	Sabatu	Janvier.
12	Viakna.	De la fin. . .	Adaru.	Février, mars.

Les noms du calendrier perse que nous venons de faire connaître n'ont aucun rapport avec les noms des mois du calendrier des Parsis, tel qu'il nous est transmis par les livres sacrés de Zoroastre. Il n'est pas possible d'indiquer encore la cause de cette différence.

Le Boundehesch nous apprend que l'année se composait de trois cent soixante-cinq jours et cinq petits temps divisés en douze mois, sept mois d'été et cinq mois d'hiver. Chaque jour du mois est sous

(1) Nous donnons ici la signification des cinq idiogrammes conservés dans le texte assyrien de Bisitoun.

l'invocation d'un génie spécial qui lui donne son nom. Voici la liste des mois qui composent le Calendrier que les Parsis suivent encore aujourd'hui :

Calendrier Parsis.

NOMS DES MOIS.	MOIS CORRESPONDANTS.
1. Farvadin	Mars, avril.
2. Ardibehercht	Avril.
3. Khordad	Mai.
4. Tir	Juin.
5. Amerdad	Juillet.
6. Shariver.	Août.
7. Méher	Septembre.
8. Aban	Octobre.
9. Ader	Novembre.
10. Din	Décembre.
11. Bahman.	Janvier.
12. Sapondomad	Février, mars.

L'ère des Parsis commence à l'avénement de Iesdedjerd (632 de J.-C.), le dernier des rois mazdeieznans qui ont régné sur la Perse.

J'écris ces lignes le jour d'Ormuzd au mois Shariver de l'an 1240, du roi des rois Iesdedjerd, fils de Shéhériar le Sassanide, c'est-à-dire le 1er août 1872.

TABLE

DES

DOCUMENTS ÉPIGRAPHIQUES.

(1) Les inscriptions ont été désignées, par les premiers interprètes, à l'aide d'une lettre que nous conservons pour la commodité des références.

429. — Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

CHEFS-D'OEUVRE DE L'ART ANTIQUE

ARCHITECTURE — PEINTURE — STATUES — BAS-RELIEFS

BRONZES — MOZAIQUES — VASES

MÉDAILLES — CAMÉES — BIJOUX — MEUBLES, ETC.

Tirés des collections d'Italie et du Musée royal de Naples

DESSINÉS ET GRAVÉS

PAR LES MEILLEURS ARTISTES ITALIENS

MIS EN ORDRE AVEC UN TEXTE PAR

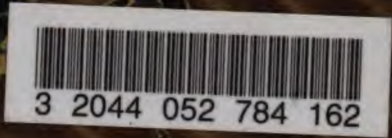
F. LENORMANT
SOUS-BIBLIOTHÉCAIRE A L'INSTITUT

FÉLIX ROBIOU
PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ

L'ouvrage forme sept volumes in-4°. Il comprend 900 planches dessinées et gravées par les artistes les plus distingués de l'Italie, imprimées sur *papier teinté*. Prix . . . . 250 fr.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.




3 2044 052 784 162

